Rémy Rochat

Saveurs d'enfance

les années cinquante

Cabédita

Collection Archives vivantes

SAVEURS D'ENFANCE – ou l'aventure résumée d'un livre -

Introduction

« Saveurs d'enfance » constitua pour son auteur plus une source intarissable de tracas de tous ordres que la joie que l'on pourrait croire ineffable – mais à tort ! – de se voir éditer !

Ce bouquin, édité et imprimé par la maison que l'on sait, non seulement ne rapporta pas un sou à son rédacteur, mais au contraire lui coûta. Concocté par un éditeur qui croyait naïvement que son signataire jouissait d'une certaine notoriété et que de ce fait cet ouvrage allait connaître un relatif succès, promu bientôt à son tour par l'auteur qui voulait ainsi donner un coup de main pour la promotion d'un livre qui traînait les pieds, ces réminiscences enfantines ne connurent pas le succès espéré. Par contre les frais qui furent liés à sa fabrication et à sa diffusion furent conséquents. Bref, ce fut-là un échec de première catégorie qui vit bientôt ce petit opuscule passer à la trappe, et par l'auteur qui n'avait plus guère de sympathie pour ces quelques souvenirs, et par l'éditeur qui ne le fit figurer à son catalogue qu'une ou deux saisons seulement. Du balai pour « Saveurs d'enfance » que l'on n'avait déjà que trop vu.

Les subsides communaux ne furent en aucun cas sollicités par l'auteur qui n'était même pas au courant de ces tractations financières. Il ne demandait rien, et même il n'aurait accepté aucune aide de ce type. Politique et culture ne font pas toujours bon ménage. C'est même exactement le contraire !

Tirons un trait sur ces facéties éditoriales peu reluisantes et indignes de figurer dans une quelconque chronique locale.

Mais en plus de celles-ci, il y a aussi que l'auteur de ces souvenirs se doit de reconnaître qu'il estime son texte, non pas tout à fait nul, mais boiteux. En ce sens que s'il lui arrive de tenir le bon bout en traitant de généralités quant à cette vie passée, il ne fut jamais à l'aise avec ce que l'on peut considérer comme des « anecdotes ». Le vie prise dans sa durée, oui, mais non un fait précis qui, pour acquérir de la saveur, doit offrir un humour fin et une construction rigoureuse. Il s'agit-là d'un talent que l'auteur ne possède ni ne possèdera jamais, d'où, quelque part, cette décision de fuir comme la peste l'anecdote, pour s'en tenir à des généralités bienvenues et en lesquelles chacun qui put vivre cette période se retrouvera.

Dernière surprise. Retrouver son texte sur Google, alors que l'on n'a été sollicité d'aucune manière. Ce n'est pas de la colère ni du dérangement, mais la certitude que tout ce que cette société affirme quant au respect des droits d'auteur doit être mis entre parenthèse. C'est aussi, d'une autre manière, redonner à l'auteur la possession pleine et entière d'un texte pour lequel il n'a pas retiré un franc, et dont à l'avenir il fera ce qu'il veut.

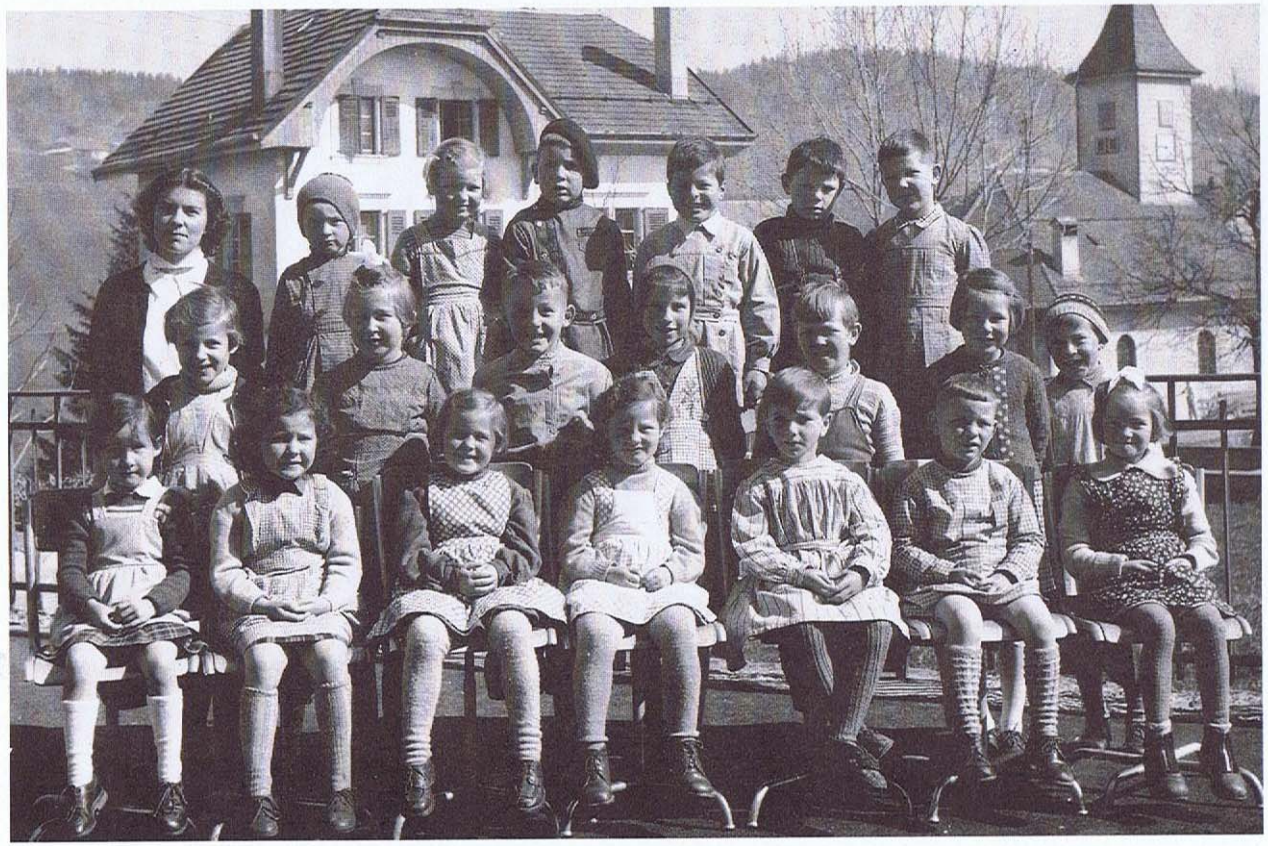
Avec en priorité la mise à disposition des éventuels lecteurs, de l'entier de ce récit qui ne sera toutefois, et une fois de plus, à considérer que comme un essai,

timide encore, plutôt qu'une œuvre achevée. C'est donc dans ce sens qu'il faut comprendre ces quelques pages sur lesquelles il ne sera pas nécessaire, somme toute, de trop s'attarder.

Une enfance fut plus que cela, et ne se réduit pas à ces quelques « moments » racontés avec une plume trop souvent prise en défaut de souplesse et d'inspiration. On trouvera infiniment mieux ailleurs.

Mais qu'à cela ne tienne, c'est quand même, quelque part, un document qui pourra permettre de compléter d'autres souvenirs plus lumineux et plus profonds, d'autant plus que ceux-là n'auront pas eu la malchance, de passer dans les mains de l'un ou l'autre des éditeurs de notre région avec lesquels nous ne voulons plus avoir affaire. Liberté, égalité, fraternité !

Les Charbonnières, en mai 2011 :



Les héros du présent ouvrage en 1955, classe de Mme Reymond Elisabeth

RÉMY ROCHAT

SAVEURS D'ENFANCE

Les années cinquante

ÉDITIONS CABÉDITA
YENS/MORGES
1991

Cet ouvrage a été publié grâce:
— à l'appui de la commune du Lieu dont Rémy Rochat est l'archiviste,
— à l'encouragement de quelques amis de l'auteur.
A tous, l'éditeur tient à exprimer sa reconnaissance pour leur appui.

Photo de couverture: quelques héros du présent ouvrage

© 1991, Cabédita, CH-1137 Yens-sur-Morges
ISBN 2-88295-055-1

Préambule

Ce livre n'est pas un traité d'ethnologie comme on serait tenté de le croire. Si tel avait été le cas, je me serais approché de ceux ou de celles qui détiennent encore «le savoir», quant aux anciens métiers, quant aux anciennes coutumes, je les aurais longuement entretenus pour dépouiller ensuite leurs propos et agrémenter le tout de croquis et de photos. Ce projet est à l'étude.

Ici j'ai simplement voulu faire revivre mon village tel qu'il se présentait alors que nous avions de 10 à 12 ans, nous autres «copains», et remettre en scène tous ces personnages dont beaucoup, hélas, quoique naturellement, ont disparu pour toujours «dans le gouffre sans fond des âges».

Pour recréer cette tranche de vie que l'on situera à la fin des années cinquante, j'ai plongé dans mes seuls souvenirs. Il se pourra par conséquent que des événements, des manières de faire, soient inexacts. Mais à quoi bon s'attarder à ces éventuelles imprécisions. Pour un fait donné, chacun n'a-t-il pas des images qui ne correspondent pas forcément à celles du voisin ? C'est l'ambiance plutôt qu'il faut prendre. De ce temps charnière où déjà dans ce village des commerces s'apprêtaient à baisser les stores ! Parce que dans le monde qui nous entourait, la concentration, dans maints secteurs, et sans qu'on s'en rende vraiment compte, s'opérait de façon radicale. Et où ici déjà les paysans trop âgés, sans successeurs parfois, avec des domaines trop exigus, cessaient leurs activités agricoles,

louaient ou vendaient. Mon père, à la laiterie, eut jusqu'à trente-huit couleurs de lait. Il n'en reste aujourd'hui que six ou sept.

Incroyable mais vrai. En une époque pas si lointaine, puisque seulement trente ans nous en séparent, les paysans, hormis Milet de l'Epine avec son tracteur, un superbe John Deer, et mon oncle Samuel avec la Land-Rover du grand-père, n'avaient pas de véhicules. Ils ne se motorisèrent vraiment qu'à partir de l'Exposition nationale de 1964. C'était donc forcément encore le règne de la traction animale, et de ces gros tavans qui, quand on les claquait sur le poitrail ou la croupe des chevaux, nous mettaient du sang plein la main. Ils étaient énormes, avec des abdomens boursoufflés. Des comme ça, on en voit plus. Tout pareil pour les sauterelles. Elles apparaissaient dans les champs et sur les chemins par centaines; on en rencontrait aussi dans les granges où elles étaient arrivées avec les chars à foin. Il y en avait des petites, des toutes grosses, un peu effrayantes dans leurs formes mal aimées. N'oublions pas non plus ces chenilles velues qui progressaient nombreuses sur le vieux perron de pierre.

Oui, la vie a bien changé. Epoque passée que j'aime passionnément. Car elle fut celle de mes grands-parents, de ma grand-mère en particulier, qui m'offraient un second domicile où je pouvais me rendre quand je voulais et où, pendant les vacances, en dehors du temps des foins, j'y passais plus d'heures que chez moi. Aujourd'hui c'est fini. De domicile il ne m'en reste qu'un. Non, plus moyen d'aller chez la grand-mère manger du pain blanc, d'y recevoir les deux carrés de choc qu'elle nous donnait toujours au cœur de l'après-midi, et de se faire aussi peut-être, quand il fait chaud, un bon grand verre de miami ou de sirop à la grenadine dont les bouteilles se trouvaient au fond de la vieille armoire, près de la caisse à bois.

Grand-père, grand-mère, vous êtes décédés, et personne ne vous a remplacés ni ne vous remplacera jamais. Je suis orphelin de vous, bien que parfois je vous aie fustigés. Mais cela seul en vertu du dicton: «Qui aime bien châtie bien», et non par quelque amertume non «digérée» qui ternirait votre souvenir, et parce qu'aussi nul ici bas n'est parfait. Tristesse des disparitions. Celles-ci heureusement ne

sont pas une barrière à ma vie. Au contraire, elles ont le pouvoir de m'aider à bondir par-dessus les âges pour les retrouver tous, ces gens de mon village d'autrefois, parents ou simples voisins ou habitants, dans leurs habitudes et dans leurs caractères. Pour reprendre contact aussi avec ces lieux où ils vivaient et que nous fréquentions de même assidûment.

Cette longue promenade en ce temps passé... ce sera donc ces *Saveurs d'enfance*. Une époque... proche d'accord, trente à trente-cinq ans, ce n'est que le tiers d'un siècle, mais tout de même bien lointaine dans son ambiance. Les générations succèdent aux générations avec une régularité et une rapidité apparues parfois effrayantes, et un jour bientôt, de cette très chère époque, plus personne ne s'en souviendra.

Le rideau se lève, les stores remontent aux vitrines des magasins, voici 1958 et 1959 surtout, l'âge de mes douze ans, le bel âge mes amis. Je vous l'offre. Ne faites pas la fine bouche. L'enfance, pour peu qu'on l'ait eu heureuse, est la belle part de notre vie. Si au moins c'est un peu cela qu'on pouvait retrouver plus tard, quand il sera l'heure d'aller au ciel; mais pardon, pas n'importe où en celui-là, on a ses exigences! «Pas trop loin de mon village, que je puisse voir encore mes champs et mes chemins, mon lac, mon pâturage avec son vieux chalet, mais surtout le clocher de l'église quand il neige et que c'est Noël.»

Les Charbonnières, le 17 janvier 1991. *Rémy Rochat*

A mon père

Première partie

Le mois de février était d'ordinaire le mois le plus froid de l'année. On se souvenait encore de celui de 1956 qui avait été particulièrement rude. Avec une bise terrible, qui vous bouchait les pare-neige, qui vous glaçait les maisons et où les conduites d'eau gelaient. Isolation... c'était-là un mot parfaitement inconnu. Le froid passait sous les portes et les fenêtres, traversait les murs. Il gagnait les granges dont les grandes portes ne ferment pas souvent très bien et où les murs givraient. Il cernait les appartements. Certes quelques-uns avaient depuis longtemps déjà le central. Mais pour les autres, c'étaient encore les poêles individuels et ancestraux de toutes espèces. On allait des chambres pour bourrer les fourneaux aux casiers à bois glacés placés au fond des granges ou des remises. Charbon, boulets, briquettes, sciure, bois, mazout, le village se chauffait de toutes les manières possibles, frigorifié sous la bise.

Puis venait mars, avec des journées plus longues déjà. Un soleil plus haut dans le ciel. Parfois des bouffées de foehn faisaient glouglouter les chenaux. Et sur les routes principales goudronnées, comme sur les secondaires qui restaient encore de terre et de gravier, la neige fondait. L'eau coulait le long des pentes en ruisseaux boueux qui prenaient plus d'importance au fur et à mesure que l'on descendait vers le bas du village. Les enfants avaient mis leurs bottes, pris la pelle à leur père et pataugeaient dans l'eau glacée. C'étaient des ruisseaux qui vous remplissaient un barrage de neige

en deux minutes. Les voitures, qui n'étaient pas trop nombreuses, les éventraient parfois, giclant des trombes d'eau, mais le plus souvent les évitaient soigneusement.

L'eau venait des champs, du plat des Cruilles, et arrivait sur le Crêt-du-Puits encore non goudronné. C'est là que nous faisions nos plus beaux barrages. Des immensités à nos yeux d'enfant. L'eau s'y accumulait. Il fallait les épaissir, les surélever, les élargir pour contenir cette eau terreuse qui apportait avec elle des blocs de neige. Et puis, ô joie suprême, nous éventrions nos barrages. L'eau s'engouffrait par ces ouvertures, les agrandissait, coulait à gros bouillons sur le chemin où elle emmenait tout avec elle. Elle progressait rapidement. On la suivait à grands pas. Elle arrivait au collège, passait par-dessus les grilles; elle rongeait les bords du chemin, creusait la neige pour arriver enfin au bas du village. C'était superbe et passionnant.

Depuis longtemps nous avions les pieds mouillés, avec des bottes trop courtes ou peut-être même percées. Mais les heures étaient belles quand même dans la neige et l'eau glacée. Le cantonnier bien sûr n'appréciait pas nos travaux. D'ailleurs, cet homme, qu'aimait-il? Les enfants... c'était l'ennemi plus encore que les intempéries. La lutte permanente entre lui et nous. Parce qu'on glaçait les routes avec nos luges. Des gens se plaignaient que le Crêt-du-Puits n'était plus abordable ou que le chemin de la gare était dangereux pour les personnes âgées qui prenaient le train. Aussi le voyait-on lancer des pellées de gravier avec une rage presque sauvage et par cela détruire irrémédiablement nos pistes de luges. Et s'il avait rendu les chemins moins délicats pour ces vieux qui éviteraient dès lors de se démantibuler au bas du Crêt-de-la-Gare, ce n'en était pas moins pour nous un affront insupportable. Pire, une véritable déclaration de guerre!

Ce fut d'abord Gniolaz, au visage terreux et émacié, à la silhouette osseuse, et au manche de pelle plus menaçant qu'un gourdin. Une terreur! Vint ensuite C***, homme épais et à la lèvre charnue, l'hiver constamment de méchante humeur, voyant en chaque flocon un ennemi personnel, en chaque chute de neige un peu conséquente une calamité. L'un comme l'autre nous saboteraient de même nos installations hydrauliques.

Mais le printemps était là. Cette fonte rapide dégageait les chemins et les cours que le soleil sécherait très vite. La terre, le bitume, fumaient. On voyait déjà par-ci, par-là, quelques poules gratter les vieux graviers, se risquer sur une première herbe autour d'une maison.

La ruelle entre chez nous et le collège était libre. Il n'y avait qu'à balayer. Et puis tracer le triangle avec une craie prise à la grande école, sous le tableau noir où il y en avait plein de bouts. Car aussi, à l'arrivée du printemps, nous revenait l'envie irrésistible de jouer aux nius. Notre présence là, sur la petite route où il faisait bon, les tôles de la façade du collège surchauffées par le soleil, était aussi inévitable que celle des poules qui gloussaient un peu plus loin dans le poulailler de ma mère ou dans le petit pré. Restait toujours la réserve de l'année d'avant, amputée parfois parce qu'on avait été mauvais joueur, dans un sac à nius de toile, fermé par un lacet qu'on tire et attache. Pour mes frères comme pour moi, c'était ma mère qui nous l'avait fait. On le retrouverait peut-être de nos jours dans les vieux restes du galetas tout chargés de souvenirs. Certains avaient leurs nius carrément dans la poche, mélangés à de petites agathes de verre et à des miettes de pain !

Des nius, nous en rachetions tout de même chaque année, au début de la saison. Car ils s'usaient quoiqu'on fasse et finissaient toujours par être trop ébréchés pour faire bonne figure aux coins ou au milieu du triangle que l'on avait tracé sous les fenêtres du collège. Alors nous allions chez Toto ou chez l'Aline. Dans une boîte il y en avait des cents et des mille, avec leurs merveilleuses couleurs, brillants et odorants. Quel parfum ! Rien de plus enivrant, à vrai dire, que cette odeur de nius neufs. Ah ! ces nius, les tenir dans les mains, les faire rouler les uns sur les autres, s'éblouir de leur beauté nette et polie... Ils étaient à un centime la pièce, donc cent nius pour un franc. Mais nous n'avions que rarement cette richesse-là, nous autres. Allez, vingt pour quatre sous, vingt-cinq à la rigueur. Et les parties commençaient. Dans la ruelle du collège d'abord, puis devant Le Terminus que tenait Roubaty, ou encore devant chez l'oncle Titi, le mercredi, avant de monter regarder à la télévision le programme des enfants. Parfois des adultes, le Pierrot par exemple, jouaient une partie avec nous. Ils n'avaient pas tout à fait la même

technique, bien qu'ils n'aient rien perdu de leur adresse. Ils faisaient rouler l'agathe sur la nie, ils la projetaient avec une précision unique et une force étonnante. Ils nous épataient. C'est qu'ils y avaient eux aussi joué, aux nius, quand ils étaient gamins, plus que nous-mêmes qui étions les derniers rescapés d'un temps mémorable et fabuleux, avec les maux ou les joies qui découlent de la perte ou du gain.

Parfois aussi la partie se déplaçait près de chez la grand-mère, entre les deux maisons, sur le chemin de terre qui est là, avec Six-Sous et les autres. Pour jouer au pot où les règles sont bien différentes. Cette variété-là d'ailleurs n'était-elle pas plus ancienne, venue d'un temps plus lointain où il n'y avait pas encore de bitume pour tracer le triangle à la craie, mais des cours et des chemins de terre battue où l'on ne pouvait que creuser un pot avec le talon du soulier ?

Mais déjà les grands avaient oublié de jouer aux nius. Ils n'étaient plus de notre monde. Ils avaient des vélos. C'étaient des prim-supiens. Ils tourniquaient sans arrêt dans les ruelles. «N'ont-ils donc rien d'autre à faire, ces grands gamins, qu'à se royaumer par le village ?» disait ma grand-mère. Ils y passaient même tout leur temps, sur ces vélos. Déjà les paysans étaient moins nombreux. Et par conséquent on retrouvait la plupart des enfants complètement désœuvrés à traîner leur incroyable cosse dans tous les coins du village. Viendraient plus tard les vélomoteurs et se découvriraient des tas de nouveautés qui reléguerait nos vieux jeux dans une sorte de moyen âge de l'enfance d'où je les exhume pieusement aujourd'hui.

Mais si les coutumes ont disparu, oubliées à jamais, à moi il me reste mes nius. J'en ai un carton plein où je peux puiser à pleines mains. Je les prends parfois et je les fais ainsi qu'autrefois rouler les uns sur les autres. Il y a des agathes de verre dépolies, des nius usés, limés, brisés, d'autres par contre parfaitement neufs, comme aux jours où je sortais heureux de chez Toto. Avec plein ma poche qui formait une grosse bosse à mon pantalon. Des jaunes, des bleus, des violet clair qui m'offrent encore, quand je les sens de très près, leur ancienne et émouvante odeur. Et personne ne les touche, que moi. Et je me souviens de toutes ces heures passées près du poulailler. Ma

serviette brune jetée sur l'herbe du pré où les poules gloussent. Aux côtés de ceux de mon âge qui ne me liront peut-être même pas, tant est grande l'indifférence dans un village. Je suis donc seul avec mes souvenirs d'un autre temps, presque d'une autre civilisation. Mais que m'importe après tout. Car je suis parfaitement bien en ces réminiscences solitaires où personne jamais, ni ne me conteste, ni ne me dérange.

* * *

Le printemps se rapprochait. A l'école le programme était fini, on ne faisait plus que répéter. Venaient les examens. Il y avait d'abord les écrits. C'était un grand jour. Il fallait s'habiller du dimanche, être propres comme des sous neufs. J'avais mes pantalons golf bruns bien repassés, mes bretelles à demi déformées pardessus mon pull de laine, brun assurément. Les autres aussi étaient bien habillés, avec pour la plupart pourtant des habits plus au goût du jour. A l'époque nous ne pouvions demander à ma mère d'innover. Je n'eus mes premiers blues-jeans qu'à l'âge de dix-sept ans! Les filles étaient jolies dans leurs robes du dimanche, elles sentaient bon le savon et le parfum. Nous étions à nos places plus raides que d'habitude. Des messieurs de la commission scolaire étaient venus. Sérieux comme de vieux sages. Ils avaient discuté avec le régent. Ils avaient revêtu leurs plus beaux costumes, gris ou sombres de préférence, avec l'indispensable cravate; on ne s'essayait pas encore à l'époque au col roulé blanc. Ils passaient entre les tables, les mains derrière le dos. Ils restaient longtemps à l'arrière, à parler doucement entre eux.

Les feuilles vierges des examens étaient distribuées. Le régent les avaient sorties de grandes enveloppes frappées au coin de l'écusson du canton de Vaud. Elles étaient d'un format plus grand, lignées ou quadrillées, impressionnantes, superbes! Quel drame ç'aurait été que d'y commencer par une bonne grosse tache! Il fallait au contraire s'y appliquer, y aller de sa plus belle écriture, faire honneur au maître qui s'était fendu en quatre pour nous inculquer, pendant toute l'année écoulée, les rudiments de l'orthographe et de l'arithmétique.

Les examens avaient commencé par une dictée prononcée lentement et distinctement par le régent. Pour que chacun, les bons élèves comme les irréductibles, puissent réfléchir sur chaque mot, sur chaque accord. Et à la fin de la dictée, nous avions eu plus de temps que de coutume pour nous corriger. Mais arrivait finalement l'instant crucial où l'on pose les plumes et où le sort en est jeté. A la récréation on se disait les uns aux autres: «Tu as écrit comment ce mot-là, toi?» Personnellement je me découvrais déjà des tas de fautes, plus que les voisins même. Je n'osais pas le dire, mais ce mot-là, moi, je l'avais écrit de cette manière. Et puis cet autre comme ça. Je me voyais déjà avec la plus mauvaise note de la classe. La récréation était timide, retenue. Il y avait ces beaux habits, et puis cette ambiance si particulière qu'on n'avait pas le cœur à jouer. On restait donc à parler de la dictée qu'on venait de faire ou de ce qui viendrait tout de suite après, c'est-à-dire le calcul. Il y avait là des filles pas trop douées pour ça, qui avaient jonglé péniblement avec les fractions tout au long de l'année, la Mon, la Michou; elles n'en menaient pas large.

A midi les membres de la commission scolaire et le régent s'étaient tous rendus au Restaurant du Cygne pour y dîner. Ils y avaient fait longtemps. En rentrant, sur le coup des deux heures, ils étaient tout guillerets. Un bon gueuleton mijoté spécialement par Palmyr, et la vie leur apparaissait tout d'un coup moins austère et les rendaient prêts à plus de concessions avec des élèves dont les travaux n'étaient pas toujours irréprochables.

L'après-midi avait été réservé à la composition. On avait entendu dire de l'un d'entre eux: «Celui-là a tout à fait l'écriture de son père, les mêmes expressions.» Il y avait là le My, la tête penchée en arrière, très droit, long comme un jour sans pain, président de la commission scolaire et chez lequel, parfois pendant l'année, un élève devait aller faire signer un carnet pas trop bon. Nous nous étions même rendus chez lui un jour d'examen, pour contester des notes de dessin que nous jugions mal attribuées. Il nous avait remballés en vitesse! Il y avait Toti, le syndic, le grand Martin, marchand d'escargots, l'oncle Samuel, greffe municipal, puis encore le pasteur Liardet. Il était le regard de l'Eglise sur nos œuvres. Et ça faisait sacrément sérieux. On entendait encore parler de temps en

temps d'une autre époque où il y avait pour expert Marcel du Moulin dont je gardais l'image d'un homme petit mais vigousse, à la moustache fin de siècle et à la coupe de cheveux façon Tournesol.

Le surlendemain, c'étaient les oraux. Pour la poésie, nous tirions un billet. Il y avait là dedans à coup sûr du La Fontaine, et comme titre d'un autre auteur, le fameux *L'arrosoir et la pluie*. Il revenait toutes les années. Peut-être vous en souvenez-vous:

«Aussitôt dit la pluie, en trombe,
Tombe,
Tombe, et bientôt tout le jardin
Et transformé en flaques,
En lac...»

On montait à l'étage, dans la petite salle de catéchisme. Toti était bon enfant. Il nous soufflait un vers, il nous faisait grâce d'une fin laborieuse ou tout au moins nous y aidait résolument.

Le matin déjà j'étais allé chez ma grand-mère. Elle m'avait dit: «Alors, tu as eu les interrogations?» Ce mot me surprenait. Pour moi c'étaient les examens, ni plus ni moins. Et puis elle poursuivait: «As-tu fait de bonnes notes au moins? Et qui avais-tu pour expert?» Elle me donnait deux francs. C'était pour moi l'une des rentrées de l'année, et je faisais vite mon compte; ça me ferait quatre *Artima*, puisqu'ils étaient à cinquante centimes le fascicule, tous achetés au kiosque du Pont où ils trônaient sur la banquette basse, exhibant leurs merveilleuses couvertures.

Et puis le soir de cette journée, ce serait le feu des examens. Il y aurait auparavant le traditionnel souper. On se retrouverait chez tel ou tel. Une fois ce fut chez le Pascal à la Zénith; une autre fois chez Binoce; une autre fois encore chez nous. Les gamins sortaient des paquets de cigarettes des poches, les sèches, et faisaient les caïds. Ils avaient choisi leur marque, Mary Long, Marocaine, Stella Filtra. Un adulte qui aurait trouvé à redire à cela, on lui aurait aussitôt dit: «Comment, vous ne le savez pas, mais ce sont les examens!» Puisqu'on avait le droit. Une fois l'an. On en a donc fumé quelques-unes; on n'en fut pas malade pour autant comme il est conté dans tous les livres d'enfants. Le goût du tabac, les premières tirées, était même agréable.

Le feu des examens avait été préparé une année aux Landes, une autre à la Combe, une autre encore à la Cerniaz où il avait été nécessaire de descendre chez Lucien Humberset qui habitait La Cornaz pour chercher du pétrole parce que le bois mouillé par trois jours de pluie ne voulait pas prendre. On avait tourné autour du feu. Il y avait les filles. Il aurait fallu les embrasser. Mais je n'osais pas, j'étais trop timide. Je ne savais vraiment pas y faire. Je ne l'ai jamais su d'ailleurs. Qui sait pourtant si, ayant osé, je n'aurais pas eu du succès auprès des filles, moi, hein?

A l'occasion de ces soupers j'avais découvert les demi-pêches en boîte, à la chair ferme et savoureuse, pour la première fois de ma vie. Et puis une autre fois les chips. Je croyais que c'était la maman à Marie-Claude, à la Miclo, qui avait coupé les pommes de terre comme ça, en tranches très fines. Je ne savais pas que ça s'achetait ainsi directement au magasin. Nous sortions d'où, nous autres?

* * *

Le lendemain, ou deux jours après, c'étaient les promotions. Une année aux Charbonnières, une autre au Séchey et la troisième au Lieu. Ainsi allait le tournus. Après-midi à la couleur et à l'ambiance des décors de scène. Se découvraient de petits villages cachés dans la verdure, avec le clocher d'une église qui dépasse, un ruisseau, un pont, des arbres à profusion, le tout baigné d'une atmosphère merveilleusement sereine. Les plus beaux chants du monde, ceux que nous avions appris à l'école, pour avoir été chantés sur les scènes des trois grandes salles de la commune, sont indissociablement liés à de tels décors. Il me trotte dans la tête: *Amis, voyez au loin, là-bas, Poindre un petit village...;* puis: *Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois...;* puis encore: *Simplement, au bord de l'eau, Vois, l'on t'a bâtie...*

Ces paysages peints, que je trouvais si beaux et dans lesquels je me perdais, revenu m'asseoir aux premiers rangs, sur les chaises de bois pliantes, après une production de classe sur scène, ne sont pourtant pas d'ici — où la nature est plus austère, avec des sapins partout, jusque au cœur même des villages — mais plutôt de la plaine où la végétation croît plus riche grâce à un climat moins rigoureux. Qu'importe. Ils m'emmenaient en des promenades irréelles par leur

douceur extrême. Tout juste si je n'entendais pas tinter, à les fixer de la sorte, quelques lointaines et délicieuses cloches d'église à la résonance un brin aigrelette.

La salle était pleine, toutes gens bien habillés. Comme nous d'ailleurs qu'on aurait presque fait reluire au Sigolin si l'on avait pu ! Il me revient dans mes souvenirs, même si la chose en réalité fut improbable, qu'une fois nous nous étions rendus au Lieu à pied, passant par les bords du lac Ter. D'où il m'arrive encore de rattacher à ce paysage que j'aime cette ambiance de promotions.

Là-bas, au Lieu, régnait Mme Lugrin, grande prêtresse de telles journées. Régente de longue date, parfaitement sûre de son enseignement. Après la cérémonie nous passions dans sa classe admirer les meilleurs travaux d'élèves, dont les plus beaux dessins. Quel ordre ! Les tables sentaient encore le savon noir. Il y avait des dessins affichés aux murs, des cahiers s'étalaient en exposition sur les premières tables. Les filles avaient un goût très sûr, presque artistique. Les garçons quant à eux étaient moindres.

Et dans ces classes, dans celle-ci comme en la nôtre, juste après les promotions, avec ces vitrines derrière lesquelles se trouvaient des bouteilles et bocaux remplis de reptiles et de batraciens qui gogeaient dans un alcool ambré, avec les boiseries peintes, les tableaux noirs, avec les odeurs d'école faites de savon noir, de craie, d'éponges pas trop lavées, régnait une ambiance particulière. Ce n'était sûrement pas vrai, mais dans cet ordre, dans cette propreté, devait se découvrir un bonheur certain. C'était là l'univers de l'enfance et de l'instruction, pour ne pas dire de la connaissance. L'âge adulte, après un tel passage, ne pouvait être que riche et heureux. Car les élèves issus de cet enseignement, après l'école, se développeraient encore, iraient toujours plus haut, toujours plus loin, parfaitement respectueux des valeurs enseignées. Impressions seulement. Puisqu'en réalité, tout au moins pour moi, le monde adulte se révélera décevant, endeuillé des grands idéaux de notre enfance au profit seul d'une poursuite inconcevable de la réussite et de l'obtention à tout prix de biens purement matériels.

A la grande salle du Lieu, M. Paul-Armand Aubert avait fait son discours. Il était là, aux premiers rangs, près du fourneau, avec ses papiers à la main, année après année, immuable. D'autres, dont

je ne me souviens plus avaient aussi parlé. Notre régent, M. Reymond, tiré à quatre épingles, avait dirigé un chœur d'ensemble avec des gestes sûrs et mesurés, sans gêne aucune au devant d'une salle pleine à laquelle nous avions offert du René Morax, du Gustave Doret, de l'Emile Jaques-Dalcroze, nos classiques et nos maîtres, incomparables dans leur sens musical et poétique. Il traçait des mesures des deux mains, droit comme un *i*, impeccable dans son costume gris foncé ou noir.

C'était l'année scolaire qui se terminait ce jour-là. Les vacances de printemps étaient devant nous qui verraient les crocus, le fumier, les premières taupes, le soleil dans la boutique où j'irais rebouiller dans le vieux buffet ou sur les tablars. Et puis les poules sur la route où l'une serait écrasée par un chauffard qui passait par là, sur ce Crêt-du-Puits qu'elles avaient traversé pour picorer les premières dents-de-lion dans la bordure du côté de chez la tante Louise.

* * *

Oui, dans le jardin avaient poussé les premières fleurs. Des perce-neige, des nivéoles avaient enchanté la plate-bande, et de gros crocus de jardin jaunes avaient illuminé une bordure. Les premières abeilles passaient d'une fleur à l'autre dans un soleil éclatant. La vie renaissait. Un chat s'étirait dans la terre sous le poirier. J'étais là, moi aussi, seul. Mon père à sa laiterie, ma mère à la cuisine, mes grands frères ailleurs, par le village peut-être. Quant au plus jeune, était-il à jouer à la chambe avec son copain Jacques-Louis ou restait-il à la cuisine avec ma mère ? Je vécus ainsi une enfance solitaire. Ce furent malgré tout des années heureuses où j'appris à connaître cette grande maison, où je fis véritablement mienne chacune de ses pièces, chacun de ses recoins, découvertes qui dureraient longtemps, toute ma vie.

La neige fondait aussi dans les champs. Il y avait quelques taches là où l'eau sourd des sols détrempés. Elles s'agrandissaient. L'eau sortait bientôt de toutes parts, rongeait la neige par-dessous. Il y avait des ruisseaux qui naissaient, qui couraient le long des chemins, qui zébraient la Sagne de bandes grises et qui formaient fina-

lement presque une rivière née bien au-delà du Cul-de-l'Etang, aux Près-Pourris, sur les champs du Séchey. C'est que le ruisseau souterrain, endigué depuis plus de cinquante ans, n'arrivait plus à suffire à évacuer ces eaux issues d'un vaste territoire. Et cette rivière formait un petit lac tout près du village, s'infiltrait dans une grille, passait sous le vieux moulin pour dévaler ensuite le petit vallon et ressortir au bord du lac Brenet. Une année même il plut tant que celui-ci arriva derrière les maisons du village. C'était l'inondation. Ils avaient ouvert le Grand-Creux. De l'eau pénétrait dans les caves des maisons. On parlait de quarante centimètres au fond de celles-ci dont les premières marches des escaliers étaient inondées. Mais avec ça la neige avait disparu partout. Il n'en restait plus qu'à la lisière des forêts, là-haut, qui annonçait des restes importants au cœur des proches pâturages.

Les premiers crocus avaient poussé aux pieds des Bosses et aux alentours, au bas des Brûlées; puis à La Sagne, et puis encore près de chez nous. Les champs en étaient blancs et violets. Quand on se baissait, c'était comme de la neige. Et ces milliers de fleurs étaient plus belles encore d'être les premières et d'annoncer de façon cette fois-ci certaine le printemps.

Mais dix jours à peine et c'étaient déjà les primevères qui perçaient les vieilles herbes des talus. De hautes sur tige, plus modestes que leurs sœurs de plaine dont nous avions déjà eu un échantillon. En effet la tante Yvette était montée à la Vallée quelques semaines auparavant et en avait pris avec elle. Nous, nous avions encore de la neige. Tandis que là-bas, à Champvent, c'était le printemps. Alors ma mère, l'espace d'une heure, regrettait son village, le jardin de la maison paternelle, et les vergers aux pieds des arbres desquels poussaient ces fleurs aux corolles plus étalées et d'un jaune plus lumineux.

Ma mère les mettait dans une assiette. Ça lui rappelait sa jeunesse quelques jours. L'instinct revenu la poussait même à rendre visite à ses parents, à ses frères et sœurs qui demeuraient tous là-bas. Mais elle revenait quand même. C'est que maintenant il y avait ici les enfants, la maison, le jardin, les poules, cette nouvelle vie enfin qui avait chassé l'ancienne, si riche celle-ci avait-elle pu être.

* * *

Et puis avec les vacances de printemps arrivait le lapin de Pâques. On n'y croyait certes plus, on faisait juste semblant, pour l'ambiance, pour le goût du merveilleux. Il y avait des lapins en chocolat et des œufs en métal décoré qui contenaient d'autres petits œufs en sucre dur qui contribuèrent activement à nos premières caries. Pâques que nous aimions. Peut-être qu'alors un nouveau sou viendrait rejoindre les deux francs que ma grand-mère, on s'en souvient, m'avait donnés il y a peu.

Ma mère teignait les œufs. C'étaient ceux de nos poules qui en donnaient encore par douzaines. Les teintes en poudre se trouvaient dans des papiers blancs pliés, eux-mêmes contenus dans des sachets colorés où des lapins emmenaient avec eux des hottes pleines d'œufs. Œufs verts, œufs rouges, œufs bleus ou jaunes. Pour les noirs, nous utilisions du bois d'Inde qui vous laissait après l'usage un infâme liquide violacé au fond de la casserole. Et il les fallait bien foncés pour les amener aux foumis. Quelques-uns de ces œufs de couleur rouleraient dans les champs, aux Brûlées qui sont trop raides et où, dans les vieilles herbes, il voleraient en éclat. Certains iraient sur les pâturages où ils sauteraient contre des pierres trop nombreuses. Seuls les noirs connaîtraient les fourmis. Mais à condition que la neige ait laissé libres quelques fourmilières aux abords du village, surtout là-haut, en dessus du couvert du Chalottet. Et qu'il fasse du soleil pour réchauffer ces milliers de fourmis qui venaient s'en gorger en surface. Elles se touchaient toutes sur le sommet du monticule, en un amas prodigieux qui allait et venait, réussissant à pénétrer dans la fourmilière par des trous de la grosseur d'un petit doigt où elles passaient à quatre ou cinq.

Les œufs étaient posés là, sur cette masse noire qui s'agitait dans tous les sens. Des jets rouges étaient projetés sur les coquilles qui déteignaient. Ainsi l'acide formique laissait des dessins très beaux à la première heure, mais qui très vite perdaient de leur netteté. Pourtant à la maison, quand ils auraient été frottés avec une couenne de lard, ils seraient tout de même bien beaux dans la petite corbeille d'osier remplie de paille verte, à la belle chambre où attendaient aussi les lapins de chocolat.

La belle chambre était meublée d'un grand dressoir avec des vitres courbes dont le bas comprenait les richesses de ma mère. Ser-

vices d'argent, assiettes des grandes occasions, plats divers. Avec là un cendrier où est peint le château de Champvent, là un chalet suisse de bois blanc brûlé sur les bords et dans lequel il y a une boîte à musique qui ne marche plus. Là des écrins dont l'intérieur est capitonné de soie rose ou bleue et à côté un carton ordinaire où reposent les photos de la famille. Mariées au bras de leur mari, groupes assemblés, êtres endimanchés. Toutes gens d'origine paysanne qui ne nous ont que rarement fait la grâce d'une photo de travail, où l'on aurait vu des vaches, des chevaux de labour avec la charrue, du blé, une vigne et des vendanges. Toujours ces costumes sans faux plis, ces cravates assorties et ces poses guindées qui vous font apparaître les gens de dix à vingt ans plus vieux que leur âge, hors du monde et du temps. Mais n'est-ce pas là surtout le simple effet des modes qui passent et qui après coup surprennent?

Tristesse, non pas tout à fait, nostalgie de ce carton, mais aussi de l'album de jeune fille de ma mère. La vie a l'odeur du dressoir qui est surtout celle du bois. Les robes y sont trop longues, les bas d'une soie trop épaisse et les souliers déforment les pieds. Je l'ai dit souvent à ma mère: «Du temps où tu étais jeune fille et que tu mettais ces souliers-là, ne t'estropiais-tu pas les pieds?» «Il fallait être belle», me répond-elle. Ma mère, mais aussi ses sœurs. Elles s'avancent dans la rue du village au bras de jeunes hommes. C'est la jeunesse de Champvent. Les filles n'ont pas vingt ans qu'on leur en donne cinquante. Leus galants s'appellent Decrausaz, Chapuis ou Chautems. Beaucoup sont morts aujourd'hui.

Voisine un second album où ma mère rangeait ses cartes postales. Voici le palais des glaces, coloré et surprenant. J'ouvrais toujours la page où il était, pour m'y perdre à mon tour. Voici encore le Lion de Lucerne. Et puis il y a des cartes de vœux, avec des ramoneurs, des trèfles à quatre, des cochons bien roses. A la vue de tout cela se crée un monde enchanté. C'est Noël. Une lueur dans la nuit est à la fenêtre d'une maison, dans un petit village, des silhouettes noires se détachent sur la neige parsemée de champignons rouges avec des points blancs.

Le soir de Pâques avait lieu la vinaigrette. On croquait les œufs, les plus pointus souvent les plus durs. On faisait chacun sa petite sauce pour manger ainsi de trois à quatre œufs. Nous n'étions que

de petits appétits, nous autres. Et comme pour nous consoler de cette «infirmité», nous racontions que dans une famille on en mangeait une bonne douzaine sans sourciller. Un nombre pareil? mais ce n'était plus manger, c'était bouffer! Tout de même, quels estomacs ils avaient ceux-là! La salade était de dents-de-lion. Les coquilles cassées s'étalaient à côté de nos assiettes, sur la nappe blanche. Car nous n'eûmes jamais la discipline de les mettre dans les sous-tasses prévues à cet usage. Les fêtes appellent les souvenirs, toujours les mêmes. Nous avions parlé de ces gros mangeurs, nous avions aussi évoqué la vinaigrette de chez la grand-mère qui se tiendrait le lendemain et qui verrait se rassembler une partie importante de la famille, avec les tantes de l'autre bout, sœurs de ma grand-mère, et leur mari. C'était là une rencontre d'adultes. Les enfants n'y participaient pas.

* * *

Et puis même là-haut sur les pâturages la neige fondait, laissant apparaître une herbe aux couleurs délavées. Les dimanches nous pouvions recommencer nos promenades avec ma mère et retrouver les lieux connus, toujours les mêmes... le Bonhomme, la Cerniaz, le Chalottet. A choix! Et là-haut, parmi cette herbe sèche, poussaient les premiers bleuets. Petites fleurs qui crèvent le gazon de leur luminosité étonnante. Nous en cueillions des dizaines pour les mettre dans une assiette avec de la mousse revenus à la maison. C'était vraiment le printemps.

Il y avait bien longtemps déjà que les premières morilles avaient été trouvées. Moi je ne les voyais pas. Il me semblait pourtant que là, dans ces feuilles, parmi ces écorces, il aurait dû immanquablement y en avoir. Mais non, il n'y en avait pas, pas l'ombre d'une. Il faut dire que le plus souvent je regardais le paysage plutôt que le sol. Je savourais l'ambiance... la fuite des nuages dans le ciel au-dessus des forêts... les arbres qui bruissent parfois dans un grand souffle... le chant des oiseaux à la limite des pâturages.

D'autres par contre les trouvaient. Ils connaissaient les coins, ils les flairaient. C'étaient des chasseurs ou des pêcheurs surtout. Un don particulier, une connaissance aiguë, presque surnaturelle, des

biotopes où elles poussent. Ils en avaient cueilli des cinq cents, des mille ! Des chiffres à peine croyables. A vous en remplir une grosse corbeille à bois. Ça vous laissait bouche bée. Ça vous faisait aussi prendre conscience de votre insignifiance totale en ce domaine. Non, jamais personne de par le village n'irait raconter un jour par les bistrots que le Tasson avait trouvé deux cents morilles sur la Muratte, toutes plus grosses les unes que les autres !

Elles poussaient le mieux surtout après l'orage. Ils les sentaient, les vrais fanatiques. Ceux-ci hantaient les bois semaine et dimanche et se sortaient de coins apparemment jamais visités. Une vraie chasse. Et un mythe. La morille... si belle, si riche de parfums au cœur de la forêt. Et somme toute très bonne dans votre assiette. Mais chez nous, une ou deux morilles dans la sauce du rôti, et cela une fois par saison, coupées en petits morceaux pour que chacun au moins en ait sa part, quelle misère !

On raconte qu'un jour Mme Meyer, qui revenait de l'usine par le train, en vit quelques-unes par la fenêtre du wagon qui poussaient là, le long de la voie. Et que fit-elle ? Elle descendit à la première station qui était Le Lieu, revint en arrière et cueillit ces précieuses morilles non loin du tunnel où elle les avait aperçues. Que n'auraient-ils pas fait pour elles, les vrais mordus ?

* * *

Certaines gens de mon village ainsi chaque jour partaient travailler à l'autre bout. Adrien qui était employé à la Pierrette, au Brassus, ne rentrait pas dîner. Il prenait son pique-nique sous le bras. On le voyait se rendre à la gare de son pas élastique. D'autres, dont Mme Meyer, travaillaient à la Lecoultre. La pause de midi leur permettait de revenir dîner à la maison avec le train. Que d'allées et venues en ces carrières professionnelles menées sur parfois quarante ans. Que de traversées du village dans les aubes glacées de la mauvaise saison, ou dans la nuit triste de ses crépuscules, dans la neige, sous la pluie, avec le grand vent ou la bise noire. Avec un bon moral, presque un bonheur de vivre, par moment, mais aussi parfois avec la terrible lassitude des travaux toujours recommencés.

Faut-il dire pauvres gens? A cause de cette routine, de cette monotonie incroyable. Quatre trajets par jours... ça fait vingt trajets par semaine, huitante par mois, mille par année. Et toujours le même paysage: la Combe du Lieu, et puis, sitôt passé les tunnels, le lac de Joux qui s'étale de tout son long dans la vallée principale, et à son extrémité ouest, la Lecoultre, usine de cinq cents ouvriers où ces gens retrouvaient la même place, pour y accomplir les mêmes gestes. Est-il possible malgré tout que la monotonie des choses sans cesse recommencées puisse engendrer le bien-être? Et ne faut-il pas dans le fond, pour établir une vie équilibrée, s'accrocher à quelque chose de simple, comme un parcours, un horaire ou plus certainement à un travail?

Telle fut la vie des ouvriers et ouvrières de mon village, telle elle demeure encore. Car rien n'a changé en ce domaine. Juste la voiture qui, dans la plupart des cas, a remplacé le train d'où l'on pouvait au moins autrefois regarder le paysage, suivre la marche des saisons.

* * *

Les champs ressuyés, les paysans commençaient aussitôt à mener leur fumier. Avec le cheval et le tombereau après avoir servi des traîneaux pendant les mois d'hiver. Ils conduisaient un tel attelage sur les routes goudronnées du village, puis sur les chemins de terre qui vont partout dans les champs. Seuls les terrains les plus pentus n'étaient jamais engraissés, la Rape à Paulet par exemple, les Brûlées, ou encore la Mine à Meyer où, c'est lui-même qui le disait, vous avez un coin qui surplombe! Les roues à cercles, de par le poids du chargement, marquaient l'herbe piquée d'innombrables crocus blancs ou violets. Une fois sur le champ, le paysan enlevait la porte arrière du tombereau. Puis d'une fourche à quatre dents courbes, il tirait à lui le fumier pour en faire un tas. Hue! un pas, disait-il au cheval. Et celui-ci s'avançait de quelques mètres. Ho! disait-il encore. Et le cheval s'arrêtait. Ainsi s'alignaient les tas les uns derrière les autres. Le tombereau vide, le paysan rentrait au village. Certains posaient une planche sur les deux bords, sur laquelle ils s'asseyaient et d'où ils tenaient les longues rênes du cheval.

Au village, près de sa ferme, le paysan chargeait à nouveau son véhicule embousé jusqu'aux moyeux. Il tapait le fumier en une solide pyramide avec le dos d'une pelle carrée ou avec une tapette à bois conçue pour cet usage. C'est qu'il ne fallait tout de même pas trop semer de fumier dans les rues, puis sur les chemins où le tombereau hoqueterait dans les nids-de-poule. L'après-midi se passerait de la sorte.

S'il faisait beau un jour, le lendemain le froid serait revenu qui gélerait les mains sur les manches. Surviendraient même quelques flocons. Deux tombereaux encore. Si le temps se détraquait carrément, c'était fini. La terre mouillée, les roues à cercles mordraient trop dans le terrain.

L'épendage du fumier se faisait avec des tridents, des fourches à quatre dents! Il était émietté d'un mouvement rotatif mais en même temps vertical du poignet. Vous comprenez ça, vous? Il s'étalait ainsi bien régulier sur le terrain d'où les tas disparaissaient les uns après les autres, laissant de grands cercles vert clair presque blancs. A quatre heures on prenait le thé. Il faisait bon s'arrêter un peu. On s'asseyait sur son veston, car la terre, bien que ressuyée, gardait encore trop d'humidité. Il était bon le thé en plein air, dans des tasses brunes et robustes, avec du pain et du fromage, celui que mon père avait fait à la laiterie. Alors il le gardait plus longtemps que de nos jours, la croûte en arrivait même à être cironnée. Quand il était vraiment devenu trop vieux, invendable pour les gens du village, des bûcherons italiens venaient l'acheter. Pour eux c'était le meilleur. Du fromage gras, avec beaucoup de goût. Ils l'avaient pour pas cher.

Une partie du domaine est en éminence. De là on voit le haut du village et beaucoup de champs où d'autres épandaient du fumier tout comme nous. Là-bas, presque en face, à la Fuvaz, c'étaient ceux chez Octave. Des corbeaux s'abattaient sur les prairies avec des cris rauques et peu agréables. Ils se battaient, faisaient de petits sauts, restaient tranquilles quelques secondes, puis s'envolaient à nouveau dans l'espace pour gagner une autre parcelle. Ainsi va la vie des corbeaux, toujours fidèles à un coin, qu'il fasse du soleil, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Il y a un corbeau dans le quartier, qui vole d'un faîte de toit à l'autre. Le même depuis des années. Quand j'eus installé de nouvelles fenêtres aux lucarnes, aussitôt, il se régala du mastic ! J'entendais toc, toc, toc, et puis tac. C'est qu'il avait touché la vitre. Il nettoya ainsi tous les bords des carreaux qu'il pouvait atteindre debout sur le cuivre de la couverture. J'aurais dû lui donner un coup de fusil. Mais je n'en ai point. Et puis, mon vieux copain le corbeau, je le garde, pour qu'il soit là sur nos toits, au-dessus de nous tous, à veiller sur nos vies si terre à terre.

On mettait somme toute peu de fumier sur un tombereau. Aussi le tas de l'hiver nécessitait-il des voyages innombrables. Et puis voilà que l'herbe se mettait à pousser drue sous les pluies de fin avril et de début mai. Il devenait trop tard pour finir le tas qui reposait sous l'avant-toit, sur ces gros rondins de bois entre lesquels le lisier s'écoulait dans la fosse. Les crocus se fanaient. Les primevères elles-mêmes se raréfiaient près des talus. D'autres fleurs apparaissaient déjà, dont les cardamines des prés. Et bientôt pousseraient les premières ombellifères qu'on appelle par chez nous des couiques, tout simplement.

* * *

Là-bas, à la forge, résonnait le marteau du père Meyer sur son enclume chantante. Le charbon était rouge au milieu du foyer, sous la hotte dont les tôles, à l'extérieur, étaient couvertes de chiffres tracés à la craie blanche. Des barres y rougissaient. Il en prenait une avec une pince qu'il avait choisie sur le côté parmi une vingtaine qui présentaient des formes diverses. Et vlan, et vlan, le gros marteau s'abattait sur le fer rouge, presque blanc, qui vous brûlait les yeux rien qu'à le regarder et d'où s'échappait un flot d'étincelles. Deux coups sur l'enclume, pour sentir le plat, et vlan, et vlan, le lourd marteau s'abattait sur la pièce rougie qui se formait. L'enclume vibrait et chantait. La barre s'amincissait d'un mouvement qui lui semblait propre. Elle tournait, elle avançait, elle reculait, elle se retournait encore, modelée sous les coups puissants. Meyer était, semblable en cela à tous ses collègues forgerons de par le monde, un maître du fer. Et de sa forge et des métaux il détenait tous les

secrets. Il avait le geste précis. Pas un coup de trop, ni un de pas assez. Ainsi une pièce se forme, un maillon se ferme, alors que regarde le paysan venu voir si enfin son travail était prêt. Il faut le dire, l'outil qui nécessitait réparation avait attendu deux mois dans un amas de ferraille où il aurait fini par se perdre sans cette relance tardive. Ce n'est pas Meyer qui vous aurait réparé une faux au milieu de l'hiver. Chaque chose en son temps. Il vous aurait dit: «Qu'est-ce que tu veux faire de ça maintenant, c'est pas la saison!»

Rude spectacle tout de même que celui du fer rouge dans cette forge sombre. Il y avait des axes, des roues et des courroies partout. Et tout ça tournait. Le cuir claquait sur les surfaces des poulies lustrées. Il y avait aussi un énorme balancier, à quoi servait-il, si ce n'est à découper ou estamper, avec deux boules de fer qui vous auraient broyé les tempes sans s'arrêter? Le sol était de terre battue, noir et graisseux.

Sous la remise attenante un autre paysan arrivait avec son cheval. C'est que Meyer, maréchal-ferrant, avait aussi à s'occuper de tous les chevaux du village, comme de ceux des hameaux voisins où la profession s'était perdue. Même les filles Lecoultre qui y venaient de la Golisse, en amazones, passant parfois par la route, parfois par les chemins de traverse. On les voyait ainsi arriver, ces deux demoiselles, en pantalons d'équitation, par le chemin de La Sagne.

Assistons à une séance de ferrage. Meyer donne ses ordres sous la vieille remise, qui doivent être respectés à la lettre, sans quoi c'est carrément l'engueulée. Et vous pouvez vous appeler comme vous le voulez, vous monter le cou, vous faire la grosse tête. Le père Meyer, lui, il s'en fout de vos prétentions. Ce qu'il veut, c'est que vous lui teniez le cheval correctement, un point c'est tout. Ainsi les paysans n'en mènent pas large quand il s'agit de ferrer. Ce n'est pas une partie de rigolade. De vrais gamins face à cet artisan qui, des chevaux, alors qu'ils n'étaient même pas encore bien secs derrière les oreilles, en avait déjà ferrés des milliers. Pas question donc pour vous, si c'est votre cheval qui se trouve là, à piétiner sur les planches usées, de vous mettre à l'improviser, à discuter, ou à donner des conseils. Totalement à la disposition du maître. Il a sorti son plot de

bois aux trois pieds usés par mille passages et plein d'échardes longues d'un pouce. La jambe avant du cheval est pliée, qu'il faut tenir à deux mains. Et il cure, il lime, il enlève, il taille dans la corne. Puis le fer qui était là-bas, dans le foyer, est appliqué à chaud. La corne fume. C'est une odeur âcre qui vous prend à la gorge. Il y a en plus l'odeur du métal surchauffé, du crottin, de la pisse du cheval qui vous en a fait un plein ruisseau, de la transpiration de la bête et des hommes.

Meyer maintenant cloue le fer, lime encore, retourne les pointes des clous à têtes carrées. Les bêtes ne sont pas toujours d'humeur riante. Il y en a même de vicieuses, qui vous lancent soudain la jambe vous envoyant le paysan au fond de la remise. Et quand celui-ci revient, en guise de consolation le père Meyer lui dit : «Mais tiens-la mieux, cette bête, nom de sort !»

Et ce forgeron-là, c'était le père de Six-Sous. Il appelait naturellement son fils de son vrai prénom. Ça sonnait sec, c'était prononcé d'une voix qui se voulait obéie sur l'heure. Six-Sous... Je le suivais dans la petite maison près de la forge où il tenait son clapier, dans la remise où étaient les planches qui servaient à réparer ou à construire les chars à pont, car déjà les chars à échelles de plus en plus étaient abandonnés, finissant tristement leur carrière au fond du Creux-Martinet qui est le ruclon du village, là-bas, près de Bonport. Mais je gagnais le plus souvent la forge avec lui pour y demander et y prendre des boucles pour nos trappes à taupes. Celles-ci étaient enfilées sur un fil de fer suspendu à l'une des machines, dans l'ombre, près du plafond plus noir que celui d'un four.

* * *

En ce temps-là j'allais parfois aux commissions chez Toto. Ça n'était pas vraiment dans nos habitudes. Nous autres du quartier du Crêt-du-Puits, presque à l'écart du village, nous nous rendions le plus souvent à la boulangerie et à la Coopé, à la rigueur chez Balissat. Mais aller chez Toto, aux Crettêts, épicerie qui alimentait surtout ce quartier-là, ce n'était pas ordinaire.

Voici donc chez Toto. La porte de grange carrée est à gauche. A droite il y a la fenêtre du magasin. Entre elle et la porte d'entrée, vissé au mur, se trouve un appareil rouge à distribuer des boules de chewing-gum de toutes les couleurs et des gadgets: chevalières de plastique doré avec en relief des fers à cheval, pendentifs de toutes sortes, têtes de mort avec des yeux de verre brillant. C'était le truc que je préférais. Je croyais même avoir touché le jack-pot quand il m'en arrivait un! Objets de pacotille qui alors pourtant nous comblaient de bonheur. Parce qu'on en avait pas tant, des sous!

J'entre. La sonnette a un timbre bien particulier, le timbre de chez Toto, quoi! C'est une pièce bourrée jusqu'au plafond qui s'offre à vous, avec des vitrines sur le côté gauche, une banquette, des fenêtres encombrées, des tiroirs, un tourniquet à cartes postales. Une chatte en vérité ne retrouverait pas ses petits dans un capharnaüm pareil. Toto si. C'est son univers. Il y vit depuis trente ans au moins. Il arrive en pantoufles de la cuisine où il tient son quartier général, traînant le pas. C'est un homme à la tête et aux lunettes rondes. Il porte toujours une casquette brunie sous la lampe de la cuisine et qui ne voit jamais ou pas souvent l'eau. Une casquette qui doit être usée sans lavage! Comme beaucoup de celles dont se coiffent les gens de mon village.

«Que veux-tu?», dit-il. Il fouille et ramène ce qu'on lui a demandé. De tiroirs profonds, de tablars, d'un coin du magasin où il s'est baissé avec un peu de peine. Les cigarettes sont à votre gauche, sous une vitrine avec un verre sur lequel sont collées des réclames. Et ça sent quoi là-dedans, alors qu'une cliente a ouvert la porte et fait retentir à nouveau la sonnette qui est un peu pareille à celle du tiroir-caisse de la Coopé. Les épices, le tabac, les cuirs, les vieux meubles de bois? Sûrement, et cent autres odeurs qui se mélangent sans qu'on puisse vraiment les déterminer toutes.

Toto quant à lui vous regarde par-dessus ses lunettes rondes. Il ne nous donne jamais rien. Ce n'est pas pour rien qu'on lui préfère sa femme, pas toujours. Car suivant le temps qu'il fait, bigre, elle vous sortirait volontiers par la fenêtre. Une humeur massacrante ces jours-là. Mais les bons jours, ah! les bons jours, elle vous bourre les poches de bonbons qu'elle prend dans de gros bocaux, juste derrière, pour un peu elle vous offrirait le magasin tout entier.

Vous êtes donc appuyé au comptoir à suivre des yeux Toto qui vous sert. Dans votre dos, devant la fenêtre dont elles mangent la moitié du jour, il y a les cartes postales. Je les regarde. Le village en noir et blanc sur papier glacé, des scènes d'armée où les soldats sont des pioupious ou des trouffions, et puis encore, attardées, archaïques, des romantiques bleues ou roses, avec des femmes guindées qui posent, aux lèvres fardées à l'excès et de beaux galants aux cheveux gominés. Des couteaux suisses sont suspendus derrière la porte qui s'ouvre pour un nouveau client. A trois derrière le comptoir et l'on ne peut déjà plus se tourner.

Il me faudrait encore des clous. Ils sont dans des tiroirs que l'on découvre en retirant un fourbi du diable et que notre Toto peine à ouvrir à cause du poids. Les clous tintent dans le plateau de la balance. Une grosse poignée, une petite, puis le retrait de quelques-uns pour qu'il y ait le poids juste. Ce n'est pas lui qui va vous faire des cadeaux.

Il y a heureusement, pour la lumière, une autre fenêtre qui donne du côté de chez Jules-Isaac. La porte de la cuisine est au fond, en face. Toto doit faire un virage pour arriver derrière son comptoir. L'hiver, quand vous entrez, il n'arrive pas tout de suite. On entend encore quelques coups de marteau. C'est qu'il cloue des boîtes à vacherin, derrière la table de la cuisine pleine de fonds et de pliures, avec des clous et des goupilles dans un petit carton ou dans une vieille boîte.

C'est chez Toto que j'avais acheté mon dentifrice juste avant de prendre le premier train pour l'école de recrues, l'ER, vers les six heures. Je croyais encore à l'aventure en ce temps-là. Il n'y avait pas si longtemps dans le fond que j'étais sorti de mes histoire de cowboys ! J'allais au Tessin. Je rêvais de ce là-bas... Je nageais dans un véritable bain d'héroïsme. Et ainsi pendant le voyage, par le Valais, puis par les Centovalli, regardant défiler mon pays et un peu de l'Italie, je semais mes visions folles sur des montagnes qui devenaient de plus en plus escarpées. C'est moi qui gravissais ces pentes, qui traversais ces petits villages. Oui, la vie serait héroïque, là-bas au Tessin dont je gardais des souvenirs éblouis d'une course d'école. Le lendemain elle ne l'était plus du tout. Je regrettais déjà mon village, je dévorais des chocolats pour compenser un menu mal équili-

bré et je pensais à ma mère presque les larmes aux yeux. Dégrisé en un seul jour. Fini l'héroïsme, bonjour la grisaille et la tristesse. Je ne retournai pourtant pas à la maison avant presque deux mois. Et je n'y revins que trois fois en tout. C'était déjà trop. Tant les départs du dimanche soir, pour retourner dans le glacis de notre caserne ou de nos cantonnements, étaient insupportables. J'aurais mieux aimé partir pour retrouver un cachot où au moins je me serais trouvé seul. Car seul dans la vie je me suis toujours découvert des forces que je ne sais pas où prendre dès que je vis en société.

* * *

Dans les années soixante, mon village se pourfendait, le progrès nous était tombé sur la tête. Il y avait urgence. On avait attendu ça depuis un demi-millénaire au moins. Alors ce ne fut plus que démolitions, élargissements, comblements, rectifications. Il faut tout de même le signaler, ils nous firent quelques beaux murs au haut du village. La frénésie avait égaré en ces travaux quelques tailleurs de pierres qui avaient fait là de la belle ouvrage. Par-dessus le tout du goudronnage en veux-tu, en voilà. Les années soixante ont l'odeur du goudron. Ça fumait sur les routes de mon village traversé par des machines énormes qui crachaient cet enduit noir et collant. Des hommes étaient là, torses nus, plus bronzés que des nègres, qui marchaient sur le goudron brûlant avec des plaques de bois sous leurs souliers. Et tous ces travaux se passaient pendant que nous étions à l'école primaire. De temps en temps, quand les machines s'étaient rapprochées, nous pouvions suivre le spectacle par la fenêtre. Vint un jour poser sa masse énorme sous le marronnier du collège, un rouleau compresseur, machine essentielle de cette époque où l'on cupessait le village. «Voilà un beau sujet de composition», pensa le régent. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le rouleau compresseur nous occuperait un petit bout de la matinée. Saurais-je dire mieux aujourd'hui par mes souvenirs qu'autrefois derrière ma table, à côté de la Jacqueline W*** ou de Six-Sous?

Voici ce que j'avais écrit; c'est daté du 13 septembre 1958. J'avais onze ans:

LE ROULEAU COMPRESSEUR

Ce matin, un bruit sourd mais rythmé nous parvient de la route: c'est le rouleau compresseur qui passe.

Le rouleau a fait halte sous le marronnier de la cour. A la sortie de l'école, nous allons l'examiner de près. C'est un véhicule pesant, mastoc, et surtout le plus lent de tous. En ce moment, le chauffeur, un ouvrier bien sympathique, ouvre la porte du foyer ou flamboie un brasier ardent. A l'aide d'une pelle il jette du charbon au milieu des flammes. Aussitôt une fumée opaque, épaisse et âcre, s'échappe de la haute cheminée.

Maintenant le chauffeur prend place devant ses commandes. Il jette un coup d'œil derrière lui, abaisse le levier, et le mastodonte se met en mouvement. Du poids de ses onze tonnes, il va aller aplanir la route en réparation.

Présentement je note:

L'impressionnante machine était là, dans les rues, qui participait à ces travaux de rectification. Qui aplanissait la caillasse, le gravier et les sables. Lente, mais terriblement puissante. Arrêtée sous le vieux marronnier de la cour, on la contemplait avec attention, étonnés de ces roues monstrueuses qui vous écrasent les pierres les plus dures sans qu'il y paraisse et vous les transforme en semoule. En marche de l'eau y coule, pour éviter que les matériaux ne s'y collent. Et comment fonctionne-t-il, ce mastodonte? A vapeur, comme une locomotive, on l'a vu plus haut. Mais un fou de technique, un Binoce si vous cherchez l'exemple, qui l'avait à coup sûr regardé dix fois plus longtemps que moi, saurait vous donner plus de détails que je ne peux le faire.

Avec tout ça ils vous comblaient le vallon de La Sagne, partie inférieure, au fond duquel depuis des temps immémoriaux — puisque ce fut même là la première construction du village — se tapissait le vieux moulin, long et large, avec son neveau au levant. Que pouvait représenter une bâtisse aussi vieille, de surcroît abandonnée, dans cette euphorie générale où l'on aurait volontiers démoli toutes les vieilles baraques du canton que l'on méprisait pour les remplacer

par des maisons neuves qui n'auraient été que misère du point de vue architectural. Encore beau qu'à cette époque-là ils ne nous aient pas rasé la Dent-de-Vaulion !

Là-bas, au vieux moulin, ils avaient commencé par l'arrachage des tôles qui recouvraient encore les vieux tavillons. Puis ceux-ci avaient été enlevés comme le furent aussi les planches qui les supportaient. La charpente apparaissait à nu qu'on démolirait bientôt. La maison perdit son toit, puis son galetas. On voyait à l'intérieur des chambres que la pluie maintenant pouvait inonder, avec des plâtres qui s'effritaient. On travailla bientôt à la machine, ça allait plus vite. Les murs ainsi croulèrent, ensevelissant sous eux tout un pan de notre enfance. Même les décombres qui peu à peu disparurent sous les débris d'autres chantiers et les déchets du Restaurant du Cygne qui se tient près de là, de l'autre côté de la route, avec des capsules de bouteilles, des bouchons, des mégots de cigarettes, des paquets torchonnés qui, dépliés, entreraient dans notre collection, à mon cousin François et à moi.

Cette mise au tombeau fut lente au début, puis, à mesure que l'heure des grands travaux de restructuration du carrefour approchait, elle s'accéléra. Ils en déchargeaient des bennes pleines, sans arrêt, jour après jour. Le vieux moulin, au fond de son vallon, derrière la laiterie... Il eut l'honneur, après avoir abrité longtemps la famille d'Annette Dépraz, de connaître beaucoup de nos jeux d'enfants. Parties de cache dans l'immense grange parfaitement vide, exploration approfondie du rez-de-chaussée, avec la cuisine sous laquelle coulait, disait-on, le ruisseau de la Sagne. Puis des chambres de l'étage et le galetas où Octave mettait ses fourches de bois entre deux saisons de foin. Au vent était le poulailler à Tiétié.

Ce vieux moulin, au cours des âges, n'était pas monté à la lumière. Car combien de fois n'avait-on pas rehaussé les routes qui l'entouraient, pour permettre une circulation plus aisée ? Et ma foi tant pis pour ceux que l'on enfouissait peu à peu. Nous avions nous aussi participé à ce déclin. C'est un objet qu'on ramasse dans une des pièces, un buffet dont on arrache la porte, une fenêtre qu'on enfonce. C'est encore la Masse qui jette des cailloux dans les vitres du côté du vent, depuis la barrière métallique plantée sur le mur du poulailler.

* * *

Les mercredis après-midi, l'Armand passait ramasser les ordures. Avec son char à brancards sur lequel était posée une grande caisse de bois dans laquelle il vidait tous les récipients qu'alors les gens pouvaient utiliser pour stocker leurs ordures ménagères. Après un tour complet du village il prenait le chemin du ruclon. Lequel, puisqu'il avait à cette époque-là le choix entre le Creux-Martinet, près de Bonport, et la décharge de la Goille, près de la gare du Pont ? Les derniers temps ce ne pouvait que celle-ci. Parce que l'autre ruclon, éprouvé par tant de coquilles d'escargots percées, de boîtes et de bouteilles vides, de foin mouillé qui brûlait dans une odeur âcre, avait rendu l'âme. Paix à cet endroit charmant où nous avions passé de si belles heures !

Quel beau ruchon où l'on pouvait faire des découvertes de choix. Mais malheureusement il y avait le revers de la médaille. C'était encore le temps des atrocités, où des chairs pourries, flottant le ventre à l'air ou coincées entre deux vieilleries dignes d'intérêt, vous faisaient passer le goût du ruclonage pour plusieurs semaines.

La Goille, c'était l'ancien bras de rivière reliant le lac de Joux au lac Brenet et qu'on avait abandonné quand on creusa un canal artificiel plus à vent, là où maintenant vont les pêcheurs. Les vieux pneus roulaient au bas de la pente, tombaient à l'eau. Le courant les emmenait, qui les déposerait au gré des vents derrière le village, à la Tornaz, ou n'importe où sur le pourtour du lac. Ils finissaient par couler. Ils s'enfonçaient dans la vase et le sable, indestructibles. Notre pauvre lac ! O mes ancêtres, je vous vois. Vous avez un problème. Car que faire de ce vieux sommier, de cette cuisinière pourrie, de ces bidons percés ? Le lac est proche, vous avez un bateau et le soir tombe. Vous avez donné quelques coups de rame, on entend un grand plouf et l'objet qui vous était devenu si antipathique, en dépit de votre propension marquée à l'économie, s'enfonce dans les eaux sombres d'où jamais il ne ressortira. Oui mes aînés, vous étiez comme tous les autres. Vous désiriez du moderne que les magasins vous proposaient avec beaucoup d'habileté. Et vous mettiez dans les remises et les galetas ce mobilier traditionnel créé par des artisans de génie, vos propres ancêtres. Vous aviez hélas perdu le goût du beau. Et le contreplaqué, le fer-blanc, le plastique, matériaux sans noblesse, envahissaient vos maisons.

On a de ces expressions par ici concernant le lac! On dit par exemple: «se jeter au lac». Vous voyez ce que cela veut dire... Un jour de grande déprime, allez, on reprend le bateau, le même qui vous a convoyé ces vieilleries, on va jusqu'au milieu du lac, là où est la plus grande profondeur, on prend son courage à deux mains, et hardi petit, on s'expédie dare-dare dans les eaux vertes et noires pour ne plus remonter. Qu'on n'en parle plus, qu'une fois pour toutes il ne soit plus question de cette vie si mal fichue!

Ou encore: «on aimerait voir sa maison au fond du lac». Là c'est plus compliqué, plus subtil aussi. Supposez que vous reveniez de loin où sont des paysages plus vastes où vous avez connu d'autres visages, et, non pas l'aventure, ce serait un bien grand mot, mais la satisfaction de découvrir des choses nouvelles en des journées plus légères. Et qu'il vous faille retrouver votre village, ces gens que vous avez fréquentés depuis l'enfance et qui se révèlent soudain misérables dans leurs habitudes qui ne changent pas, votre maison, toutes ces choses enfin que vous avez tant connues naguère qu'elles vous paraissent usées, plus même, étrangères. Tâches humbles et répétitives, bûcheronner, sortir le bois de la forêt, faire les foins, charrier le lisier, le fumier; et puis traire, deux fois par jour, l'esclavage, quoi! Alors que là-bas, en comparaison, même avec une période de service militaire, ç'avait été *il dolce farniente*. Vous comprenez donc que revenu si dégoûté, l'on veuille bien voir sa maison au fond du lac, avec en plus, pour faire bon poids, ses parents et tous les gens du village; et que l'on fiche le camp pour retourner là-bas avec la certitude — quoique celle-ci purement imaginaire, la vie n'étant pas aussi simple que cela — de connaître un nouvel éblouissement. Tout ça quand bien même le paysage d'ici est beau et ouvert lui aussi à mille découvertes pour qui sait voir et sentir, mais surtout se souvenir, car la connaissance des ancêtres et de leurs œuvres aide à aimer un coin de terre.

* * *

Quand viennent les pluies de mai, parmi les orties des endroits les plus deshérités, quand l'herbe pousse à vue d'œil, ce qui fait le bonheur du paysan, les escargots sortent, heureux ! Il y a ces gros blancs que l'on cueille avec volupté sur les talus de la gare, le long de la voie de chemin de fer, sur les murs des pâturages, mais aussi aux Cruilles, un terrain ingrat à base de tourbe qu'ils affectionnent particulièrement. Nous, les escargots, nous les appelions des *cotchs*. Nous avions mis nos grosses bottes et revêtu de vieux imperméables trop grands pour affronter la pluie et nous risquer dans les prairies détrempées. Nous écartions les orties pour les découvrir dessous, ces gros escargots blancs ou bruns, objets de notre convoitise, qui se gorgeaient de pluie et de verdure, dressant leurs aimables cornes. O malheureux gastéropodes, si vous n'aviez pas été si bons, nous vous aurions volontiers laissés là, dans ce petit paradis où nous pénétrions après l'école ou le mercredi après-midi.

Comme je regrette cette récolte à l'heure où je vous parle. Elle avait hélas été tant pratiquée, par nous et par ces adultes qui hantaient les mêmes coins — nous les considérions comme de sacrés intrus — que nous avions raréfié l'espèce. Et ce qui devait arriver arriva. Ce fut l'interdiction, tout au moins une réglementation sévère qui devait faire tomber cette activité si rémunératrice dans les oubliettes. Pourtant les instincts demeurent, et quand il m'arrive dans une promenade par les bois, ou en montant le chemin de la gare d'en voir sur les talus, deux, trois, et puis quatre, et puis d'autres, là, et puis encore là, je voudrais vraiment les ramasser, et il me revient aussitôt l'envie, comme autrefois, d'aller dans tous les lieux de mon village où on les trouve, un vieil imperméable sur le dos, et sur l'épaule un sac de jute au fond duquel ils dégorgeraient leur collante salive.

Martin ne les aimait ni trop gros ni trop petits. La juste mesure qui était bien évidemment à son avantage. On n'est pas commerçant pour rien. Il les pesait sur sa balance verte, qui était là-bas, derrière, dans l'infâme remise d'où montaient des vapeurs énormes et des odeurs à vous faire défaillir. Rien que de passer devant cette maison, en cette période de mise en conserve, ça vous aurait fait vomir. Je retenais mon souffle et je courais vite plus loin, où l'air, après cette puanteur atroce, m'apparaissait délicieux.

Le joli temps des escargots qui nous emmenait en promenade aux alentours du village ! Et qui nous faisait connaître de façon intime notre paysage. Aucun coin où nous n'étions allés, nous avions suivi tous les chemins, longé tous les murs, jusqu'au cœur des pâturages. Nous avions été véritablement partout sur cette terre que nous aimions et qui, par cet arpentage régulier, s'installait en nous pour ne plus jamais nous quitter.

* * *

Les hirondelles avaient retrouvé leurs nids depuis longtemps. Il était plus que l'heure de faire le jardin. Certains de par le village avaient même déjà fini. Le jardin entourait alors la maison de trois côtés, au sud-ouest, au vent et au nord. Une allée de mauvais petits cailloux courait le long des façades, et deux plates-bandes s'étalaient du côté de la route, à l'ombre, l'une contre le mur, l'autre, ovale, près du portail d'entrée. Mais tout le reste était jardiné. Gazon ? Vous n'y pensez pas. A l'époque nous ne savions même pas ce que ce mot voulait dire.

Au levant, contre la barrière de ciment qui sépare notre espace de la route du Crêt-du-Puits, poussaient groseillers, raisinets et cassis. Et ce trop grand jardin, combien de jours fallait-il à mon père, à ma mère surtout, pour le retourner ? Des semaines ! Encore heureux qu'une petite part ait été réservée à la tante Noni, notre locataire du haut. C'était toujours ça de moins. Bien que cette tante, — ô la tante Noni, si rigide avec nous en dehors des périodes de vacances où nous montions la trouver parce que les cousins y venaient aussi — n'ait jamais été contente de nous. Car nous jouions sur sa parcelle hors saison et d'après elle nous la rendions dure à ne plus pouvoir y enfoncer une bêche. De telle manière qu'au printemps l'homme, qui jardinait pour elle, faisait de puissantes «charognées» et gueulait après ces maudits gamins que nous étions et qui lui rendaient son travail impossible. Ma tante y plantait surtout des pommes de terre.

De plus ce grand jardin n'avait jamais eu une bonne terre. Nous voyions les autres qui retournaient le leur sans peine, presque les mains dans les poches. Pour nous par contre c'était le bagne, de par

la surface à faire, et la dureté du sol. Y poussaient quand même de rudes beaux choux que ma mère vendait, bien pommelés, énormes, à Kaempf du Pont qui faisait le primeur et qui passait les prendre au cours de ses tournées autour de la Vallée.

Ma mère aimait les pensées. Elle en plantait partout, dans tous les coins qui n'étaient pas réservés aux légumes. Fleurs certes magnifiques, mais qui l'étaient devenues un peu moins de par cette profusion. Elles accompagnèrent toute mon enfance vécue autour de cette grande maison.

Les carreaux bientôt découpaient le jardin en espaces réguliers. On n'y semait rien de spécial, c'était tout ce que l'on peut trouver de nos jours. Le domaine du jardinage reste pareil, si ce n'est que les surfaces ont fondu comme neige au soleil et que les gazons ont grandi en conséquence, même chez nous. C'est dire que le temps et les modes font leur œuvre même chez les plus purs traditionnalistes. Je revois surtout dans ce jardin, outre les choux de ma mère, du persil, de la ciboulette, du rampon jusque très tard en automne, des oignons et des poireaux. Ces derniers, quel légume ! En sauce visqueuse, à la vaudoise, avec de la saucisse aux choux, je l'avais en horreur. Rien à faire. Je ne pouvais pas le descendre. Ça me répugnait. On ne regardait quand même pas à moi pour en planter des carreaux entiers !

Le printemps, à la montagne, quand il se donne vraiment, ne dure pas. La végétation à peine réveillée, et vous voilà conduit tout de suite à l'été, Autour de la maison il n'y avait pas alors tous ces arbres qui vous font une ombre si dense qu'elle ne permet plus des jardinages normaux. Chez nous, on n'aime pas le soleil, ni être vu ! Croissaient dans les champs tout proches, là, juste derrière le treillis du jardin, des cardamines des prés et puis des tas d'autres fleurs dont je ne sais pas les noms, la nomenclature des plantes me demeurant pour l'essentiel mal connue. Puis poussaient les couiques, ces grandes couiques disait l'oncle Jean. Qui sont un très mauvais fourrage que le bétail trie et délaisse au fond des crèches.

* * *

Et ces grandes couiques émergeaient à vue d'œil. Quand on prenait le chemin de La Sagne pour suivre le vallon, leur parfum si envoûtant en dépit de leurs corolles sans charme, nous enivrait. Il était temps pour nous, si même ce n'avait pas été trop tard, d'aller cueilir les narcisses. Les plus belles fleurs que nous connaissions, mythiques, parfumées à l'excès, et si jolies avec leurs corolles délicates, de rouges et de jaune mêlés qu'encadrent des pétales d'un blanc crémeux. Et qui, cueillies en longues tiges qui se terminent en un renflement pointu, se développent en fleurs élégantes derrière les fenêtres d'une cuisine. Après elles couraient tous les enfants du village, et même des adultes qui n'hésitaient pas à fouler comme nous l'herbe des champs.

Quelques-uns partaient à La Sagne, d'autres au Crêt-du-Puits, plus loin aussi, aux Cruilles ou à la Cabinette, là-bas, en direction des Vyffourches. Je connaissais surtout, avec quelques autres, le coin du Crêt-du-Puits, en plein milieu des champs que nous piétinions comme si nous n'avions pas été des fils de paysans, soumis à une irrésistible tentation. Et de ces fleurs aristocratiques, nous en cueillions de gros bouquets pour nos mamans, Churchill et moi.

Passe un jour Femil qui voulut nous en acheter. Ne savait-il donc pas où les trouver ou n'avait-il déjà plus l'aquet de les cueillir lui-même ? Il était, avec sa barbe de trois jours, vêtu de sa vareuse grise au tissu épais. Qu'en aurait-il fait d'ailleurs de ces narcisses dans sa cuisine sombre où il se tenait avec sa sœur même les jours de grand soleil ? Enfants, nous ne savions pas la sensibilité qu'il y a en chacun et qu'il n'est pas d'âge pour aimer les fleurs.

Mais pendant tout ce temps, les arbres s'étaient ouverts. Ça avait commencé à l'Epine, par le fayard qui devance toujours les autres de deux à trois jours. Et n'allez surtout pas me dire que celui du Signal de la Thomassette est plus précoce et que vous avez ainsi de par l'autre bout des climats meilleurs que les nôtres qui sont ceux de l'Epine, de Bonport ou du Pont ! Ça se poursuivait par les arbres avoisinants. La verdure montait à l'assaut des collines. Elle inondait le paysage. C'était une mer. D'un vert tendre qui rendait les sapins plus noirs et plus austères. Ce vert-là, nous l'aurions croqué ! Le soleil donnait sa lumière juvénile à ces feuillus superbes. Et la limpidité de l'air était telle qu'elle faisait apparaître plus vive encore la fraîcheur de ces tons délicats.

A dire vrai, c'était le plus beau moment de l'année. Il montait en nous une ivresse qui nous faisait oublier l'existence des mauvaises saisons. Un renouveau total. Et la verdure allait plus haut. Les fayards des autres niveaux forestiers s'ouvraient à leur tour. Puis il tonnait. Une grosse pluie noyait le paysage trois jours durant. Mais aussi par habitude, très vite, nous oubliions ce renouveau éclatant. La vie continuait et déjà le vert des feuillus se rapprochait en tonalité des verts tristes des sapins qui ne connaissent qu'à peine les saisons.

* * *

Nous mangions du pain gris à la maison. Il coûtait de cinquante à soixante centimes le kilo. Il n'était pas savoureux comme celui que l'on trouve de nos jours dans les boulangeries. C'était un pain gris qui s'émiettait et qui ne faisait pas vraiment de bonnes tartines, bien qu'alors j'en aie consommé des quantités invraisemblables. On s'en tenait à cette qualité, mon père n'étant pas dans les familles aisées, mais aussi parce qu'inconsciemment il voulait garder ces habitudes de campagne qui venaient du fond des âges. Donc pas de pain blanc pour nous. Excepté pour le dimanche. C'est Piguet, le boulanger du Pont, qui venait nous livrer de la tresse ou du blanc carré, le samedi soir, alors que notre mère nous faisait joyeusement goger à la cuisine dans des bacs à lessive zingués portant des numéros sur le côté.

La boulangerie s'élevait juste à côté de la laiterie. Mon père qui n'en était qu'à deux pas, n'y achetait pas lui-même le pain. Jamais. C'était à notre mère ou à nous de le faire. Nous nous y rendions, un petit sac à commissions à la main, en cuir mou au fond duquel se trouvait le porte-monnaie. A l'époque on rentrait à la boulangerie par la porte qui est à côté de la boîte aux lettres, ce qui constitue le magasin actuel n'étant que le garage. Tout près, contre le mur de la laiterie, était appuyé le vélo noir de mon père. Le comptoir se trouvait à gauche en entrant. Là était Mme Tiétié qui nous servait. Pendant que son mari, un gros homme en habit de boulanger, restait dans le laboratoire, juste derrière, à pétrir la farine.

Le magasin sentait le café moulu. Le moulin électrique était fixé au mur, près du comptoir. Nous y achetions du café Villars. Ça

nous donnait droit à des timbres orange que ma mère collait sur un carnet à la fin du mois. Les miches de pain étaient rondes, on les trouvait, ainsi que dans toutes les boulangeries du monde je présume, sur des étagères fixées au mur, derrière. Rien d'original, je le sais. Mon enfance n'a connu que cela. Je n'irai pas imaginer autre chose pour vous plaire. Si mes souvenirs sont insignifiants, c'est que la réalité fut telle.

Mme Tiétié ne nous donnait que rarement quelque chose. Ça sentait quand même bien bon le café, le pain et la farine dans cette boulangerie de mon village, elle aussi à ne pas pouvoir contenir beaucoup de monde en son exiguïté. J'y achetais de la chicorée et du *zucca*. Ma mère, avec le café moulu et ces deux succédanés, préparait le café au lait de mon père. Juste ce qu'il fallait de chacune de ces trois composantes pour le faire bon. «Il n'a pas tant de couleur, ton café aujourd'hui», disait parfois mon père. Et ma mère lui en versait à nouveau une giglée. Il est vrai que le café trop clair ne passe pas. Il vous doilatte. Et ce café au lait se prenait dans des bols, sans sucre.

A la boulangerie, chez Tiétié, j'achetais des chewing-gums dans des emballages colorés. C'étaient des plaques qui vous donnaient un bon goût d'abord, mais qui bientôt, ayant perdu leur sucre et leur arôme, devenaient une pâte caoutchouteuse, juste bonne à jeter.

Je ne savais pas faire de bulles, moi. Je regardais avec envie certains des autres qui les faisaient naître entre les lèvres, qui les grossissaient et qui vous les faisaient péter, tchac, pour recommencer aussitôt. Pour certains des après-midi, que dis-je, une enfance entière passée à ce petit jeu ! Nous étions tous devenus, nous autres, de la civilisation du chewing-gum. Il y avait aussi des Bazooka, petites tablettes roses au goût de fraise et à l'emballage blanc, bleu et rouge, dans lequel se trouvait une petite histoire dessinée sur un papier parafiné. Un héros dont je vois la silhouette trappue, la tête ronde, dont je sais encore la personnalité facétieuse, mais duquel j'ai oublié le nom. Ça me reviendra !

Mais je n'achetais pas les chewing-gums pour faire des bulles, moi. Seuls les Indiens en plastique dur qu'ils contenaient m'intéressaient vraiment. Je gardais les timbres depuis l'âge de cinq ans. Je

me mis désormais à collectionner les indiens, avant que je ne me tourne vers quantité d'autres choses dont la beauté des emballages m'attirait: paquets de cigarettes vides, boîtes d'allumettes, papiers de chocolat et étiquettes de vin. Rien dans notre société de l'emballage coloré qui ne m'ait intéressé. Quand une propension marquée à la collection vous possède, peu importe l'objet. Ça naît, ça se développe, ça se cultive allez savoir pourquoi. Peut-être le besoin viscéral de s'accrocher à quelque chose ou celui de posséder.

Nous étions au temps béni du peaurougisme. Mes indiens devinrent vite une belle tribu. Certains papiers trouvés dans le chewing-gum donnaient droit à un chef de plus grande stature. Je m'étais rendu compte que les emballages vert foncé en contenaient plus que les autres. Ainsi j'aurais pu dépouiller notre boulangère sans coup férir. Pourtant je n'osais pas. Je n'en tirais qu'un de temps en temps, pour qu'elle ne s'aperçoive pas que j'avais trouvé la combine et que désormais je pouvais tous les lui prendre, ses chefs indiens, à la coiffure impressionnante et au noble visage.

Des années plus tard vint un nouvel assortiment d'indiens et de cow-boys, mais cette fois-ci en plastique mou, et plus gros. Et tous ceux-là, les durs comme les mous, je les possède encore. Vous croyez que j'aie pu me dessaisir de mes richesses d'enfant ? Impossible ! Elles m'accompagneront jusqu'à l'heure du dernier voyage. Elles sont là en attendant, dans un carton qui mesure très exactement vingt-cinq centimètres de haut sur vingt et un de profondeur et onze de large, avec une ouverture sur le dessus. Mes enfants les regardent parfois en cachette. Ils les alignent sur la moquette de la chambre de gym. On vit moderne chez nous ! Cette exposition clandestine leur est d'autant plus précieuse. Ils savent qu'ils ont affaire à des objets sacrés, ils les traitent en conséquence. Les indiens sont de couleurs diverses, les cow-boys gris argent, toujours, avec des chevaux blancs ou noirs.

A la boulangerie, il y avait le Milo, le fils, un jeune homme qui possédait une nervosité et une force inquiétantes. Il y avait aussi un deuxième fils de notre âge. Complexité des mariages et des remariages au cœur des familles de mon village que je n'ai pas toujours su élucider. On lui disait aussi Tiétié. Nous nous plaisions à le coura-

ter. Il était copain avec la Masse. Ils s'arrangeaient pour le pain. L'un prenait la mie, l'autre qui ne l'aimait pas, la croûte. Quand il était poursuivi et qu'il arrivait près de la boulangerie, il se mettait à crier: «Milo, Milo, les gamins m'emmerdent!» On voyait alors sortir le Milo à toute allure, rapide comme c'est pas permis. Mais nous, méfiants, nous nous étions déjà éparpillés aux premiers cris de ce pauvre Tiétié. Ah! il n'aurait pas fait bon tomber dans les pattes du Milo, nom de sort, ça aurait fait mal.

Le poulailler à Tiétié est au vent du vieux moulin, en contrebas de la laiterie. Les poules ont mangé l'herbe jusqu'à la racine. Il n'y a plus que la terre battue et les cailloux qui saillent. Un grand mur le domine. Nous lançons des pierres aux poules depuis le haut, nous visons les casseroles à demi pleines de son, nous en profitons aussi pour lapider la façade tavillonnée du vieux moulin.

Sur la place de la laiterie s'élèvent deux marronniers à la couronne superbe et sous lesquels la Société de développement a placé deux bancs verts. C'est là un espace au cœur du village qui connaît encore les saisons, avec des arbres dont les fleurs s'ouvrent en épis au temps des montées et dont plus tard les marrons tombent dans l'herbe, près des bancs, ou sur le goudron. La place est petite, serrée entre la barrière de fer et la route. On s'y tient après l'école, on y parle du régent qui nous a retenus hier après l'heure et qui nous a fait répéter dix fois le même solfège. Mon père est à la laiterie qui fabrique le fromage. De la vapeur sort des portes entrouvertes dont la première est de bois vernis, blanc beige, la seconde de métal, pourrie dans le bas. Une hotte métallique aux bords inférieurs frangés est sensée les protéger des intempéries.

Un jour le Milo m'appela. Non ce n'était pas pour me ficher une trempe parce que j'avais fait avec d'autres des misères à son Tiétié. Simplement pour me montrer le bidon qu'il venait de sortir du laboratoire. «Sens comme ça sent bon là-dedans», m'avait-il dit avec un léger sourire. Le coup classique, quoi! Et moi, tout naïf que j'étais, j'y mis la moitié de la tête. C'était de l'ammoniaque ou quelque chose du même tabac. La première bouffée, la seule, car j'avais fait un incroyable saut en l'air, m'avait brûlé les poumons. Des larmes plein les yeux, je regardais le Milo qui était là, son bidon à la main, maintenant un sourire jusqu'aux oreilles, heureux comme un gamin de la bonne farce qu'il m'avait faite. Quant à moi... et bien on ne m'y reprendrait plus!

Il restait parfois de la crème à cornet au fond d'un récipient de métal. On pouvait l'avoir. Le fils n'était-il pas notre bon copain? Une crème jaune et épaisse. On s'en mettait plein les doigts. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait la possibilité de s'en offrir. Il fallait profiter. Car des cornets à la crème, à la maison, vous pouvez compter qu'on nous en donnait! Ils étaient pour les autres seulement! Les autres? Qui ça?

* * *

En ce temps-là, les paysans n'étaient pas forts pour sortir le bétail avant la montée. Ça vous mangeait l'herbe qu'il fallait garder toute grande pour les foins. Les dents-de-lion qui inondent les prairies, les arbres qui s'ouvrent, les bêtes autant que les hommes savent que l'heure est proche. Les vaches meuglaient d'une manière profonde et sonore au fond des écuries. D'autres leur répondaient d'une ferme avoisinante. Et puis les premiers troupeaux venus de plaine traversaient le village pour aller sur les pâturages de France. On les avait entendus quand ils longeaient les quais au Pont. C'était une rumeur lointaine. Puis on les voyait passer la Goille, ils longeaient les Epinettes. Quand ils entraient dans le village, là-bas, au début des Crettêts, on les entendait moins. Mais ce grand bruit de cloches, ces hélées, reprenaient peu à peu. Les bêtes arrivaient vers chez Toti, elles faisaient le contour du Cygne, elles débouchaient sur la place du village. Un paysan était en tête avec un habit d'armaillis, de gros souliers et un bâton de noisetier à la main. Il guidait le troupeau qui n'en finissait pas, il le hélait d'une voix qui portait bien.

Devant le Cygne, ils s'étaient tous arrêtés, le temps de prendre un verre de blanc. Au bistrot ou comme ça sur le devant. Certaines bêtes s'abreuvaient à la fontaine de vers l'église. Toutes pouvaient souffler un peu avant d'entamer la dernière étape qui serait encore longue. Bientôt la marche reprenait. Certes harassante, mais toujours enivrante. Car les gens du village se sortaient des maisons pour les voir passer, les grands troupeaux. On disait: celui-ci va au Pré-Loin, celui-là à la Landoz ou aux Cernicolets.

Mais bientôt aussi montaient les troupeaux du village. Loudgi aux Cernies, Pedzi au Chalet Hermann, le syndicat d'élevage au Crêt-à-Châtron, l'Armand au Bonhomme, Tsun, mon grand-père, avec l'oncle Jean et nous qui formions un troupeau commun, à la Muratte.

Nous nous rassemblions devant chez la grand-mère où nous devions retenir les bêtes qui déjà voulaient partir pour la montagne. C'était la fièvre. Bien que nous n'aurions droit, nous, qu'à très peu de gloire. Juste le haut du village à traverser, et puis c'est déjà la route de Mouthe, avec bientôt le Chenaillon, et puis près du cimetière, la bifurcation sur Haut-des-Prés qui très vite conduit aux pâturages. Les bêtes étaient folles, ivres d'herbe et d'espace. Les champs étaient en pleine floraison. Quelle saison tout de même que ces mois de mai et de juin. Si riches de promesses et de bonheur, où l'air est d'une limpidité sans pareille, avec des nuages qui ont des formes parfaitement détachées sur un ciel bleu roi.

Nous les gamins, nous avions pris congé pour cette journée particulière. Pas question pour le maître de nous refuser ça. Bien qu'il ait fallu quelquefois aller signer un papier chez le président de la commission scolaire. Nous n'étions plus tellement nombreux à jouir de ce privilège, les paysans, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, étant devenus bien rares même dans un village resté d'ambiance agricole. Nous nous sentions un peu supérieurs nous autres, par rapport à ces nouilles qui resteraient à l'école que nous quitterions vers les neuf à dix heures pour lâcher.

Les bêtes restées à l'écurie depuis l'automne n'avaient plus l'habitude de la lumière, de la rue, des gens, encore moins de la circulation qu'il pouvait y avoir. Elles sortaient éblouies, elles glissaient sur le devant de la maison que les premières avaient embousé, elles sautaient, elles lançaient les pattes de derrière, certaines secouaient les bouquets dont elles étaient parées. Fleurs de papier en crêpe de couleur... fleurs d'une montée, d'un jour. Là-bas l'oncle Jean débouchait sur la place du Cygne, on le suivrait de près. Devant chez la grand-mère il faudrait attendre que l'oncle Samuel à son tour ait lâché. Et tout ce bétail ainsi rassemblé faisait quand même un bon gros troupeau dont on pouvait être fier. Bien sûr, pour l'être plus encore, il aurait été nécessaire de le doubler, et puis

d'avoir des cloches plus belles et plus chantantes. Alors que nous nous contentions d'une batterie toute ordinaire, avec des courroires de cuir usées par vingt ou trente saisons et qui n'étaient même pas décorées.

Là-haut était la Muratte qui porte gravée au-dessus de la porte d'entrée, à bise, la date de 1721. C'est un des plus vieux chalets de la région. Il était là qui nous protégeait et qui nous faisait deviner, de par ses vieux murs, l'histoire de ces bergers qui avaient passé sous son toit pyramidal près de deux cent cinquante saisons d'alpage. Quelle richesse que l'âme d'un vieux chalet. Les vaches s'éparpillaient dans l'herbe des plans qui s'étalent tout près. Là-bas nous attend le petit étang avec ses tritons aux ventres orange où nous irions bientôt. Les hommes s'étaient rassemblés devant le chalet pour boire un verre, debout, et parler de bétail, de gens, du temps qu'il fait, des foins qui ne se finissent pas en plaine à cause des gros orages qu'il y a eu ces derniers jours.

Les enfants, eux, s'étaient éparpillés dans la forêt où poussent de grandes fleurs blanches sans parfum. Ils exploraient ces bois au sol tourmenté, découvrant des lésines et des tassonnières. Mais les hommes déjà rentraient dans la cuisine, appelés par les dames qui servaient un dîner qu'il ne fallait pas laisser refroidir. Ce qui arrive vite en début de saison au chalet où les murs sont froids et l'air humide. Rôti de porc et cornettes servis dans des assiettes de grosse faïence à raies bleues ou à pois rouges. Vin bon marché.

Pour les enfants, quand il faisait beau, le dîner était servi dehors, devant le chalet sur un espace qui servait autrefois de jardin. On avait sorti les tables qui restaient, les bancs façonnés par l'oncle Arthur, polis en surface par un usage de vingt ou trente ans et sur lesquels mon grand-père Jules Rochat avait apposé sa marque à feu. Une forme armoriale, ses initiales, J.R., et une croix. Des essais se remarquaient sur les planches de la rampe d'escalier qui conduit aux deux chambres du haut. La marque à feu avait été chauffée au rouge dans le creux de feu qui était là, presque au centre de la cuisine, avec son entourage semi-circulaire de fer rouillé, avec la potence qui supportait une chaudière de cuivre. La cuisine était noire de fumée et malgré les deux fenêtres qui l'éclairent, elle restait sombre, même en plein jour. Des grosses bûches de sapin brûlaient sous la chaudière.

Des dames distribuaient les pâtes, le rôti, la salade. Un peu de sauce, monsieur? Les verres se remplissaient qui avaient les bords épais et de larges raies verticales à la base.

C'était la montée. Mais à deux heures déjà des paysans se levaient. C'est que certains devaient redescendre en plaine. Ne resterait bientôt plus au chalet que le berger. Qui pouvait être le Gros Léon. Celui qui dira un jour à mon père devant notre écurie parce que nous ne voulions plus le reprendre: «Eh bien, tu n'es qu'un petit gros cul!» Ça s'était fini de cette manière. Ou bien Mottaz, l'intellectuel, le dernier d'une très longue série de bergers, celui qui nous avait embardoufflé tout le chalet de peinture. Deux portes en orange, les poutres de la vieille chambre en vert, qualité banc de jardin. Sacré massacreur, va! Des bois vieux de deux siècles et demi!

L'après-midi nous partions au muguet. Fleurs distinguées aux feuilles larges et aux clochettes blanches qui poussent entre les cailloux, sous les noisetiers. Nos mères en cueillaient aussi. Nous en ramenions de gros bouquets odorants au chalet qui sentait la fumée et la bouse sèche. C'était un bon vieux chalet que notre Muratte, propriété de mon grand-père, plus anciennement de l'indivision qui comprenait les trois frères de l'Epine, lui, sauf erreur l'aîné, Arthur le bûcheron et Emile dit Millet, le benjamin, à peine plus âgé que mon père.

Nous quittions le chalet d'ordinaire sur le coup de quatre ou cinq heures, alors que la première traite de la saison avait commencé. Nous redescendions souvent à pied, passant par le vieux chemin, qui descend dans la grand'combe et puis qui remonte sur le Chalottet en traversant le bois à ban aux profondeurs sombres. La forêt nourrissait nos imaginations, plus, elle les enrichissait. C'était un monde sans limite, jamais vraiment connu. Chaque promenade en était une nouvelle découverte. Il y a quarante ans que je la fréquente. Rien qui n'y soit usé, ni le charme, ni le mystère.

* * *

Nous avions fait notre provision de bois au mois de juin. Le petit pré derrière, juste à côté du poulailler où les poules picoraient un sol désertique, était plein de stères que le scieur avait tronçonnés en bouts de vingt-cinq centimètres pour la maison, c'est-à-dire que là il avait fait trois coupes, et en bouts de trente-trois centimètres pour la laiterie, là deux coupes seulement. Nous avions bûché, charrié et entêché des jours et des jours ce tas immense. Et puis plus tard, nous l'avions rentré à la brouette. Toujours trop vite. Mais comment faire comprendre à mon père que du fayard ne se sèche pas en un mois, quand bien même il serait en plein soleil ? Deux ans qu'il faut, oui, dans un endroit bien sec et bien aéré pour avoir un bon combustible, pas moins. Pour l'école c'était Pache, avec son cheval et son char à brancards qui l'amenait. Des billes d'un mètre qu'il empilait en tas énormes et solides à cause des élèves qui ne manqueraient pas de s'y percher sitôt sortis de l'école. Combien de stères par année pour chauffer les deux classes et les appartements du haut ? Pache en tout cas faisait de nombreux voyages, et les piles s'entassaient sur la cour au point d'en occuper bientôt une bonne part.

Et puis venaient Jean-Jean et son frère Mitsi, avec leur machine à scier qui était déjà à l'époque un engin de musée. Son moteur à explosion lui permettait un déplacement autonome, bien qu'elle n'ait jamais dépassé l'allure d'un homme au pas. Curiosité qui sillonnait le village au temps de mon enfance et qui, en dépit de son apparence archaïque, sciait quand même des stères par centaines. Trois coupes au mètre pour les gens ordinaires, quatre pour les horlogers ! La belle sciure blanche que l'air du temps et les pluies bientôt rougiraient, s'écoulait bien fine sous le ruban de la machine qui hoquetait. On aurait pu croire qu'elle allait rendre l'âme, mais elle continuait toujours. Quel engin ! Dzzz... dzzz... trois coupes au mètre... et ainsi tous les soirs pendant la belle saison. Au collège une semaine était nécessaire pour venir à bout de ces énormes piles de bois. Les plots étalés vous remplissaient la moitié de la cour.

Le lendemain, à la récréation ou sitôt sortis de l'école, les garçons, exclusivement, se mettaient à jouer à goued. Un jeu que l'on pratiquait au village, ailleurs je ne sais pas. Mais que le régent hélas

— arrivait-on à une époque timorée? — nous interdirait bientôt. Trop brutal? Ainsi arrivées les heures de prohibition, à peine avait-on commencé une partie qu'il débouchait sur le perron pour nous la faire arrêter. Il nous avait vus de derrière les grandes fenêtres donnant sur la cour alors qu'il était resté en classe à préparer les tableaux noirs pour le lendemain.

Je tente de vous expliquer les règles de ce jeu qui s'effacent un peu dans ma mémoire parfois empruntée. Au milieu de la cour il y a un gros plot. Sur celui-ci un joueur — nous l'appellerons aujourd'hui le gardien pour vous aider à comprendre, bien qu'il n'ait jamais reçu un tel titre en réalité — pose le sien qui est de moindre importance, quoique de longueur égale. Les autres garçons — tous munis d'un morceau de bois qu'ils ont choisi dans l'énorme tas qu'il y a là, à deux pas, droit et sans nœud de préférence — s'alignent derrière les pavés qui séparent la cour de la ruelle. Alors chacun à son tour vise le plot du gardien en criant: attention, goued! Le lanceur, s'il a manqué son coup, reste en attente derrière son bois. Un autre s'y essaye à son tour. Le plot du gardien est tombé... sauve qui peut... dans le temps qu'il prendra pour le remettre en place sur le gros plot, chacun a la possibilité de retourner derrière la ligne avec son bois. Celui qui se fait toucher par le gardien avant d'y être parvenu prend sa place. Un mouvement de retraite ne se faisant toujours que lorsque le bois du gardien est tombé. Pas plus compliqué que ça!

Et l'on risquait quoi avec ce petit jeu, hein? De recevoir un bois dans les tibias, ou mieux encore, sur la tête? Goued. Ça nous aurait réveillé, nom de sort, ça nous aurait appris à être un peu plus dégnioulés! Jeu oublié, jeu enterré. Le mazout a remplacé le bois partout. Même dans les écoles où la main-d'œuvre était pourtant bon marché.

Arrêtez de nous bassiner avec vos vieilles histoires, me semble-t-il vous entendre dire! Mais puisque tel fut mon passé...

En attendant: attention, goued! Le bois est parti. Nous étions six ou sept dans la cour. Il y avait mes frères, Binoce, Six-Sous, et puis moi, et deux autres encore dont les silhouettes me sont imprécises. Qui ça pouvait bien être? Churchill? Mouton? Magot? L'air sentait bon le bois, la sciure et les écorces de fayard fraîches et écrasées. Il fallait tricoter pour choper un joueur quand on avait la mal-

chance d'être au milieu. Un bois lancé derrière la ligne sans que vous y soyiez vous-même parvenu, et vous étiez sauvé. Attention, goued ! La nécessité absolue de le crier avant de lancer votre plot. Autrement vous preniez la place du gardien, au milieu de la cour. L'école était là, où nous avions vécu cinq ou six ans de notre vie scolaire. Comme l'enfance est douce au souvenir. C'est que nous avions tous une famille que nous pouvions retrouver le soir, et une maison. Pour moi ça n'allait certes pas toujours comme sur des roulettes en ce milieu familial où gogeaient également trois autres frères. Ça grinçait même souvent. Mais enfin, cet environnement familial que j'aurais bien envoyé au diable parfois, m'encadrait quand même. J'avais ma mère et mon père. Et je connaissais en permanence cet indispensable sentiment qui est celui de la sécurité.

«Salaud, salaud !» — ainsi s'exprimait couramment l'un d'entre nous — moi, à rêvasser près de mon plot, j'ai reçu le bois d'un autre dans une jambe, et je peux vous le dire, il n'est pas tendre, bien qu'il n'ait fait que rebondir avant de me toucher. Faudra-t-il donc que demain je me mette à jouer à la bague d'or avec les filles ? Je dis ça pour rire. Je ne l'ai jamais fait. Les filles de mon village, moi, je ne leur courais pas après. Si je rêvais de l'une d'entre elles parfois, leur univers ne m'intéressait pas.

Après le sciage, c'était Rilou, un frère de Mitsi et de Jean-Jean qui venait couper le bois. En petits morceaux. Tchac, tchac, tchac, le bois de la commune se fendait bien. Tchac, tchac, tchac, le manche montait puis descendait avec une régularité et une facilité déconcertantes. Nous vîmes aussi pour couper le bois le père au Guy, Juriens, et puis le régent qui se préparait déjà à partir pour la Côte d'Azur. La vespa n'attendait plus que l'heure. La tente était dressée dans le jardin du collège. Evasion pour lui, mais pour nous, hein, qu'est-ce qu'on verrait du monde, nous, derrière nos fourches, treize en lignes sur les champs du village ?

Et tout ça nous rapprochait sacrément des grandes vacances. Avec le chaud qui nous était tombé dessus, avec cette ambiance particulière du début de l'été, elles se faisaient déjà sentir.

Le bois bûché était étalé au soleil dans la cour, puis retourné le lendemain. A peine ressuyé — les théories de mon père aussi appli-

quées par d'autres au bois de l'école — nous le montions au galetas, entassé sur nos bras tendus. Allées et venues par les escaliers de bois qui résonnaient sous nos pas pesants, et plus ça craquait, plus le pas s'alourdissait. Certains chargeaient, d'autres faisaient la navette. Des marioles restaient au galetas après quelques voyages, dans l'ombre, parmi des vieilleries de l'école, à faire les caïds pendant que les autres se farcissaient dix voyages au moins. Qu'aurait pensé le régent si nous étions tous restés là-haut ? Boumate, dans les escaliers enrageait sous les piqûres de guêpe de Binoce ou de Mouton. Plus anciennement c'était Coquoz qui s'acharnait maladivement sur Magot. Il y a toujours des souffre-douleur dans une classe, et toujours par conséquent des tortionnaires. Le monde en raccourci où les forts abusent des faibles.

Avec le nombre d'élèves, le tas diminuait. Et même sans courage nous finissions par arriver à la fin de ce qui s'étalait. Nous nous étions arrêtés quelques minutes sur le pas de porte du premier étage pour boire la limonade que Pompon — c'est notre régent que nous appelions ainsi [1] — nous avait préparée. Le montage au galetas de cette montagne de bois, et qui nous prenait de nombreux après-midi, nous était rétribué par la commune. C'était un peu d'argent qui alimenterait la caisse de classe et qui nous aiderait à payer la course d'école, le reste à la charge des parents.

Puis venait l'heure de la sortie. Nous rentrions en classe, nous bourrions notre serviette ou notre sac, et adieu Berthe, nous étions déjà dans la cour. C'était la liberté pour le restant de la journée. Certains partaient en courant vers le bas du Crêt-du-Puits, ceux des Crettêts. Les autres prenaient la route principale. On les voyait disparaître à l'angle de l'église pour gagner le haut du village. Pour moi c'était encore plus simple. La maison se trouvait juste à côté, qui domine la cour de sa grande façade de bise, très haute, avec juste une petite fenêtre dans le haut, là où sont les poutres de la grange, la pénombre et les toiles d'araignées.

* * *

[1] Je m'autorise allégrement cette petite précision. On verra le pourquoi à la page 64.

Un dimanche par année, à la belle saison, s'organisait une manifestation modeste que l'on appelait *Tempérance*. Fête de la Croix-Bleue locale qui se tenait aux Epinettes, dans une clairière, toujours la même, qui finit naturellement par se nommer la Tempérance et où, de temps immémoriaux, au cœur de l'été, campent des éclaireurs venus de Suisse allemande. Réunion anti-alcoolique et religieuse. L'un n'allant pas sans l'autre. Rappelons-le, Louis-Lucien Rochat, le fondateur de la Croix-Bleue, ô fierté, originaire de notre village de par son grand-père qui partit de l'Epine-Dessus pour Genève, fut d'abord pasteur. Expression d'un rigorisme montagnard profond et convaincu que pourtant les années qui passaient diluaient. Aussi ne seraient-elles plus tellement nombreuses les fêtes de la Tempérance. Profitons-en pour rappeler leur existence fugitive.

Nous y allions avec notre mère. Une fête toute simple. Un culte d'abord. Puis le pique-nique. Mme Pedzi avait préparé du thé dans une grosse boille. Des jeux ensuite s'organisaient pour amuser les gamins, pour leur faire passer un après-midi qui sans cela leur aurait paru mortel dans un endroit pourtant fort agréable. Glorification de l'abstinence et religion, en quoi cela concernait-il des enfants qui eux ne savaient même pas le goût du vin !

Petite fête annuelle apparue toute nostalgique maintenant qu'elle n'est plus. Qui fut elle aussi une petite partie de mon passé. Devenue floue avec le temps, et étrangement lointaine, comme issue d'une enfance parallèle. Mais je sais qu'un jour les images qui la concernent me reviendront. Car ne dit-on pas que les souvenirs d'enfance s'éclairent avec l'âge ? La clairière est en amphithéâtre. Les gens s'installaient, allongés sur le sol ou sur des couvertures, à mi-pente près des sapins. Les orateurs se tenaient sur le plat où se voyaient les restes d'un grand feu laissé par une troupe d'éclaireurs.

A la fin de l'une de ces fêtes, nous étions rentrés à pied, mes frères et moi. Et nous nous étions arrêtés chez Roubaty, au Terminus, pour regarder la télévision. C'était pour la première fois de ma vie. Cette nouveauté n'avait que peu pénétré dans le village où la plupart des gens n'étaient pas de situation vraiment aisée. Seuls les «riches» pouvaient s'offrir ce luxe.

Il y avait un meeting d'aviation qui fut suivi d'un reportage sur le Grand Nord. Un homme y était poursuivi dans un village par des loups. Monté sur les toits pour leur échapper, il passait d'un bâtiment à l'autre. Les loups hurlaient dans les rues désertes, sautaient contre les façades de bois. Effrayant. Première séance de télévision ! Et pourtant je ne fus pas autrement émerveillé. Il me semblait même l'avoir déjà connue. Ce moyen d'information avait été digéré par l'enfant que j'étais en une seule journée. Le cinéma, il est vrai, avait depuis longtemps préparé le terrain.

* * *

Passait dans le bas du village, aux Chappes, le Grand Pisome, ses rames sur l'épaule. Il se dirigeait vers son bateau amarré derrière la Zénith, aux lèvres sont éternel sourire.

Edgar quant à lui était déjà sur le lac, debout dans son bateau gris. Il ramait lentement, sans un bruit. Les rames plongées dans l'eau calme créaient des cercles qui s'agrandissaient. C'était là un spectacle paisible et universel. Edgar avait mis sa casquette. C'était le pêcheur du village dont l'épouse viendrait quelques années plus tard, quand pour nous les finances donneraient un peu le tour, nous livrer leur poisson à domicile, des perchettes de préférence. Ils les avaient préparées dans la remise arrière attenante à leur maison. Avec des couteaux aux lames effilées qui les coupaient en long sans peine. Des écailles grises aux reflets bleutés ou verts, collaient à la table. Je n'ai jamais autant mangé de poisson du lac qu'en ce temps-là, tous du pêcheur. Car ce n'est pas avec ce que je pouvais ramener moi-même... Avez-vous lu *Bois, lacs et campagne* ? Non, et bien il est encore temps. Vous y saurez tout de mes talents de pêcheur. S'il y avait eu une note à me mettre pour cela... zéro !

* * *

Nous ramassions le papier une ou deux fois l'an. Journées qui furent incontestablement les plus belles de ma vie d'enfant. Nous touchons là à mes heures étoilées. Nous étions partis chercher les petits chars de mon grand-père. L'un avait des roues cerclées, comme un char à échelle; l'autre, le plus petit, des roues à bandages de caoutchouc. Nous allions avec eux d'une maison à l'autre. Il y avait certes moins de papier que de nos jours. Mais qu'importe la quantité quand il y a la qualité, et l'ivresse! Le papier alors était en vrac, ou très peu arrangé. A l'école nous le déchargions par les fenêtres de la cave dans laquelle nous nous arrangions toujours à rester. J'aurais trouvé toutes les ruses pour échouer à ce travail, c'est-à-dire ranger. Nous avions notre manière bien à nous. Les sacs étaient éventrés, les paquets déficelés. Nous voulions tout voir, tout. Et cela devenait un farfouillage fou dans cette énorme masse. Les chars succédaient aux chars, ça n'arrêtait pas d'arriver. Le tout vidé sans ménagement de la cour par la fenêtre dans la cave où il y en avait déjà une montagne que nous gravissions, que nous explorions, qui était mieux qu'un vulgaire tas de papier, la source intarissable d'un bonheur ineffable.

Ce papier serait pris en charge quelques jours plus tard par un gros camion. Il faudrait le ressortir par les fenêtres. Il aurait déjà eu le temps de s'humidifier. Pendant les jours de stockage, nous redescendions en douce dans la cave, à la récréation, et même parfois lors d'une leçon où nous avions demandé à sortir, juste pour y jeter un petit coup d'œil. Mais surtout après l'école, et sans nous faire voir du régent qui n'appréciait guère nos intrusions là-bas. A deux ou trois. Il ne fallait pas être trop pour une telle chasse au trésor; les autres n'ayant qu'à rentrer chez eux. Mes amis, vous, vous aviez votre football; nous, nous complaisions dans les vieux papiers dont nous avions déjà un goût extrême.

Une passion démesurée nous animait. Personnellement je cherchais des pièces rares. Et quoi donc? Des femmes à poil? Pas encore vraiment l'époque. Mes concitoyens demeuraient des gens bien sages! Non, ce n'était pas ici que vous alliez mettre la main sur une piles de revues grivoises, dont à l'époque la *Vie parisienne* tenait le haut du pavé. Mais il y avait par contre des bandes dessinées. La Masse en achetait des tonnes au kiosque du Pont, bien plus que

nous. Pour lui et sa mère qui les lisait aussi, et qui, après lecture, ayant pour principe: pas de chenit dans la maison, donc pas de choses qui traînent, les expédiait au ruclon ou au vieux papier. Carrément ficelées en paquets. Vous vous imaginez le bonheur de découvrir ça au hasard de vos fouilles, hein? Et ça m'est arrivé vraiment. Oui, oui, ce bonheur-là, de tomber sur un gros paquet ficelé d'*Artima*, je le connus! Hélas! c'était autrefois; ce temps n'est plus aujourd'hui, et je n'ai rien pour le compenser, qu'écrire pour retrouver les sensations perdues.

C'était à vous rendre sonné! Je mettais vite mes trésors dans un coin, et je recommençais mes fouilles. Je plongeais, je glissais, je grimpais, du délire. Je brassais le papier, je m'enivrais de son odeur merveilleuse. J'allais sous plusieurs couches, jusqu'au sol même où le papier gorgé d'humidité sentirait vite le moisi. Il devait être là, ce second paquet. Mais non, je ne le trouvais pas, juste quelques bricoles. Les miracles ne se reproduisent pas souvent. Le temps passait. Je ne pouvais plus y tenir. Cette excitation me donnait envie de pisser. Je me rendais aux toilettes de l'école si odorantes. Puis je rentrais à la maison. Pour faire l'inventaire de mes richesses. J'étais déçu un peu parfois. La science-fiction que je n'aimais guère commençait à envahir les récits complets, elle remplaçait à toute vapeur nos bons vieux westerns, avec Tom Tempest, Jim Ouragan, Tex Bill, Bill Tornade, et j'en passe. Mais il y avait encore malgré tout du bon et de l'enchantement pour plusieurs heures. Je n'étais néanmoins pas tranquille. Le désir de retourner là-bas, dans la cave aux merveilles, me tiraillait.

Le régent était-il dans la classe à cette heure, ou plutôt dans son jardin? Je ne tenais pas à le rencontrer dans le corridor. Certes j'aurais bien pu lui dire que je retournais en classe chercher un cahier que j'avais oublié. Mais je ne savais pas mentir; j'aimais mieux la discrétion, les choses accomplies en douceur, qui ne seront jamais connues de personne.

Finalement j'y étais redescendu, à la cave du collège. Et une fouille complète et plus systématique cette fois, bien que rendue plus angoissante par l'arrivée possible du régent, m'avait rassuré. Il n'y avait plus rien.

* * *

Un dimanche de juin, peu avant les grandes vacances d'été, se déroulait la Palestine, la fête du village. Elie Rochat-Golay, par testament, en 1926, avait donné cette propriété au hameau, à la condition expresse qu'il la garde toujours. Aussi dès lors, en mémoire de ce donateur — on n'en connut pas d'autres de cette générosité-là par chez nous — une fête annuelle fut organisée dans la clairière qui est devant le chalet.

La Palestine avait été le chalet de l'oncle Armand avant qu'Elie Rochat-Golay ne la rachète dans les années 1910. Les jeunes s'y retrouvaient déjà. Mon grand-père y fréquentait ma grand-mère, Piestre, son copain, Elisabeth de chez Alphonse. Et ils menaient belle vie là-haut, ces garçons et ces filles de mon village, nos aïeux. Des photos les montrent dans la plénitude de leurs vingt ans. Ils grimacent face à l'appareil qui fut celui de Georges Rochat, également de chez Alphonse. Puis ils sortent le char à échelles de l'écurie sur lequel ils se tiennent à dix. Ils finissent toujours par se retrouver à l'intérieur du chalet comprenant une petite chambre et la cuisine encombrée de sa grosse chaudière noire et qu'éclaire d'un jour parcimonieux une fenêtre dont la lumière est mangée au dehors par de grands sapins. Ils se goinfrent de crème de chalet prise dans un bagnolet avec des cuillers de bois.

Quand Elie Rochat-Golay racheta la Palestine après le décès de l'oncle Armand, la famille imposante de son beau-père Jules Golay, père heureux de sept filles, toutes jolies, y trouva un cadre idéal pour ses menus plaisirs. Parties de grenouille, de criquet, pique-nique dans la clairière, séances de photos nombreuses, voilà comment ils s'amusaient le dimanche là-haut. Le beau temps d'une grande famille rappelé par de multiples photos. Elles en raffolaient, les belles femmes qu'étaient devenues les filles à Jules Golay. Quand elles ne se faisaient pas photographier ici, elles allaient en ville. Elles posaient chez de Jungh. Il y avait Fanny-Jenny-Virginie, l'aînée, de 1867; Camille-Louise, et puis Lucie, Aline, Marie-Fréda, Méry et Nellie. Toutes mariées bientôt à des gens bien, c'est-à-dire possédant tous une bonne situation. L'une épousa un Saïset qui fabriquait des fromages, l'autre un Elie Rochat qui deviendra celui dont on parle, le propriétaire de la Palestine, une troisième un Hirzel, régent, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière, Nellie, qui épousera Louis Rochat du Pont, instituteur.

Mais revenons à notre fête de village qui se donne là-haut, au mois de juin, quand la nature est la plus belle. Il y a le culte au début de l'après-midi. Le pasteur est monté sur la chaire de bois sortie du chalet à cette occasion-là. Sa voix, dans la clairière, a une résonance qu'on ne lui connaît pas. Puis un cortège se forme qui fera le tour du chalet en chantant: *Qu'il fait bon marcher dans la paix des bois...*, où pourrait-on mieux qu'ici chanter une telle chanson, où tout n'est que pâturages, forêts et paix. Au retour de ce périple qui n'est pas long, les administrateurs du village distribuent des petits pains au sucre qu'ils prennent dans la grosse corbeille d'osier du boulanger. Un par tête, les enfants comme les autres. Il y en a qui passent deux fois! Puis ces messieurs iront avec une caisse de bois tenue à deux, distribuer des bouteilles de blanc, une par famille. Ils vont dans tous les coins du pâturage où se tiennent des gens par groupes, joignant les villageois assis auxquels ils disent quelques mots en passant. Le Goût du Préfet, telle est en général l'appellation de ce vin que le Franck aura amené la veille avec sa camionnette, un petit blanc bien de chez nous.

Viennent alors les jeux. Un peu redoutés par le garçon timide que j'étais. C'est que dans cette fête, il y a tout plein de filles et qu'il faudra les embrasser. Le p'tit rond s'agrandira, le p'tit rond s'agrandira... Ils étaient deux au début à tourner là-bas, dans le bas de la clairière, presque sous les sapins. Puis ils furent trois, quatre. Le p'tit rond s'agrandissait bien vite jusqu'à devenir un grand cercle qui occupait tout l'espace. Il y avait tous les enfants... non, quelques réfractaires, ricanant de ces jeux de filles, étaient sous les arbres, tout près cependant!

On jouait au mouchoir. Tournez autour du rond et déposez-le si vous êtes un garçon, bien entendu vous n'avez pas osé sortir le vôtre qui n'était pas digne d'un tel honneur, derrière une fille, laquelle est l'élue secrète de votre cœur. Ne serait-ce pas alors la Miclo dont rêvent dix autres au moins? La sainte personne désignée par le mouchoir ne vous rattrape pas, à son tour de courir autour du grand cercle.

Et puis bientôt on changeait de jeu. On passait à la ronde. Il y avait toujours un couple au milieu du cercle, parfois deux, une fille et un garçon qui se donnaient la main. On tournait en chantant. La

ronde s'arrêtait. Le garçon délaissait sa belle pour embrasser une autre fille. Sa compagne quant à elle choisissait un garçon par un baiser. On rougissait jusqu'aux oreilles d'être embrassé par une fille, puis d'aller au milieu, d'en embrasser une autre et de lui donner la main alors que la ronde recommençait. Il y a les bons amis, les petits amoureux, les timides, les don Juan, les caïds. L'après-midi se passe. Les chants, entendus de loin par un promeneur qui traverserait la forêt, sont nostalgiques au fond de cette clairière. Plus tard, devant le chalet des dames passent près des familles pour leur servir du thé. Il fume dans de gros pots pensus dont l'un est de terre, brun avec de gros pois blancs. Il a toujours le goût de la citerne d'où l'on a tiré l'eau.

Tous les habitants du village ne sont pas de la fête. En fait n'y viennent que les vrais habitués, avec de temps en temps l'incursion d'un nouveau qui poursuit la coutume ou qui n'y revient pas. Certains aiment cette ambiance qui n'a rien de celle d'une kermesse. Plus simple, plus intime aussi. Les gens d'un même village s'y sentent des liens. Ils ne sont pas indifférents les uns aux autres. Leur présence ici rappelle leur appartenance étroite à cette communauté et atteste de leur accord aux traditions qui viennent de loin et même s'ils ne les connaissent pas. D'autres par contre n'y trouvent aucun plaisir. Une gêne plutôt, ou un ennui certain face à des heures qui se vivent d'une façon étonnement simple.

Les familles ont leurs habitudes. Elles s'asseyent toujours à la même place, sous les mêmes sapins. Ma mère montait la couverture brune. On l'étendait là sur les mousses, les racines et les cailloux où il faudrait chercher longtemps avant de trouver le bon emplacement pour s'asseoir. Nous n'étions pas très loin de la chaire du pasteur.

Les enfants de l'école chantaient aussi sous la direction sévère du régent. Bientôt après, celui-ci ramenait des cartons pleins de livres et, face à l'auditoire, il les distribuait. Payés par le fonds Elie Rochat-Golay, toujours lui, destinés primitivement à récompenser les élèves les plus méritants, peu à peu ils furent remis à chacun. Ouvrages de la Bibliothèque verte dont nous avions choisi les titres en classe. Nous serrions la main du régent qui nous les remettait, puis retournions vite dans le groupe d'élèves qui chanterait encore.

Vint une année à la Palestine une adolescente qui passerait ses vacances chez l'oncle Samuel. Une fille merveilleuse ! Comme nous n'en avions jamais vu de par le village. Avec des cheveux si longs, si longs. Non, nous n'en avions pas de si jolie. Et cette adolescente à la jupe bleu clair, je l'avais déjà aperçue chez l'oncle Samuel. Et là, dans cette ronde, parce qu'elle ne connaissait personne dans le village, que mon oncle, et qu'elle m'avait quand même remarqué, elle m'embrassa. Vous vous imaginez mon état ! Elle m'avait embrassé ! Le choc ! Je serais monté sur le plus haut sapin de la clairière, et de là, je lui aurais décroché le soleil ! Je fumais ! Je l'aurais épousée sur l'heure. J'y rêvais d'ailleurs. Bien sûr, il m'aurait fallu un peu plus de temps. Mais j'avais mon programme. Primo : me faire bien connaître d'elle. Secundo : m'en faire apprécier, et là je vous mijotais de ces coups d'éclat ! Tertio : ne pas la perdre de vue, c'est-à-dire la revoir chaque jour des vacances et si elle ne revenait pas au village pour les prochaines, lui écrire. Car m'embryer jusque chez elle, ça non je n'y pensais pas. Et plus tard enfin, quand elle serait devenue grande, et moi aussi, la marier, avoir des enfants avec elle, mais surtout connaître ce bonheur suprême d'être en permanence à ses côtés. Pas plus compliqué que ça. Le problème étant toutefois que nous nous trouvions à plusieurs à tourniquer autour de chez l'oncle Samuel. La belle avait des prétendants ! Qui y venaient, le soir surtout, l'air de rien. Ah ! la douceur des soirées près des maisons dans lesquelles il y a des filles, et des filles jolies. Mais cette prolifération de galants, en réalité très discrets, ne faisait pas mon affaire, elle diminuait même d'autant plus mes chances. Car les autres, naturellement plus beaux, plus entreprenants aussi à ce que je croyais, ils allaient me la prendre. Sûr et certain. Et moi je la perdrais, ma belle, avec son visage de reine, inoubliable, ses cheveux longs et son joli corps d'adolescente.

La Palestine se terminait sur le tard. Nous redescendions au village à pied comme nous y étions venus, par le vieux chemin herbeux que ferment deux clédars, par Haut-des-Prés, le cimetière, et puis par le chemin de la Fuvaz, si beau dans les prairies en fleurs, odorantes, prêtes à être fauchées, ce qui ne tarderait guère avec ce beau qui se mettait en place.

Il était plus que temps de faire notre course d'école.

* * *

Deuxième partie

Cette année-là la course d'école consista en deux jours à Châtel, au Mazot de l'Isle. Nous étions partis à pied, totem à la main. Il y avait plusieurs groupes, dont les Ecureuils et les Pirates. J'étais naturellement parmi les Pirates. Les Ecureuils... mais vous n'y pensez pas ! Mme Meyer, la mère de Six-Sous, nous avait fait les paroles d'une chanson de marche qui reprenait une mélodie d'école. *En avant, en avant les pirates du Mont-Tendre...* Pour le drapeau, la Blanchette, la mère de mon copain Churchill, avait découpé des morceaux d'étoffe de couleur qui prirent place sur un drap blanc détouré de rouge. Ma mère en avait fait la couture. Une tête de mort, en jaune avec des orbites noires, des os croisés en bleu et les PIRATES de la même couleur. Cette course-là ne coûterait au moins pas cher à la caisse de classe. Le régent pourrait acheter cette imprimerie à laquelle il tenait tant. Et qui donnerait bientôt un petit journal de classe mielleusement surnommé: *LA RUCHE BOURDONNANTE.*

Je me souviens de là-haut. Une partie des élèves logeait dans la cabane, l'autre couchait sous tente. La nuit fut épique. Avec du remue-ménage et quelques gifles ! Le lendemain quand même — nous avions échappé par miracle à un retour précipité au village — vit des jeux près du mazot, puis une course à Châtel d'où l'on découvre le plateau et les Alpes dans leur splendeur incomparable. Nous en avions gardé un sacré souvenir. Je raconterai tout ça quand viendra l'heure de parler un peu plus sérieusement de l'école, et que

je donnerai corps à tous ces protagonistes de mon enfance qui n'ont fait pour l'heure que passer: La Süsse, Boumate, Binoce, Six-Sous, Mouton, Churchill, la Masse, Tiétié, Lolo, Loucky, Titolet, Fifi et bien d'autres. Et pour les filles... et puis non... oublions les filles.

En fait qui aurait pu passer entre les gouttes dans un village où les surnoms, à cause d'un patronyme trop courant, étaient une coutume bien établie? Vous aviez dit, vous ou le maître, un mot de trop, et vous étiez immédiatement affublé d'un surnom que vous ne perdriez pas de votre vie. Pour moi la chose se passa de la sorte. Un jour, en classe, le régent me dit: «Ecris mieux, tu fais des *g* comme des tassons.» Un quart de seconde à peine pour dire ce mot qui désigne un blaireau en parler du coin. Et pourtant à la récréation tous ils s'écrièrent sitôt débarqués dans la cour, un sourire jusqu'aux oreilles: «Tasson, Tasson, Tasson...» Je n'avais par miracle pas eu de surnom jusque-là. C'était maintenant chose faite. Il semblait même que ce mot de *tasson*, un peu lourd, un peu pataud, avait été créé tout exprès pour moi. Je le tenais bien. Et j'aurais pu crever désormais que j'aurais emmené avec moi dans la tombe plus que tout autre chose, cette nouvelle et indéracinable appelation. Ils n'auraient pu que dire de par le village: «Vous ne savez pas la nouvelle! Et bien le Tasson, il est mort!»

Nous avions bien sûr eu d'autres courses d'école. L'une d'entre elles nous avait emmenés à Derborence. Une course superbe, avec une de ces excitées parce qu'elle devait durer deux jours. Pour une fois dans l'année voir autre chose que son village. Etre dans le train, traverser des gares, le sac au dos. Et puis marcher sur des sentiers de montagnes sur les bords desquels poussent des rhododendrons et d'autres fleurs des Alpes inconnues.

Pour nous, au-delà du Mont-Tendre, c'était déjà l'aventure, et comme un autre pays, car nous ne voyagions pas, ou si peu. Avec des merveilles à découvrir partout. Nous déballions nos sacs sitôt passé le tunnel des Epoisats. Une petite soif, une faim qu'un déjeuner hâtif n'aurait pas apaisées. Quelle fête en ces deux jours! Mais aussi le lendemain, quelle joie de revoir notre village étalé au bout de notre lac. Et quel bonheur que de retrouver toutes ces mamans qui nous attendaient sur le quai de la gare. Tant de sollicitude à

notre égard... Vieux parents de mon village, vieux parents de mes anciens «copains»... je vous vois vieillir, je vous verrai assurément un jour partir. Est-ce la vie que de se plier sans révolte à cette tragique succession des générations ?

* * *

Dans notre village la poste se tenait dans le bâtiment appelé le Clos Brenet, propriété actuelle de ma tante Marie. La porte du bureau était à droite dans le hall d'entrée. Pour l'ouvrir, on actionnait une boule de métal curieusement ciselée fixée en son milieu. Le verrou se tirait et l'on pénétrait dans ce bureau de poste vieillot séparé en deux par une longue banquette que surmontaient des verres dépolis. Le guichet, deux volets vitrés qui s'entrouvent, était en face de la porte. Au son du verrou ou de quelque timbre que je n'ai plus à l'oreille, apparaissait Max, G*** de son patronyme, court bonhomme, irascible, désagréable même souvent, quoique non sans humour. Vous aviez payé votre chèque, déposé votre paquet dont il vous avait réclamé le port, vous aviez acheté des timbres, orange à cinq centimes, verts à dix centimes et grenat à vingt centimes, les deux volets se refermaient subitement sous votre nez. Au revoir et merci. Votre présence ici n'était plus indispensable !

Dans la même pièce travaillait Rosat le facteur, à préparer sa tournée du lendemain. D'un tout autre tempérament, lui. Même toujours de bonne humeur quand il passait à la maison déposer le courrier. Figure de notre village. Une photo, prise bien autrefois par ma tante Esther, nous le montre dans les neiges devant chez ma grand-mère, sa carriole d'alu inclinée, avec en arrière plan la façade de chez Pedzi qui a cinq fenêtres au ras du toit, et celle de chez Rodzet, superbement tavillonnée. Mais il allait partir bientôt pour Cuarnens nous laissant notre Max, fidèle à son guichet — encore beau que dans sa précipitation un jour il ne nous ait pas coincé la tête entre les deux volets — jusqu'à l'âge de la retraite. Qu'il passe aujourd'hui au Pont. On l'y voit souvent sur les quais, les mains dans le dos, un peu décharné dans des habits d'époque devenus trop grands. Et moi, même s'il ne l'est pas réellement, je me l'imagine en vieux philosophe, qui voit toutes sortes de choses dans les reflets des eaux que parfois il contemple.

* * *

Chez Will, c'est la grande maison rose, juste après la boulangerie, dans le village, de l'autre côté de la route. Autrefois, au temps très lointain de mon enfance, sa place était pavée. Vinet, le frère de Mme Berthe, femme de Will, rachitique, vieux avant l'âge, y balayait à journées faites des débris de paille, de foin et de fumier. Un pauvre homme que ce Vinet, que je ne peux dissocier de son balai et de ce geste lent et fatigué dont il usait pour venir à bout de sa tâche sans cesse recommencée. Il balayait. Qui se souvient de lui? Ces existences d'êtres simples qui ne furent rien dans la société, célibataires de surcroît, mais qui vécurent quand même. Le mystère de toute vie.

C'était une belle cour qu'il arpentait ainsi. Elle fait partie pleinement du monde de ma toute première enfance. Car mon père habitait autrefois au deuxième étage de cette maison où je suis né. Nous n'étions encore que trois fils. Mes deux frères jouaient au jardin, au pied du mur où il fait chaud dès que le soleil apparaît, sur l'allée que recouvraient des plaques de terre cuite disposées en diagonale. Devant la porte, au pied de l'escalier, était une mini-cour entourée d'une barrière de fer. Contre la maison on avait arrangé des pierres trouées du Risoud entre lesquelles poussaient des fleurs. Cet espace réduit donnait, d'une part sur le jardin, et d'autre part, par un portail, sur la cour. Des jeunes gens vinrent en vacances chez Mme Will qui en accueillait beaucoup. Une fillette me tint dans ses bras le temps d'une photo prise par ma mère avec sa vieille boîte rouge rectangulaire qui faisait, disait-elle, de plus beaux clichés que ces appareils modernes trop complexes; là il n'y avait qu'à viser et peser sur le «clic». J'étais un gros bébé joufflu. Je n'ose plus me regarder avec ces joues tombantes, énormes, dans lesquelles on aurait pu croire que j'avait mis de chaque côté une grosse pomme. Mon Dieu que j'étais laid! Le suis-je resté? Si oui, comment alors ai-je pu trouver une femme, moi?

A l'un des angles, contre la barrière, se développait un grand tilleul. Pas loin, de l'autre côté, chantait la fontaine dont j'entends couler l'eau fraîche. Une eau qui coule depuis des temps immémoriaux, depuis ces années lointaines où mon village se créait, et qui, ferrugineuse disaient certains, provenait du pied des Grands-Billards, là où sont les Bosses.

C'était la fontaine du quartier. Mon grand-père pouvait y abreuver ses bêtes. Les vaches sortaient deux fois par jour de l'écurie située à cinquante mètres. On entendait le bruit de leurs sabots sur la route, puis sur les pavés de la cour où elles se soulageaient. Du travail pour Vinet demain... Et ces vaches au souffle épais, se poussaient derrière la fontaine pour se faire une place, puis plongeaient leur museau dans l'eau glacée qu'elles buvaient à longs traits. Sitôt étanchée leur immense soif, elles se tournaient, chahutaient les suivantes, pour retrouver ensuite d'elles-mêmes l'écurie. Bientôt viendrait le cheval, la Brunette. Son pas serait plus dur sur le pavé, à cause des fers. Clop, clop, clop. Le pavé humide était glissant, mais beau dans son grand âge qui lui avait donné une surface lustrée. Une belle cour vraiment. J'y revois mon frère aîné, sac au dos, qui donne la main à une petite fille. Ils vont ensemble à l'école.

C'est Marie-Christine. Elle nous racontera plus tard, dans quelques années, sur le perron de chez la grand-mère, des histoires de l'Algérie française d'où elle venait. Quel mystère sur cette existence de fillette devenue aujourd'hui une femme qui vit, perdue dans le trop vaste monde, et dont je ne sais plus rien. Elle en avait vu des choses, là-bas, en ce pays lointain, près de la mer, avec plein d'odeurs étranges, de soldats et d'aventuriers. Intelligente et sensible, elle nous faisait imaginer ce monde douteux avec une précision étonnante. Ainsi jamais je n'oublierai ce mauvais larron qui souvent revient dans mes souvenirs, un peu comme si je l'avais moi-même connu: l'ambiance est sordide, il erre là, dans des rues étroites et mal famées, sur des places où chaque jour qui passe voit autant d'abominations qu'il y a de minutes en une heure. Il ramasse des mégots qu'il glisse dans un sac. Je le vois encore. Le soir tombe, il rentre chez lui, dans un appartement minable. Et là, sur une table crasseuse qu'on ne lave jamais, il décortique sa richesse, et du tabac ainsi récolté, il forme de nouvelles cigarettes qu'il fumera bientôt avec une précipitation de drogué. Homme au visage en lame de couteau, et à la mine inquiétante.

* * *

Juin se finissait. L'herbe était très haute maintenant dans les champs. Les plus belles fleurs avaient vécu. Venait enfin juillet. Ça sentait trop les vacances pour qu'on ait encore le goût de l'étude. Des heures de classe que l'on vivait en état de grâce. Et chaque jour qui passait augmentait encore notre excitation. C'était en nous comme une grande force qui montait, nous enveloppait, comme un état second, tant lumineuse nous apparaissait cette multitude de jours sans leçons, sans Pompon, sans rien, qui nous attendait. Certes les foins se rapprochaient eux aussi. Mais n'y aurait-il pas quand même des périodes de pluie, le matin n'aurai-je pas le droit de faire la grasse matinée, et n'y aurait-il pas surtout, si envoûtantes, ces soirées libres qui nous récompenseraient de toutes les fatigues ? Les vacances d'été, chez la grand-mère ou au Crettêts... quelle époque, quelle merveilleuse époque !

Arrivait donc enfin ce dernier jour qui était un beau jour. Le tout dernier. Quelle ivresse ! L'air était si léger, si léger... Sans rien à faire en ces heures-là en fait d'étude. Que la grande mise en ordre, avec essentiellement le lavage des tables. Plateaux copallés, poutzés au savon noir et à grande eau. Ils n'y résistaient pas. Le bois apparaissait à nu. L'encre s'y fixerait d'autant mieux. Et plus il y aurait d'encre, plus il faudrait laver. Et plus on laverait, plus le copal s'en irait. Le savon noir sentait bon les vacances. Nous avions vidé l'encre délavée que l'Etat nous offrait et rincé les encriers dont l'ouverture conique était fermée par un bouchon de verre brun Maggi. Nous étions descendus pour cela aux toilettes qui sont au sous-sol du collège où ça sent acide par là-bas. On pisse contre le mur qui a été peint en noir. L'hygiène n'y est pas garantie. Il y a bien de l'eau qui coule, mais tout ça reste jaunet, avec cette odeur bien particulière, un peu piquante, des vieilles urines. C'est un peu aussi l'odeur de mon enfance !

Et à la récréation pas moyen de jouer vraiment. Ça n'allait pas, il y avait trop d'excitation. Dans une heure nous serions loin. Nous le tirions donc, ce dernier instant d'école. Le régent nous lisait une histoire prise dans un OSL pendant que nous, nous ne faisions que regarder l'heure à la pendule. Elle était à droite, tout près de l'armoire grise des sciences naturelles qui a de grandes portes vitrées qui vont jusqu'au plafond, avec le bas réservé au matériel des tra-

vaux manuels. Les quarts d'heure... puis les cinq dernières minutes... puis... enfin, enfin il était l'heure. La sortie d'avant les grandes vacances. Quel moment! Certains lançaient leur sac en l'air. Mouton ne se tenait plus, comme fou. Les autres couraient en bande en bas du Crêt-du-Puits, ou vers l'église. Toute la classe s'éparpillait par le village en criant: l'école est finie, l'école est finie. Et c'était bien vrai, il fallait y croire vraiment cette fois-ci, pour six semaines, autant dire pour une éternité. Moi je revenais simplement à la maison qui est à côté, avec ma serviette de cuir. J'étais donc libre moi aussi? Alors je pensais soudain au cousin François qui viendrait demain. J'étais heureux. Y avait-il même au monde un enfant qui l'était plus que moi?

Mais les vacances d'été, je l'ai déjà dit maintes fois, c'étaient avant tout les foins. Précisons tout de suite que j'ai commencé à l'âge de sept ans et que j'ai continué de la sorte, sans manquer aucune saison, jusqu'à vingt-sept ans. Vous comprendrez donc que j'aime la terre, que je l'aime tout entière, dans sa fibre, et que je souffre de ce qu'on lui fait connaître aujourd'hui, devenue valeur marchande, objet de transactions, de placements, avec des ventes et des achats, avec, qui s'étendent chaque année qui passe, des zones à bâtir, des zones industrielles, des routes et des autoroutes. La terre prostituée, abandonnée au système qui se rit délibérément de son histoire. La terre bonne à tout faire. Mais aux foins, petit, je ne m'y rendais que l'après-midi. Plus grand je ne partais le matin que vers les dix heures, alors que les autres avaient déjà fait presque une moitié de journée. Je profitais de mes longues nuits de vacances, et de ces délicieux matins où je rêvassais sous la tiédeur de mes draps et de mon duvet en entendant par la fenêtre entrouverte le bruit des machines, des faucheuses surtout, qui allaient et venaient entre les champs et le village.

Mais il fallait tout de même les retrouver, ces champs. Le cheval alors avait fini de faucher. Je me joignais à la troupe pour épancher. Le soleil était déjà chaud. Des hirondelles volaient au-dessus des foins coupés qui sentaient bon. Par endroit, ils dégageaient une grosse poussière, les pollens. Et puis nous étendions les chirons. A onze heures nous commencions à retourner le foin qui était resté étalé. S'il y en avait, car on aimait les chirons en ce temps-là. Pas nous, les enfants, vous pouvez en être sûrs, mais le grand-père. Des

chirons bien alignés ? La richesse du paysan, sa fierté. Dans le fond c'était quand même bien beau, ces tas réguliers qui vous couvrent un champ, qui vous mettent à nu sa belle surface, sa topographie intime que le pas connaît.

Il y avait nos trois familles groupées pour faire ce travail dont je parlerai aussi un jour plus en détail. Où je vous dirai le nom de tous les champs de notre domaine commun, et dans quel ordre immuable nous les faisions. Il y avait donc chez le grand-père, avec l'oncle Samuel et les faucheurs. Puis chez l'oncle Jean et la tante Suzanne, avec le Claude qui passait son temps à s'enlever les peaux des mains. Et puis chez nous, les trois frères, le quatrième, le gâtion, trop petit pour nous y accompagner, ma mère et mon père quand il pouvait délaisser sa laiterie. Mais si nous travaillions en commun, nous prenions nos repas à part, chacun chez soi. Juste de temps en temps, quand il fallait se dépêcher pour retourner encore aux champs avant un orage prévisible, soupions-nous chez la grand-mère. J'aurais bien aimé le faire plus souvent, car là-bas se trouvait le cœur de l'entreprise, avec tous les faucheurs et le gros de l'activité. Les dix heures ou les quatre heures se prenaient par contre aux champs. Ceux-ci éparpillés sur tout le territoire du village. Des Crêts-de-l'Epine, tout à bise, à la Petite Grand-Côte, à la limite des champs des gens du Séchey. De la Guénettaz, près des maisons des Crettêts, à la Cabinette ou aux Plats-du-Séchey d'où les Vyffourches apparaissent proches, grande et double maison grise, comme un château sur sa colline, près des bois. Avec des parcelles plus étendues à la Sagne et aux Frênes qui comprenaient une bricole au-dessous de la route de Mouthe, au Chenaillon, parce que la construction de celle-ci avait isolé cette surface minime de la grande partie.

Ces noms que je viens d'énumérer... ils sont beaux, et ils chantent. Chacun d'eux est si chargé de souvenirs ! Je revois ces scènes comme si nous y étions encore. La tribu Tsun, et les chars, et les chevaux. Nous faisions le tour d'un territoire que nous apprenions à connaître de cette manière. Le soleil tapait dur les après-midi. Quelles transpirées, mes amis, et quelle éreintée le soir, à l'heure du souper.

Nous fenions ce grand domaine, constitué par les champs de chacune des trois parties, toujours de la même manière. Pas question de déroger au tournus traditionnel. Ç'aurait été un sacrilège,

pire, un crime de lèse-majesté vis-à-vis de mon grand-père. Mes aïeux, mes chers aïeux, en fait vous étiez de sacrés tyrans ! A tel point que je n'ai pas encore, à l'heure actuelle, digéré tout à fait vos principes. Et si je jette aujourd'hui un œil nostalgique sur cette époque, je n'irai pas jusqu'à promouvoir vos méthodes. Celles-ci étaient rigides, proches des brimades, surtout pour les femmes, en l'occurrence la tante Suzanne et ma mère qui n'avaient rien à dire, qu'à s'éreinter pour la cause commune. On pourrait naturellement croire que cette façon de faire avait été bâtie sur l'expérience comme sur le bon sens. Pas certain. Il s'agissait surtout des vœux intransigeants du patriarche. Même les tires, avant de charger, qu'il fallait rassembler toujours à la même place, quitte à déplacer le foin de dix mètres.

Les dames aux gros râteaux, jusqu'à l'écœurement. Puis bientôt, parce que j'avais pris à mon tour du mollet, je fus «invité» à les remplacer peu à peu. Ce fut dès lors une longue marche, avec derrière moi, tenu par la poignée et par le manche, ce gros râteau qui, étonnement, sut parfois me procurer du plaisir. Dans la continuité, et dans la qualité du travail qu'avec lui je pouvais faire. Car une surface bien ratelée n'est-elle pas belle ?

Je les ai ainsi arpentés, vous pouvez me croire, en toutes ces années de foins, les champs de nos domaines. Des heures et des heures, des jours, des semaines ! Je croyais que ça ne voulait jamais finir. Les parcelles m'apparaissaient immenses. Ce n'est pas moi qui aurais poussé pour augmenter nos surfaces, ça non. Le soleil était lourd, j'avais la langue sèche. Il y avait bien un sac sous le foin, au bout d'une tire. Avais-je seulement le droit d'y aller quand je voulais ? Mais non, je devais suivre, je ne pouvais pas prendre du retard, la nécessité de rester derrière le char, semblable à un coureur qui doit s'accrocher au peloton sous peine de s'effondrer. Une fois de plus il fallait compter sur le bon vouloir des adultes et attendre patiemment que ceux-ci daignent quand même s'arrêter un petit moment. Heureusement qu'il y avait les faucheurs dont la soif était plus exigeante. Sans cela nous aurait-on seulement apporté à boire ? Satanés calvinistes que vous étiez en plus, mes pères ! Les faucheurs aimaient le cidre fermenté que je trouvais acide, imbuvable, et qui d'ailleurs, si j'en avais bu, m'aurait proprement coupé les jambes.

Parmi les faucheurs, vint Séraphin. Un Bergamasque. Le plus fort des hommes du monde. Il pouvait soulever, se disait-on entre nous, un gamin d'un seul doigt. Il était réellement d'une force peu commune, il vous déchargeait un char à la grange en quelques fourchées que les autres, debout sur le tas qui fermentait, suant à grosses gouttes, à cause de la chaleur humide qui s'en dégageait, ne pouvaient pas ringuer. Une figure mythique de mon enfance que ce Séraphin. Un jour il tua une vipère aux Combes-Rondes, avec le talon de ses gros souliers. C'était une étoile de plus à sa renommée parmi nous. Et ces faucheurs gagnaient vingt francs par jour. Je trouvais ça énorme, moi. Evidemment en regard des sept francs que j'avais touchés de ma grand-mère la première année en guise de salaire ! J'y repense souvent à mes sept francs, un franc par année de vie. Ils sont devenus mon barême, je les ramène à tout propos. Ainsi parfois, pour le prix d'un objet de pas grand-chose qui vaut trois fois plus, je me fais la réflexion suivante: et dire que rien que pour ça il me faudrait trois années de foin ! Ça fait un peu mal. Mon travail d'autrefois tragiquement sous-évalué. A peine le prix d'un *Tintin* à l'époque. Pour six semaines de foin. Car ceux-là n'en finissaient jamais. Forcément, avec des champs dans tous les coins. D'ordinaire on ne les achevait que le dernier samedi, pour ne pas dire le dernier dimanche. Alors que le lundi déjà recommencerait l'école. C'était donc ça, ces vacances tant rêvées ?

Et pendant que nous gagnions ainsi la vie de nos pères à la sueur de notre front dans les champs de ce petit coin de pays, les autres, plus nombreux chaque année, auxquels se mélangeaient les gamins des villes, se baignaient. A la plage du village située à l'endroit où le ruisseau du Chenaillon se jette dans le lac. L'eau était presque tiède, disaient ceux qui y étaient allés. J'imaginais le ponton glissant, à fleur d'eau, et le radeau au large où ne vont que les bons nageurs qui y plongent. Et tout ce monde bruyant pataugeait avec bonheur dans le lac où ceux qui ne le savaient pas apprenaient à nager. Parfois je pensais presque avec rage que nous, question de performances sportives, une fois de plus nous demeurerions dix coudées en arrière !

En fin de journée tout de même, des chars pleins restés sur les champs parce qu'il faisait beau et qu'il n'y avait pas de risque d'orage, c'était une volupté que de rentrer au village et que de

s'asseoir sur la pierre chaude du perron de chez la grand-mère. Le soleil s'abaissait à l'horizon, là-bas, du côté du Risoud. D'autres enfants se tenaient là, les cousins, Six-Sous, Page, Marie-Christine, une autre fille que j'appelais Pincette. Quelle transpirée tout de même. Nous étions collants. Le village tout entier sentait le foin. Tout vivait à l'heure des foins dont il y avait partout des résidus, sur le bord des routes, devant les fermes, sur les chemins. Le temps libre était une saveur. Des hirondelles passaient en sifflant au ras des toits des maisons. Elles avaient fait leurs nids sous l'avant-toit, recrépissant la façade et le pied du mur de leurs déjections. La Brunette sortait de l'écurie pour aller s'abreuver à la fontaine de vers chez Will, pas à celle du haut du village dont je parlerai bientôt. Les vaches aussi. De grosses chenilles velues rampaient sur la pierre, suivant leur destinée, gagnant un but inconnu des hommes, peut-être cette fente au coin d'une marche, ou ce trou à l'angle du mur ! Quelques grandes sauterelles, ramenées des champs par les chars de foin, sortaient de la grange où le sol est de planches usées par le pas des chevaux. Elles cherchaient un espace à leur convenance par des sauts de deux mètres effectués de leur détente soudaine et métallique.

Nous étions rentrés boire un verre de Miami chez la grand-mère. La bouteille était dans l'armoire, près de la caisse à bois, dans le bas. Une ou deux gouttes au fond d'un verre avec du sucre suffisaient pour vous assurer une boisson au goût de pamplemousse, acide un peu, mais fraîche et désaltérante. Il y avait sur l'étiquette un soleil rouge et de grands palmiers.

A l'heure du souper pour rentrer chez nous, je passais devant chez Will, devant la laiterie, puis près de l'église. Car notre domicile est là-haut, presque à l'écart du village, grosse maison accueillante où je retrouvais ma famille assemblée autour de la table de la cuisine. Sur laquelle il y avait de la confiture aux cerises et du café au lait. Mais le soir encore je retournais chez la grand-mère. Parce qu'en été, pendant les grandes vacances, c'était là, et non pas ailleurs, que se trouvait le cœur du monde. Avec le cousin François et les autres. S'il pleuvait, nous rentrions pour jouer dans la chambre arrière où il y avait le bureau et la vieille machine à coudre; s'il faisait beau, nous restions dehors jusqu'à la nuit.

* * *

Plus loin que la Coopé, juste en face de chez Rodzet, était la fontaine couverte. Nous allions par là-bas souvent pour une gorgée d'eau, comme aussi de temps en temps pour les voir rentrer leur foin, à ceux de chez Jules-Louis. Leur méthode différait de la nôtres. Avec un câble qui hissait le fourrage à l'étage supérieur du solin et qu'un cheval tirait. Celui-ci épais, puissant, lourd, fort à ne pas le croire, en temps ordinaire employé à charrier les billons de la scie. Ce mécanisme curieux, avec le câble, les poulies et les renvois, somme toute compliqué et peu pratique, faisait néanmoins son office. Le cheval montait devant la grange qui est fortement en pente, ses fers s'incrustant dans la terre battue, puis il traversait la route où ne passaient encore que peu de voitures. Rude spectacle. Nous l'avions regardé cent fois, en nous giclant à la fontaine proche. La force animale dans sa parfaite expression. De gros tavans sont toujours là où vivent les chevaux. Les plus grands des gamins que nous étions nous enseignaient des pratiques cruelles. Ils nous montraient comment enfiler une paille dans l'arrière de ces bestioles grosses comme le pouce et qui, relâchées, partaient droit dans le ciel, incapables de virer avec un tel appendice qui les faisait retomber sur le toit d'une maison ou au coin d'une ruelle où elles périssaient d'une mort lamentable. Mieux aurait valu les écraser sur les flancs des chevaux, d'une bonne tape, avec la paume de la main qui se serait tachée de sang.

La fontaine coulait de l'autre côté de la route, alors couverte d'un toit et fermée de planches usées par cent ans d'âge. Dans les années soixante ils la déplaceront plus en amont, mais sans lui offrir un nouveau couvert. Elle deviendra par cela, et malgré les murs de pierre jaune qui l'entourèrent dès lors, une fontaine ordinaire. Les vieilles choses ont un charme sans égal, et celui-ci rompu, ce n'est pas avec du neuf que vous le recréerez.

* * *

Les vacances arrivaient en leur milieu avec le 1er Août. Pour celui-ci un feu avait été préparé au bord du lac, immense. Le cortège se formait sur la place de la laiterie. Un tambour irait le premier. Nous prenions le départ quand la nuit tombait. Ce grand cor-

tège se composait des gens d'ici auxquels s'associaient des parents et des enfants qui venaient en vacances au village. Et chacun ou presque avait un lampion. Voici un canard énorme du plus beau vert, un coq rouge, jaune et noir, puis une croix suisse que la bougie placée au fond et qui tremblotte un peu illumine. Il y a des lumières dans les yeux des enfants. Des drapeaux sont aux fenêtres, suisses ou vaudois au vert souvent délavé et aux étoffes si fragiles qu'un coup de vent trop fort les déchirerait. Des petites bougies brûlent dans des godets de plastique rouge avec une croix blanche sur le bord des fenêtres. Les allumettes bengales ont de gros bouts argentés ou de couleur rouge ou verte. Elles dégagent une grosse flamme ronde et une fumée âcre. Ces belles allumettes bengales dans leurs boîtes délicieusement décorées que j'aimais. Car ces boules de feu dans la nuit, c'était le miracle de la lumière. Des pétards éclataient dans nos jambes. Des objets bizarres partaient en sifflant dans l'obscurité, là-bas, du côté de la Sagne quand le cortège n'était pas encore parti, puis en direction du lac quand il longeait les Crettêts. Certains avaient des fusées plein les mains. Ils s'arrêtaient à tous les coins de rues. En plaçaient dans des bouteilles et les allumaient. Les fusées s'élançaient soudain dans le ciel, sous les étoiles où elles éclataient pour retomber dans une gerbe d'étincelles blanches.

Le cortège gagnait déjà le haut du village. Certains devant leur maison allumaient des vésuves dont les flammes montaient progressivement en une gerbe large et dans un bruit de fin du monde. Le cortège tournait devant le Gros Tronc et chez Charles-Elie autrement dit Pitiette, puis descendait bientôt les Chappes pour rejoindre bientôt la rue rectiligne des Crettêts. Au carrefour il y avait Toti pour nous regarder passer. Plus loin, presque au bout de la rue, l'oncle Gut procédait à l'illumination éblouissante de la façade de sa maison grise à coup de gros vésuves que la tante Marie allumait. Ils avaient reconnu leurs neveux. On se saluait d'un mouvement de la tête ou d'un signe de la main dans cette lumière violente et éphémère. Toutes les maisons étaient décorées. Le cortège poursuivait jusque chez Imboden qui se trouve entre le Pont et les Charbonnières; puis il tournait et prenait finalement le chemin du bord du lac pour rejoindre le feu.

Monsieur le président du village, en ce temps-là Gérard Rochat, lisait le pacte de 1291. La Suisse alors avait été fondée. Ce pays que nous devions aimer, que nous aimions réellement d'ailleurs et d'un amour qui ne s'est pas perdu, et défendre contre un agresseur toujours possible. L'histoire nous prouvait la nécessité de faire front avec courage et ténacité. Le feu s'allumait d'un coup. Ils y avaient versé deux estagnons de pétrole. Nos chants montaient dans le ciel, héroïques. Il ne faisait pas toujours très chaud, même en ce début d'août. A la montagne les soirées d'été vous réservent souvent des surprises. Certes on se brûlait le visage près du feu, mais sitôt éloignés dans la nuit, le froid vous glaçait le dos. Des fusées, quoique plus rares, montaient encore en sifflant dans le ciel. Elles montaient au-dessus du lac qu'elles illuminaient un peu avant de retomber dans son obscurité inquiétante. Et puis la fête déjà se finissait, tout au moins pour nous qui ne participions pas à la partie officielle qui se donnait parfois au local et où s'écouteraient parler les maîtres du discours et de la périphrase.

Le lendemain, 2 août, avec mon cousin François, s'il faisait mauvais temps, nous errions par le village pour récupérer ce qu'une fête qui utilise beaucoup d'artifices laisse derrière elle. Nous espérions, dans notre passion qui ne se démentirait pas au fil des années, découvrir des choses qui n'auraient pas servi. Mais nous étions toujours déçus, ne ramenant chez la grand-mère, notre pied-à-terre consacré, que des vésuves carbonisés dont nous ne saurions pas que faire.

Et ce début d'août nous faisait prendre conscience que les vacances ne sont pas éternelles, qu'elles ont même une fin. L'ambiance déjà n'était plus la même, à cause des ouvriers d'usine qui étaient revenus — étaient-ils allés à Rimini ? — et qui avaient recommencé leur travail. Et cette fin-là se rapprochait. Insensiblement, mais sûrement. Un grignotage impitoyable, presque tragique. Quelque chose en nous commençait à s'étioler.

L'oncle Emile et la tante Ada, les parents de François, logeaient aux Crettêts pour cette période de vacances d'été. Ils louaient l'appartement au-dessus de chez l'oncle Jean. C'est là que j'irais aussi retrouver mon cousin quand nous ne serions pas chez la grand-mère, un peu plus tard dans mon enfance il me semble. Il y

avait ces deux pôles dans ma vie en ces périodes d'été. Le haut du village et les Crettêts où je me rendais surtout le soir qui voyait beaucoup d'enfants, d'ici ou d'ailleurs, dans le jardin public.

Là-bas, aux Crettêts, je participai aux menées misérables contre Petit-Gris — appelé ainsi par le cousin Claude qui ne prononçait jamais ce nom-là sans un petit sourire —, plus communément dit Castagne, de son vrai nom Flückiger, à prononcer à la française Flukigre. C'était un pauvre diable d'homme qui vivait dans la maison d'à côté de chez l'oncle Jean. Pour nous enfants, sans passé, nous ne lui connaissions pas d'autre existence que celle-là. Vie de vieux, solitaire, misérable et bafouée, dans un appartement de l'autre siècle sans aucune commodité. Les toilettes, on devrait dire carrément chiottes, étaient encore à l'entrée, dans la remise, faites d'un recoin, d'une porte et d'une simple planche dans laquelle était un trou rond et sous lequel se glissait une cuve de bois à vider de sept en quatorze dans les champs voisins. Ça n'y sentait évidemment pas la rose! Et ce Petit-Gris, que nous nous étions mis à harceler, les adultes n'étant intervenus que sur le tard pour mettre fin à ces parties honteuses, devint le centre de notre passe-temps le plus raffiné, le plus excitant aussi. «On va chez Castagne», disions-nous.

S'y rendait aussitôt la grande bande. Car dans le fond nous n'étions que des lâches et nous avions peur de ce vieillard. Ne disait-on pas d'ailleurs qu'il avait des pistolets, même un flaubert, et qu'il n'hésiterait pas à tirer sur nous? Le plus courageux était celui qui pénétrerait le plus avant dans la maison. Pour la remise, vous auriez eu droit à une palme; pour les escaliers de bois qui conduisaient à l'étage, à la couronne, carrément. Quant à se rendre jusqu'à son logis et frapper à la porte... cela touchait à l'héroïsme.

Donc un héros allait grevater par là-bas jusqu'à ce qu'il se sorte enfin de sa boîte, Castagne, qu'il apparaisse sur le devant de sa maison, furibond, et qu'il nous crie des injures alors que nous nous éparpillions de tous les côtés pour rester à une distance respectable. Là enfin, en sécurité, nous goûtions jusqu'à la quintessence le spectacle de ce petit vieux vibrant de rage qui nous dévidait ses imprécations: «Bande de charognes de gamins que vous êtes, attendez que je vous attrape!» Et il levait sa canne contre nous, impuissant, sans

jamais s'éloigner bien loin de sa demeure en laquelle il rentrait bientôt, maugréant, contre nous à coup sûr, peut-être aussi contre l'humanité qui l'avait condamné, lui Flückiger, à une telle fin.

Car cet homme décrépit, jouet de nos équipées sans gloire, avait eu un passé. Mon père m'en parlera plus tard. J'en fus surpris. Je ne reconnaissais pas dans ses propos le Castagne que nous tusonnions. Etre un peu farfelu. Non pas un grand homme, mais un personnage pittoresque qui avait eu sa vie, ses ambitions et même ses rêves de grandeur et de voyage. Mon père l'imitait: «Je ne suis pas d'ici, je pars demain !» Il est vrai qu'il lui arrivait de courir le canton. Il réatterrissait toujours dans son village, aux Charbonnières, dans sa très vieille demeure où il mourra finalement un jour dans l'indifférence. Etre solitaire, associable, aigri. Saurais-je aujourd'hui, s'il était encore là, demander à un tel homme qu'il me raconte ce vieux village que j'aime tant et que je n'aurai jamais fini de connaître ?

* * *

En ce temps-là, au village, la boulangerie et la laiterie n'étaient pas accolées l'une à l'autre. Entre ces deux bâtiments, à peine large d'un mètre, s'ouvrait un passage qu'empruntait un petit chemin qui descendait au fond de ce que l'on pouvait considérer comme la continuation du vallon de la Sagne. Plutôt un défilé modeste qu'aurait créé au cours des millénaires, avant de se jeter dans le lac Brenet, le ruisseau qui y coulait. Espace, on l'a vu, comblé lors des annés soixante. Le cheminet entre les deux bâtisses était grossier duquel émergeaient des pierres. Quand vous débouchiez dans le vallon, à votre gauche, vous trouviez les jardins de la boulangerie, puis à la suite ceux de Mme Meyer, très en pente, certes, mais admirablement étalés au soleil levant. Y poussaient les légumes et les fleurs superbes que cette dame entretenait avec amour. A votre droite, sur le plat, vous voyiez le vieux moulin, actionné par le ruisseau autrefois, avec sa façade arrière parfaitement ingrate où les orties poussaient à profusion. L'arrière de la laiterie de même ne présentait aucune particularité remarquable. Des borgnettes la perçaient par où nous passions les tablars à fromages et que nous menions près de la fontaine, à côté de l'église, afin de les laver.

Le chemin continuait. Après la forge qui le dominait et où l'on entendait battre le fer sur l'enclume, se découvraient les prés de mon grand-père. On disait plutôt «le clou devant la maison», dont la partie supérieure comprenait le jardin où une année, près des raisinnets de ma grand-mère, nous fîmes pousser, mon cousin François et moi, de l'orge avec une réussite parfaite. Nous nous crûmes aussitôt des producteurs qui vous feraient de puissantes moissons !

Des prés divers suivaient, au-dessous des grandes façades tavillonnées des maisons des Chappes. Tandis qu'en face, perché sur son grand talus, vous trouviez le long virage du Cygne, on parlait plutôt à l'époque du contour de la scie, dernier vestige parlé de bâtiments industriels qu'il y avait eu là, au fond du vallon, actionnés par la force du ruisseau de la Sagne.

Ce chemin de la laiterie et de la boulangerie conduisait aux premières maisons du quartier du bas des Chappes qu'empruntaient journellement leurs habitants. La Tata. Au visage sévère, ridé, avec un petit sac de cuir noir où elle mettait ses commissions. Le grand Pisome, si inquiétant avec son perpétuel sourire qui cachait quoi dans le fond ? Une âme de philosophe, une pensée folle ? On le voyait partout dans le village, ce personnage énigmatique — d'aucuns parlaient du Grand —, avec l'hiver comme survêtement une longue cape grise, d'ordinaire l'habit des gens de l'autre bout de la vallée qui en faisaient une consommation effrayante ! Il ne parlait à personne, longeait les rues de son pas mesuré, joignant parfois Le Pont où il arpentait les quais en regardant le lac. Seul trouvait grâce son «copain» Petiot. Ils discutaient tous deux assis devant sa maison, sur le banc au soleil. Ce dernier personnage, ruclonneur d'importance qui nous vendait des verres de lampes à pétrole pour pas grand-chose, et qui remplissait sa petite cabane du bord du lac, au milieu des joncs, des vieilleries qu'il avait ramenées du Creux-Martinet, se voyait aussi sur le petit chemin, s'en revenant le matin de la boulangerie son pain sous le bras. Dans le fond, ce chemin-là, discret, enfoncé au cœur du village, dominé de toutes parts par les routes qui s'élargissaient, c'était celui des petites gens.

Nous, nous l'empruntions à tout propos quand aux vacances nous hantions le quartier. Nos grandes courses l'utilisaient. Nous

étions les cousins, petits-fils heureux de Tsun, notre grand-père, et les enfants du quartier. Nous partions en peloton devant chez la grand-mère. Nous tournions à l'angle de la maison chez Rodzet et nous dévalions à fond la caisse la ruelle des Chappes pour retrouver bientôt notre cher petit vallon. Nous nous arrêtions néanmoins devant chez la Doidon, étape strictement obligée de cette course refaite mille fois. «On ne dit pas chez la Doidon», précisait la grand-mère quand nous en parlions en sa présence à la chambre arrière. «On dit chez Mme Rochat-Francfort !» Dame qui lui reprisait ses chemises, j'entends par là toutes celles de la maisonnée. Elle n'en restait pas moins pour nous la Doidon, et je crois bien que nous nous faisions même un plaisir extrême d'appuyer plus encore sur ce surnom afin de surprendre une nouvelle fois notre grand-mère à s'indigner et à nous faire la leçon.

Nous nous asseyions là, devant cette maison qui avait une porte de remise verte. Celle-ci toujours fermée. Nous parlions si fort là-bas dans notre excitation, alors que nous reprenions haleine et que nous préparions déjà mentalement la prochaine étape qui nous ramènerait à notre point de départ, qu'un jour la Doidon sortit toute courroucée de son corridor et nous jeta l'eau d'un pot à la figure. C'était l'été, nous avions chaud, plus que chaud, ce n'était pas un bien grand mal. Même une aventure de plus à raconter, ce que nous ferions bientôt à notre grand-mère: «Tu sais, la Doidon, elle nous a vidé un pot d'eau sur la tête !» «Je ne vous crois pas.» «Mais bien sûr que c'est vrai, elle trouve qu'on fait trop de bruit devant chez elle et elle ne veut plus qu'on s'arrête sur son banc.» «C'est bien fait», disait la grand-mère qui ne manquait pas là l'occasion de prendre parti pour sa couturière. Ce n'est pas ça bien sûr qui nous empêcherait de recommencer.

La deuxième étape de cette course reprise au grand galop, la troupe tirée par les plus grands qui gagnaient toujours, empruntait le fond du vallon avant de bifurquer à mi-parcours à droite pour monter à grandes enjambées l'escalier qui traversait le jardin de Mme Meyer et qui conduisait à proximité de la forge. Nous étions quasiment arrivés. Il devait y avoir un droit de passage là sur cet escalier qu'une petite barrière de bois fermait dans le bas. Car sans cela nous aurait-on laisser y passer si souvent et si facilement ? Des traverses de bois retenaient la terre sur laquelle, de chaque côté, se penchaient de jolies fleurs.

Course répétée invariablement tout au long de nos vacances. Avec les mêmes arrêts, les mêmes parcours. L'enfant aime aussi, malgré son désir d'aventures et de découvertes, les choses toujours recommencées, solides dans leur continuité. Juste parfois faisions-nous ce que nous appelions le grand parcours, et qui encerclait complètement le quartier par les routes principales.

J'aime me souvenir de ces courses qui nous menaient aussi à l'occasion autour des champs de la Sagne par les chemins de terre blanche qu'on y trouve, avec deux rails d'herbe parallèles, là où ne passent ni les roues des chars à échelle, ni le pas des chevaux qui marchent au centre et qui y déposent tout au long leur crottin que les oiseaux picorent. Nous nous croyions déjà des athlètes incomparables, nous autres, puisque nous pouvions courir si longtemps sans nous arrêter. En fait nous goûtions à la joie du sport et nous faisions cette découverte merveilleuse que notre machine humaine réserve en fait de résistance des possibilités incroyables. Aucun de nous pourtant jamais n'accomplira d'exploits sportifs dignes d'être signalés. Seul le cousin Pierre trouvera un jour, dans la grande ville où il retournerait à la fin des vacances, cette passion de la course qui ne l'a dès lors jamais quitté.

* * *

Tout contre chez la grand-mère, du côté de bise, juste avant la Coopé, était chez Balissat. Ce magasin existait déjà avant le grand incendie de septembre 1900 qui ravagea le haut du village. Il fut reconstruit. Nous, on disait chez l'Aline. Il y avait deux sœurs célibataires, les sœurs à Loudgi, paysan qui occupait, avec l'Adèle son épouse, l'appartement supérieur ainsi que les écuries situées derrière la maison. Ces deux sœurs avaient une grande différence d'âge entre elles. L'une s'appelait Aline, l'autre Lina. Mais si on disait chez l'Aline, en réalité c'était la plus âgée, la Lina, qui gérait l'entreprise. Le magasin ferma à son décès, il y a déjà longtemps de cela. Si bien que je dois faire un effort pour me souvenir d'elle qui avait cette voix grave propre aux gens de chez Balissat. Elle était vêtue à l'ancienne, avec des bas de grosse laine grise et chaussée le plus souvent de vieilles pantoufles qu'elle traînait plus qu'elle ne levait sur le sol de ciment lisse du magasin.

C'était là une épicerie de village du genre de chez Toto, mais moins fréquentée, puisqu'elle était à côté de la Coopé qui avait pris les clients les uns après les autres, d'ailleurs mieux achalandée. Certains venaient encore chez Balissat par habitude, disons plutôt pour soutenir ce magasin en perdition, ma grand-mère, par exemple, qui nous y envoyait parfois y chercher un kilo de sucre, de riz ou de farine, ma tante Marie aussi. Geste honorable certes, mais inutile. La marche du temps condamnait cette épicerie. Il y avait déjà eu cette Coopé qui offrait les mêmes articles à des prix plus bas, et puis viendrait encore bientôt le camion Migros qui s'arrêterait dans tous les villages de la région.

Et pourtant nous autres gamins nous y rendions souvent, chez l'Aline. Car pour ce qui était des chewing-gums et autres douceurs à l'usage quasi exclusif des enfants, comme des têtes de nègres, des jus de réglisse, des nougalines, des branches de chocolat, le magasin était aussi bien fourni qu'un autre. Un escalier de ciment de quatre ou cinq marches y conduisait, vrai tremplin les jours d'hiver quand il gelait. Mais je parle surtout de l'été, de ces vacances que nous passions en heures innombrables sur le perron devant chez la grand-mère. Nous en avions fait reluire combien, de fonds de pantalon là-bas, sur les larges bordures polies et lustrées par des milliers de glissades ?

Chez Balissat, c'était juste à côté, à dix ou quinze mètres. Maisons collées les unes aux autres ; car le voisinage avait été reconstitué après l'incendie qui avait détruit plus de dix bâtiments, et dont les plus anciens devaient remonter au début du XVIe siècle, soit à l'aube de notre village. Le comptoir était en face de la porte vitrée, avec des prolongations de chaque côté, le tout en U et surchargé de marchandises, les chocolats à portée de main. Le Claude, notre cousin, qui menait les *Pour Tous* et les *Images du Monde* dans les maisons du village, se faisant de la sorte beaucoup d'argent de poche, se permettait des nougalines à cinquante centimes, lui. Nous, moins fortunés, nous nous rabattions sur les têtes de nègre qui coûtaient quatre sous dans leur papier jaune, noir et rouge bigarré que l'on retrouve inchangé aujourd'hui. Les fabriques vivent elles aussi de nostalgie ! Je n'en mange plus, mais je sens encore craquer sous les dents cette croûte délicate de chocolat et ma langue lécher cette crème blanche trop sucrée qui collait.

Chez L'Aline j'y vins aussi acheter des chewing-gums plats à l'intérieur desquels étaient des indiens et des cow-boys, vous savez, les grands, les mous, ceux qu'on pouvait de même avoir à la boulangerie. Mais là vingt-cinq emballages permettaient d'obtenir une diligence. Elle se trouvait là, sur la banquette arrière, toute belle, blanche, jaune et bleue, avec quatre chevaux noirs qui la tiraient. Je la surveillais de près. Je me l'étais même en quelque sorte réservée. Tout juste si elle ne m'appartenait pas déjà. Ah ! il n'aurait pas fallu me la souffler, celle-là. Je redevins, pour l'avoir, un gros consommateur de chewing-gums que je jetais sitôt passé le goût du sucre. Je l'eus enfin. O bonheur. Mais de construction fragile, j'en perdis très tôt les pièces, et plus tard, bien plus tard, ma diligence, je ne la retrouvai pas. Je la regrette encore aujourd'hui. Ce fut un des rares objets de cette époque bénie dont je n'aie pas retrouvé trace. Mais je ne désespère pas tout à fait. Peut-être qu'un jour, dans cette grande maison, dans un coin par mégarde ignoré, dans un carton oublié...

Il y avait aussi là, contre le mur, à gauche, des fourches et des râteaux en bois que nous achetions aux regains, quand il en manquait. Tous les outils ordinaires de la campagne s'y trouvaient. Restes d'une époque où un tel magasin était d'une utilité évidente pour un village essentiellement artisanal et agricole.

Mais comme il est dit plus haut, un jour vint le camion Migros. Qui s'arrêta devant le Vieux-Cabaret, en face de l'église. Le chauffeur ou le vendeur fendit le côté du camion en deux, la partie du haut servant d'abri, celle du bas de banquette. Derrière celle-ci, dans le camion, étaient des dizaines de casiers mobiles d'où le vendeur sortait une alimentation complète, avec des yoghourts à 25 centimes et des plaques de chocolat à 30 centimes, alors qu'à l'époque Nestlé les vendait à 1 franc 10. Ce premier passage avait été annoncé longtemps à l'avance. C'était l'événement. De quoi pour ce village qui évoluait trop vite ? De l'année, du siècle ? La Migros, entendait-on dire de toutes parts, ruinerait tous les commerces en un mois. Car celle-ci étant moins chère dans ses produits, qui les fréquenterait encore, ces magasins de notre village ? Ah ! les commerçants ne durent pas rigoler ce jour-là. Il aurait fallu être plus solidaires, dire non à ces francs-tireurs, soutenir ces magasins qui vous

fournissaient depuis toujours. Impossible. Et le progrès, l'attrait d'une nouvelle formule aussi, fit qu'il y eut beaucoup de monde pour l'attendre ce premier camion, et puis le suivant, et puis...

Et puis l'inévitable se produisit. Chez Balissat où la Lina un jour mourut, liquidèrent. Les stores qui ne se descendaient derrière les deux vitrines et la porte vitrée que pour le dimanche, ne furent pas remontés. Disparaissait ainsi dans l'indifférence générale un magasin qui avait connu l'autre siècle. Même pas un peu de nostalgie dans les conversations des gens qui auraient pu dire par exemple: «C'est triste, voilà un magasin de moins dans le village.» Cette disparition n'était pas ressentie, tout simplement, elle n'affectait personne.

Au fait, ce doigt de métal planté dans un trou au bas de la vieille porte d'entrée et retenu à l'intérieur par une ficelle fixée à un clou ou à une vis, et qu'on se plaisait à pousser pour l'entendre cogner contre le bois du panneau intérieur, il servait à quoi? Je ne l'ai jamais su et je ne le saurai sûrement jamais. Car la porte a été changée et la Lina n'est plus. Reste bien sûr sa sœur qui est à la retraite. Mais celle-ci se demanderait si je ne suis pas un peu sonné de lui demander un détail pareil. Elle va maintenant à la Migros dont elle est une bonne cliente. Avec le train, au Sentier. On la voit aller de son pas toujours le même, avec sa physionomie imperturbable. En quarante ans je ne l'ai pas vue changer.

* * *

Sur le côté gauche de chez Balissat, tout contre la ferme de mon grand-père, s'ouvre un passage qui traverse la maison de part en part et qui de la rue permet de gagner l'arrière avec le bétail, les machines et les chars de foin. Car après l'incendie, de par une trop grande exiguïté des lieux, l'écurie avait été reconstruite séparément, avec un immense pont de grange permettant d'accéder dès lors au solin avec les chars. Et ce passage sous la maison, quand on le fermait aux deux extrémités avec de grandes portes, constituait une remise dont le sol demeurait de terre battue où émergeaient des cailloux polis par le pas des chevaux et le passage des roues à cercles des chars à échelles. La porte de devant, carrée, énorme, était verte. La

porte verte derrière laquelle se passaient parfois des choses étranges. J'ai lu je ne sais plus où qu'à la campagne l'enfant, de par un contact précoce et étroit avec le monde animal, pénétrait très tôt les mystères de la vie qui vont de la procréation à la naissance. Laissez-moi rire. Moi aussi à la campagne, fils de paysan de surcroît, je n'en sus pas plus de ces choses-là qu'un gamin de ville. En vérité tout me fut caché. Et il me fallut bien du temps pour élucider par moi-même les multiples questions que me posait la reproduction, tant humaine qu'animale.

Loudgi possédait le taureau du village. Une bête toujours énorme qu'il emmenait l'été là-haut aux Cernies où elle faisait l'angoisse des promeneurs qui ne se risquaient en ces lieux qu'à pas feutrés. Il ne le lâchait certes que la nuit, mais il effrayait tant que même le jour on devenait prudent. Un taureau vaut mieux qu'un chien de garde. Mettez-en une demi-douzaine dans les environs du Marchairuz, les Genevois préféreront désormais leur ville à la montagne!

D'aucuns l'avaient entendu ronner; ils en tremblaient encore! C'était l'Adèle, la femme de Loudgi, qui le raperchait au petit matin avec les vaches. Sa voix perçante inondait le long pâturage de là-bas, tout à l'est, où est le chalet. Les vaches qui l'entendaient, si loin qu'elles aient pu aller, s'en revenaient d'elles-mêmes. Quant au taureau elle l'affrontait carrément. Et elle lui disait, avec son accent du Midi d'où elle venait et qu'elle n'avait pas perdu: «Viens petit, viens.» Une bête qui faisait bien la tonne et qui vous aurait écrasé en un clin d'œil toutes les porte d'écurie du monde. La seule à oser s'en approcher. Même Loudgi qui s'en défiait. Un bête effrayante, toujours prête à vous fondre dessus. Qui soufflait, qui piétinait, qui ronnait, qui vous faisait passer ainsi dans l'échine des frissons de terreur. Presque un monstre dont l'espèce, au cours des âges, fit dix fois plus de morts et de blessés que tous les ours et loups du pays. Un homme, dans le temps, qui avait été broyé, piétiné, écrasé, coincé contre le mur de l'écurie par un taureau, c'était monnaie courante. Mais un homme mangé par les loups, de cela la tradition populaire n'en parle pas. Juste ces fauves se rabattaient-ils de temps à autre sur un veau égaré, crime impardonnable pour lequel on leur faisait une chasse impitoyable, celle-ci devant durer jusqu'à l'extermination complète de la race. Telle fut aussi la vie des pâturages.

Mais revenons à notre grande porte verte. Eh bien c'était derrière celle-ci, excepté pendant la saison d'alpage, que les paysans du village amenaient leurs vaches au taureau. Ils arrivaient avec leurs bêtes, la porte s'ouvrait, puis se refermait. Comme si ce qui allait se passer là n'était à montrer à personne, presque impur. On entendait des remue-ménage terribles, allées et venues, piétinements, voix d'hommes et parfois porte malmenée. Et bientôt le paysan ressortait avec sa vache tenue par un licol. Que s'était-il donc passé là-bas? Certes, je le devinais bien un peu, car je voyais souvent des vaches qui se chevauchaient dans les champs. Mais pour le reste, pour l'action précise, comment cela s'accomplissait-il?

En vérité c'était encore là une de ces tricheries d'adultes. Que les enfants surtout ne voient rien et qu'ils demeurent, quant à ces choses-là, le plus longtemps possible dans l'ignorance. Alors qu'eux la nuit «forniquaient» tout à leur aise et faisaient ainsi de temps à autre un nouveau gamin pour le village! Leur monde n'était pas le nôtre. Eux, c'étaient les «grands», demi-dieux quoi qu'ils fassent, et bien qu'avec trop souvent des vies ordinaires, pour ne pas dire médiocres. Les conversations de notre parenté entretenues à mots couverts en disaient long là-dessus. Ils trichaient, oui. Et un jour, de le comprendre, cela me marqua pour la vie. La porte verte... Episode de mon enfance, ni amusant, ni insignifiant. Epoque hypocrite et pudibonde qu'en un certain sens je ne regrette pas.

* * *

Loudgi montait les Petites Cernies dont par ailleurs il était le propriétaire. Il les vendra bientôt à la commune. Pour 300 000 francs. Nous avions trouvé ce chiffre énrome. En réalité il l'était bel et bien. Que n'aurait fait en ce temps-là notre collectivité pour agrandir son territoire. De là-bas, de ce chalet, très loin en direction de Vallorbe d'où la Dent offre une physionomie nouvelle et curieuse, à trois kilomètres du village pour le moins, il menait son lait à la laiterie, soir et matin. Douze kilomètres à parcourir chaque jour avec son cheval qui tirait le char où il s'installait et où était fixée, entre les brancards, sur un vieux sac de jute pour amortir un peu les chocs, sa grosse boille à dos de fer blanc, assurée par des cordes ou des courroies de cuir.

De l'Epine, déjà loin du village, aux Cernies, un chemin de fortune passait alors dans le gras du pâturage. Quand il pleuvait, les roues à cercles enfonçaient jusqu'aux essieux dans la terre collante. Hue, hardi, le cheval devait passer quand même. Avec l'orage qui noyait le plan principal, avec le tonnerre qui emplissait ce cirque de ses roulements enchaînés, de ses craquements soudains qui vous obligent à courber la tête, avec ces éclairs qui vous font apparaître les feuillus blafards et fantômatiques dans une lumière presque verte, ce devait être un spectacle d'apocalypse qu'un homme ne pouvait traverser sans courage.

De l'Epine au village, c'est la route. Le char pouvait rouler désormais à tombeau ouvert et y perdre peu à peu la terre qu'il avait emmenée avec lui, collée aux rayons de ses roues cerclées. Loudgi traversait le haut du village, arrivait à la laiterie dans un grand bruit de char et de sabots. Quelle scène de la vie et de nos campagnes ! Il venait d'où, cet homme, trempé, dégoulinant, de quelles forêts pleines de mystères, de quel pâturage oublié, là-bas, tout là-bas, si loin. Il détachait sa grosse boille dont le lait s'était brassé comme dans une barrate. Encore beau qu'il ne nous ait pas fait de la crème ou du beurre ! Ayant ouvert la porte, il en déposait le col sur le couloir dont le filtre retenait des déchets de foin et des mouches mortes, et la vidait. Horizontalement d'abord, quand le lait sortait de lui-même à grands flots, puis de plus en plus dressée, jusqu'à la tenir verticale pour les dernières gouttes.

Le grand Loudgi, Louis-Frédéric de son vrai prénom, avec sa longue figure, ses bleus de travail sur lesquels il avait passé une immense capote militaire, avec son grand corps sec et puissant, ses pieds de géant. «Un voyageur de commerce...» A la maison mon père l'imitait jouant dans des pièces de théâtre qui se donnaient à la grande salle par des acteurs du coin qui raffolaient des planches.

Avec l'orage, c'était presque la nuit à l'heure du coulage. Loudgi, toujours dégoulinant, fixait à nouveau sa boille entre les brancarts, l'assurait, puis s'en retournait au pas au chalet près duquel l'Adèle avait lâché les vaches et le taureau.

* * *

Adossée à la maison de chez Will, contre sa façade de bise, est une vieille remise que l'on aperçoit tout entière des fenêtres de chez la grand-mère. Avec ses parois de planches verticales dont une liste couvre les joints, son toit de tôle et sa grande porte qui donne sur la rue, cette remise, émouvante dans son vieux bois tanné par nonante ans d'âge, a accompagné mon enfance autant qu'une maison. Peu de nos jeux se déroulaient loin d'elle, presque toujours visible des lieux où nous nous tenions ordinairement. C'est en outre un bâtiment de mon village qui n'a que peu changé depuis lors. Le même bois, les mêmes fenêtres en demi-lune sans carreaux par lesquelles on passait, quoique fermées à l'heure actuelle par des planches horizontales pour supprimer les courants d'air.

Barras, alors locataire du domaine et de la ferme chez Will dont il occupait l'appartement inférieur, père de Danielle, fille de mon âge avec laquelle je jouais quelquefois dans cette remise, et de Marlyse, y mettait ses chars et ses machines. Nous nous racontions entre nous, réalité ou fait purement imaginaire, qu'autrefois la gym du village s'y entraînait l'hiver, avant que ne fût construite la grande salle, le local comme on dit plus communément. Il est vrai qu'on y trouvait une cheminée qui dut permettre en son temps l'installation d'un fourneau. Et il n'est pas impossible que nous ayons encore aperçu dans les hauteurs des restes d'engins.

Nous les devinions donc, ces gymns de notre village. Souples et forts, véritables artistes qui, tout en s'entraînant là dans la vieillle remise au sol poudreux, rêvaient de couronnes et de lauriers qu'ils glâneraient dans des cantonales aux quatre soins du Pays de Vaud et même parfois dans des fédérales qui se tenaient dans les autres cantons. Et nous replacions en pensée les engins, anneaux, barres fixes et cheval d'arçon, qui avaient occupé cet espace dévolu maintenant aux machines agricoles.

Les fenêtres en demi-lune n'avaient plus de vitres depuis des décennies. Juste restait-il quelques rayons à l'une des deux. Quant à l'autre, nous y passions lors de nos parties de cache qui se déroulaient aux alentours. Dissimulés derrière le bois, les chars, une vieille tourneuse, une bossette, dans un angle, en hauteur, nous y vécûmes des moments d'attente anxieuse. Le «chercheur» avait compté jusqu'à cent, tourné contre la façade de chez la grand-mère,

les yeux cachés par l'avant-bras. Puis peu après il avait ouvert prudemment la grande porte. Allait-il nous découvrir là ? Non, pendant qu'il se rendait au fond de la vieille remise, nous nous glissions par la fenêtre et nous courions nous taper. «Sauvée la bande», criions-nous. Et la partie recommençait.

J'aime sa couleur brun noir de vieux bois. C'est un reste de mon village d'antan qui a miraculeusement survécu. Une part de mon enfance. Elle a une âme dans sa vétusté, cette vieille remise. Mais ne reviendront pas quand même les heures heureuses que nous y connûmes. Non, elles ne reviendront pas, hélas, perdues avec tant d'autres à jamais.

* * *

Les foins avaient duré six semaines. La grande tribu des Tsuns, dont naturellement je faisais partie, les avait achevés le samedi. Le surlendemain il faudrait déjà recommencer l'école. Et parmi tant de jours de vacances, pas un seul de libre où il y aurait eu du soleil pour faire trempette au lac comme les autres. A bas l'agriculture, nom de sort !

Les vacances avaient fondu de la sorte, quand bien même elles étaient bonnes les jours de pluie qui auraient pu être dix fois plus nombreux que jamais je ne me serais plaint. O le glouglou des chenaux au petit matin, promesse d'une journée de liberté parfaite avec mon cousin. Je restais plus longtemps au lit, m'étirant avec volupté à la perspective de ne pas partir me brûler sous le soleil de nos champs. Quelle journée nous passerions !

Les trois dernières semaines surtout, depuis le 1er août, avaient passé très vite. Le décompte des jours nous devenait une obsession. Encore deux semaines, une semaine ; encore trois jours, deux jours... Je ne parle pas des dernières heures. C'était un désespoir que de sentir l'école à la porte. Où l'on retrouverait ce que l'on croyait disparu presque pour toujours. Elle était bien loin la joyeuse libération que nous avions connue un mois et demi auparavant. Mieux valait ne pas y penser, ça vous ne doublait votre désespoir.

Arrivait donc cette reprise. Vraiment pas drôle vécue derrière sa table, même si celle-ci était belle propre et prête à accueillir nos nouvelles tâches. A quoi se raccrocher dans cette misérable vie scolaire,

avec le régent qui reprenait ses bonnes vieilles habitudes, qui toutes n'étaient pas à notre avantage ou à celui des moins doués parmi nous. Triste journée, oui, et même pour moi qui n'étais pas mauvais élève, sans branche faible, si ce n'est le solfège qu'il m'était nécessaire souvent de ressasser avec d'autres cancres de la clé de sol. La nécessité pourtant de se réhabituer à cette vie morose. Le premier jour se traînait interminable. Il passait quand même, comme passent aussi tous les jours de notre vie, si désagréables puissent-ils être parfois.

Après l'école j'achèterais une nouvelle plume réservoir à la Coopé. Je la choisirais vert foncé, avec un piston pour tirer l'encre et un capuchon doré. J'abandonnais à mon tour le porte-plume traditionnel que l'on trempait dans des encriers de plomb et qui vous tachaient les doigts d'une encre gris-bleu-vert-pâle. Ce magasin de la Coopé, le plus important du village, était juste à côté de chez Balissat, un peu en retrait. S'y vendait de tout: de la viande, des fruits et légumes, des fromages, de la mercerie et de la papeterie, sans oublier les œufs, les glaces et les inévitables sucreries à destination des enfants. Il fermera bientôt à son tour. La prolifération des voitures permettrait très vite à chacun d'aller faire ses commissions à l'autre bout de la Vallée, au Sentier, plus précisément à la Migros. Elle avait pourtant gardé une bonne clientèle, cette Coopé, et jusqu'au dernier jour. *Seules des décisions venues d'en haut!* La rationalisation!

La porte du magasin en était, sitôt arrivé dans le hall d'entrée, à votre gauche. Un local tout en longueur, avec un comptoir en conséquence, avec une grande vitrine ouverte sur la rue du haut du village où l'on voyait les ménagères passer dans le soleil du matin se rendant à la boucherie. Le rayon plumes et papiers se trouvait près de la porte, dans l'angle. La Mina se tenait derrière le comptoir. Elle découpait du jambon, elle emballait des fruits dans des cornets verts: oranges, bananes, pommes ou citrons mis en évidence près de la vitrine, sur des plans inclinés. Demandez à ma mère où ils ont passé ceux-là, lors de la fermeture... Très simple, dans notre galetas! Elle n'avait jamais assez de place pour ranger ses affaires, ses raccommodages. Il y avait un tiroir-caisse qui sonnait lorsqu'on le tirait, une caisse enregistreuse. Nous avions là un magasin moderne au fond duquel gisaient des tissus et des articles de couture.

La fermeture se donna dans les années septante. Mon village perdait un peu plus de son passé et de son âme avec ce nouveau magasin qui disparaissait. Toutes ces pages qui se tournent, avec tellement de souvenirs ! Nous y achetions des glaces à quatre sous, ma mère s'y rendait presque tous les jours, me ramenant une fois par mois un numéro de la revue *Rantanplan* où il y avait des histoires de Tintin que je lisais passionnément, moi qui n'arrivait pas à me payer les albums. Oui, toutes ces choses qui passent et qui ne reviendront pas.

* * *

En ce temps-là nous connaissions presque toutes les maisons du village, nous autres enfants. Dans laquelle n'étions-nous pas rentrés un jour ou l'autre avec «les copains» d'école, chez eux, ou pour une collecte, ou encore pour ramasser le papier ? Ce village était notre monde, le seul vraiment connu, le plus aimé. Il nous protégeait et nous encadrait. Cela serait-il mort aujourd'hui ? Comme sont morts la plupart des adultes que j'ai fréquentés en ces heures-là et dont j'ai parlé ? Les uns après les autres. Si bien qu'ils auront bientôt tous passé au pilier public, qu'on les aura tous conduits là-haut, au Replatet, où se trouve le cimetière du village. Grobet, laitier juste après mon père, avec son petit sourire désabusé, parlait lui du Pré-Bossu, où ils ont rempli une bonne part de la moitié de droite avec tous ces gens que j'ai connus. Il y en a tellement même que j'ai peine parfois à remettre un visage sur chacun. Ma tante Annette est la plus ancienne de ces décédés dont je me souvienne. Elle mourut en 1953, à plus de nonante ans. Elle habitait à l'étage supérieur de notre maison dont son mari fut copropriétaire autrefois. Elle y vivait avec sa nièce, la tante Noni. Les dernières années de sa vie, elle ne pouvait plus marcher dans l'appartement sans pousser devant elle une chaise qui glissait avec bruit sur les planchers et sur les vieux linos. Nous l'entendions ainsi se déplacer dans les chambres, à la cuisine ou tout au long du grand corridor.

J'en revois d'autres encore, de très vieux. Le père Louis Golay du Poste, ancien directeur des Glacières. L'oncle Robert dit Flaubert, la tante Aline son épouse. Rodzet. Et puis plus près, Emile dit

Femil, Gniolaz le cantonnier, Loya, conseiller de paroisse. Et puis aussi mon grand-père, Jules Rochat, ancien laitier, ma tante Noni et puis ma grand-mère que moins que les autres je n'oublie. Ces vieux visages de mon enfance sont là-haut maintenant, sous des pierres tombales diverses de formes et de couleurs dont beaucoup sont délaissées. Car il faut bien vivre le présent quoi qu'on puisse penser de l'existence et quelque philosophie que l'on puisse adopter.

Pourtant je me le demande parfois; quel effet cela fait-il d'être couché là-bas, abandonné du monde où les vivants ont assez à faire avec leurs problèmes. Je le saurai aussi un jour, inévitablement. Ce si long voyage... Que la vie tout de même, à la prendre dans sa tragique réalité, est décourageante. Un chrétien s'interroge-t-il de la sorte: «à quoi bon vivre, puisqu'il faut mourir un jour»? Quel sens donner à ces peines passées, à ces humeurs, à ces despotismes parfois sordides; à ces orgueils, ces haines, ces rognes et ces grognes. De grandes joies? En eurent-ils seulement? Des hommes, certains fort simples, d'autres par contre incroyablement ambitieux, qui auraient voulu toujours plus, si semblables dans le fond à ce que nous sommes. En argent, en terre, en puissance et en gloire. Qui se faisaient des idées bien arrêtées du monde, qui croyaient même dur comme fer à leur raison. Leur silence maintenant fait naître mes doutes et mes questions.

Tout passe, tout lasse. Mais alors pour nous le temps n'était pas une interrogation, et l'avenir se concevait plutôt légèrement, le présent surtout ayant de l'importance. Si la journée n'avait pas été bonne, ce qui arrivait souvent en dépit de tout le bonheur que je laisse imaginer, on espérait mieux pour le lendemain. Il y avait toujours une lumière devant nous pour nous tirer, ne seraient-ce que les prochaines vacances.

Aujourd'hui, quoique heureux d'une écriture que je voudrais solide et pleine, je connais déjà le crépuscule. Car je pressens la mort comme unique salaire de la vie, si bon et si laborieux qu'on ait pu être. Les anges de mon enfance n'ont hélas pas survécu. Il aurait pourtant été si beau d'y croire encore, afin qu'un jour je me laisse emmener par eux. Mais pas n'importe où dans le ciel. Pas trop loin

de mon village, que je puisse voir encore mes champs et mes chemins, mon lac, mon pâturage avec son vieux chalet, mais surtout le clocher de l'église, quand il neige et que c'est Noël.

* * *

Nous allions parfois, ma mère et moi, trouver Mme Marie du Gros Tronc, une vieille dame dont j'ai perdu depuis longtemps l'allure et la physionomie. Juste me reste-t-il l'ambiance de ces visites espacées. Nous la connaissions bien, puisque mes parents avaient été ses locataires avant de déménager chez Will qui se trouvait plus près de la laiterie, mon père n'ayant pour tout véhicule qu'un vieux vélo et étant de surcroît doté «d'une mauvaise jambe», comme il disait. Mes parents avaient habité le Gros Tronc au début de leur mariage. Y étaient nés mes deux frères aînés. Cette maison se trouve au bout du village, en direction de Mouthe, à droite. Elle n'a pas embelli depuis cette époque. C'était un bâtiment début de siècle qui avait pris le nom du terrain sur lequel il fut construit. L'appartement de Mme Marie du Gros Tronc se trouvait au premier étage. L'escalier qui y conduit est de pierre, avec des barrières et une rampe de métal. Un corridor froid, en température et à l'œil. Tel est-il en tout cas dans mes souvenirs. Arrivés au haut des escaliers nous frappions à la porte. Mme Marie nous ouvrait et nous introduisait dans sa cuisine où nous rencontrions parfois Silas, le facteur, le prédécesseur de Rosat, qui prenait pension ici et qui rentrait de sa tournée de l'après-midi. Nous passions au salon qui était à droite, avec une fenêtre s'ouvrant au vent sur le village.

Que faisais-je alors, moi, dans cette pièce feutrée avec ces deux dames qui parlaient doucement derrière la table ? Rien. Je me tenais là, debout. Hors du monde, dans le très vieux temps qui se dégageait de cette pièce et qui était aussi celui de la vie pleine et active que cette dame connut autrefois. Il y avait un piano, avec dessus des fruits sur un plat. Les rideaux mangeaient la lumière. Je regardais par la fenêtre. Ce ne pouvait être que juste après l'été. Car plus tôt, nous aurions été là-bas, ma mère et moi, dans les champs que l'on apercevait d'ici, dans cette Sagne à laquelle conduit le chemin de terre qui part de l'autre côté de la route, juste en dessous du jardin de chez Pitiette.

Je me pénétrais de tout ça, de cette pièce, de son ameublement et je humais l'odeur particulière qui s'en dégageait. Il est ainsi des endroits dans un village où la lumière n'entre qu'avec parcimonie. Peut-être pour ne pas éblouir des vies fanées qui se terminent dans la solitude, sans douleur évidente, ou pour ne pas troubler des lieux qui ont gardé intacte l'ambiance de jadis. Où tout y est ancien, quoique en parfait état et sans poussière, avec des meubles même lustrés. Tel le piano qui put être celui d'une fille décédée et derrière lequel depuis lors plus personne jamais ne s'était assis. Au mur pendaient les aquarelles délavées d'un artiste du coin qui s'en délivra à l'occasion d'un mariage. La tapisserie avait des fleurs décolorées sur un fond sombre qui mangeait plus encore la lumière. Le temps s'écoulait, imperceptiblement. Nous avions bu le thé à la table ronde. Des biscuits étaient dans une boîte de métal. Un peu trop tendres à mon goût et que je ne mangeais que du bout des lèvres.

Rêve ou souvenir réel ? Je ne sais pas. Il est ainsi certaines heures de mon enfance qui ont donné naissance à des images que je me plais à garder et à entretenir. Que je les aie inventées à partir de faits souvent anodins, quelle importance... Elles sont là, toutes empreintes de douceur et de nostalgie.

* * *

Enfant je pus encore connaître les jardins de la Sagne. Nous y allions avec Six-Sous, sur la partie de son père où il fauchait de l'herbe pour les lapins qu'il avait dans la petite maisonnette, à côté de la forge. Les jardins de la Sagne consistaient en un coin cultivé en plein milieu des champs, derrière le haut du village, avec de multiples parcelles, derniers restes d'un temps où les cultures maraîchères avaient une importance primordiale pour l'alimentation. Et où les jardins que l'on faisait près des maisons, parce que les familles étaient grandes, ne suffisaient pas. De ce fait les habitants de ce quartier avaient tous ou presque une brique, là, dans la belle terre noire de la Sagne. Des jardins créés peut-être à l'aube de ce village, il y a cinq siècles, et où les gens y avaient cultivé ces légumes savoureux de montagne qui leur avaient permis de compléter leur alimentation trop peu variée.

Mais peu à peu l'essor de la production extérieure, commencée par des primeurs et marchands de toutes sortes qui montaient de la plaine, d'abord avec char et cheval, puis en camion, avait concurrencé cette production locale certes modeste, pourtant suffisante. En conséquence des parcelles étaient retournées en herbe et la surface totale des jardins devint moindre d'année en année. Elle subsistait néanmoins encore en ce vieux temps de mon enfance, entourée de barbelés que les chèvres à Loudgi, la brune et la blanche, ne respectaient pas. Elles aimaient tant les choux, ces sales bêtes, d'un caractère susceptible et parfaitement incompréhensible, qu'elles passaient sous les fils qui avaient remplacé les palissades de bois que l'on voyait encore au début du siècle pour aller les croquer à belles dents. Elles ne faisaient en fait qu'activer l'abandon de ces vieux jardins à la terre pourtant riche et facile à travailler. Mais au cœur des prairies, les grandes herbes poussaient d'autant mieux, et le travail que nécessitait cette culture lassa peu à peu les plus fidèles. Viendrait encore le remaniement parcellaire des années 1960 qui donnerait le coup final à cette activité qui avait animé cet arrière de village depuis des siècles. Les jardins de la Sagne disparaissaient pour ne plus subsister que dans le souvenir.

* * *

Venaient une fois l'an au village, avec leurs camions réclame, les grandes fabriques de bouillon. Knorr installait son véhicule sous les marronniers de la place. Le bouillon brûlant était servi dans de petits gobelets en carton que chacun pouvait prendre. Nous nous y rendions naturellement et nous nous servions deux fois plutôt qu'une, nous brûlant la langue tant il était chaud. Et pour une fois mon père sortait de sa laiterie pour venir aussi y goûter. Des toiles séchaient sur la barrière de métal, de l'autre côté de la route, face à la Sagne, ou sur un fil contre la façade. Derrière étaient dressés les tablars à fromage. Une grande tache s'étalait contre le mur, au levant, au-dessus du poulailler à Tiétié, due à l'humidité d'un tel bâtiment qui inondait en permanence la salle de coulage et qui sortait en vapeur par la porte et les fenêtres souvent entrouvertes.

* * *

Les petits fruits avaient poussé au jardin contre la barrière de béton qui nous sépare du Crêt-du-Puits. Il y avait de belles grappes de raisinets, des groseilles grosses comme le pouce et parfaitement mûres, avec leur peau duvetée et leur chair croquante, et les cassis avaient pris leur couleur de maturité, violet noir. La cueillette de ces fruits modestes n'était pas pour nous enchanter. Les groseillers piquaient, il n'y avait que peu de place sous ces arbustes que jamais l'on ne taillait, et ces petits fruits ne se mangeaient même pas avec plaisir, mis à part les groseilles bien mûres. Nous ne pouvions pourtant pas laisser tout le boulot à notre mère qui en avait déjà par-dessus la tête, quoique en fin de compte elle cueillerait dix fois notre part. Nous n'avions aucune patience, à vrai dire, et il fallait que ça soit fini avant même qu'on ait commencé !

Le temps des confitures... Ma mère avait un pressoir à vis manuel. Du jus rouge coulait dans les bassines. La cuisine sentait le sucre et les fruits écrasés auxquels on avait mêlé quelques framboises de jardin cueillies à côté du garage, bien mûres, fourrées aux petits vers blancs. Un sac de jute contenait ces petits fruits dont les grains, sous l'action de la partie supérieure qu'actionnnait la vis, éclataient en libérant leur jus clair. Il en coulait des saladiers pleins qui donneraient autant de gelées. Ça cuisait dur sur le potager de bois sous lequel l'hiver se tenait la Minette, une chatte de douze ans, farouche, toujours prompte à griffer, que nous aimions profondément quand même. Elle était la mère du Jojo, également une chatte, en dépit de son nom curieux et qui lui survivra longtemps, inouïe dans sa paresse permanente, elle qui ne fut guère plus qu'un corps mou et sans grâce, avec de longs poils emmêlés, dont l'occupation principale était de se tenir à l'arrière du fourneau surchauffé de la petite chambre grise.

Les marmites étaient remplies à ras bord. Ça cuisait à gros bouillons, ça giclait partout. L'évier était rempli d'ustensiles collants. Des abeilles allaient et venaient qui s'en mettaient plein leur besace. Le grand jour des confitures nous préparait des gelées pour tout l'hiver. Nous la mettrions sur nos tartines de pain gris. J'en étais un grand amateur. Si je les alignais, me disais-je, arriverais-je depuis chez nous jusqu'au contour du cimetière du Lieu ? Des gelées

certes un peu insipides, mais préférées, et de loin, à la confiture aux pruneaux dont les peaux ne passaient pas. Rien à faire, ces fragments noirs et durs à la dent me répugnaient.

Tas de sucre, fruits écrasés, ma mère qui va et vient dans notre cuisine, qui vide, qui presse, qui met des cellophanes; qui colle des étiquettes, aligne des pots par dizaines qu'elle mettra au fond du buffet, c'est l'époque pleine et chaude de mon enfance; c'est aussi le temps du grand jardin et des dix à douze arbres à petits fruits. Il me semble qu'en ce temps-là nous voyions toujours très grand.

* * *

Peu après les foins, au terme du mois d'août, ils commençaient les regains. Pour ne participer que modestement à ceux-ci, nous avions l'excuse de l'école et des leçons. Ils ne nous y occupaient que les mercredis et samedis après-midi. En étions-nous toujours à remplir des fleuriers, parce que ce fourrage court tient mal entre les pachons des échelles, que l'on entasse ensuite les uns sur les autres sur les chars et que l'on rentre ainsi à la grange, leur contenu vidé sur le soleret qu'on réserve au regain?

Nous voyions souvent nos pères par les fenêtres de l'école. Ils recommençaient le tournus dans les champs de notre village. Il y a en cette saison souvent du brouillard jusqu'à dix heures quand il fait beau. Il était nécessaire d'attendre que le soleil, déjà d'une lumière d'automne, apparaisse, qu'il ait dissipé ce brouillard, puis ressuyé les champs pour aller épancher les tires et les chirons entre lesquels déjà poussaient des colchiques. Fleurs mauves si mélancoliques qu'elles vous feraient pleurer les jours de cafard!

L'odeur des regains est plus forte que celle des foins, moins aromatique, avec une fermentation plus intense de par une densité et une humidité restante supérieures. C'est pourtant là encore un de ces parfums de campagne que j'aime. Emouvant, prenant, tout chargé de souvenirs et indissociablement lié à la saison d'été qui décline et à celle d'automne qui s'installe.

Pour tourner le regain, il faut un petit râteau qui a un long manche. Un léger coup du poignet suffit. Pour le râteler, on lance le grand manche en avant, on le retire en arrière; et on recommence.

Mille fois d'une heure. La paume des mains se calle à cet usage, le manche se polit. Et ainsi tout l'après-midi se tourne ou s'assemble le regain qui sera bientôt chargé par les hommes avec des fourches à quatre dents qui pénètrent mal dans la masse serrée et élastique. Après le temps des fleuriers, celui des chars à pont fabriqués par le père Meyer. Et toujours entre les tires poussent des colchiques. O mélancolie, ô déclin de la saison, ô tristesse d'une nature qui déjà se replie sur elle-même, juste bonne à produire encore quelques plantes tardives. Les feuilles jauniront bientôt, les vaches iront en champ, ce sera la saison des vacherins. Odeur acide de l'automne, humidité qui descend très tôt sur les champs en fin d'après-midi et qui n'autorise guère à rester sans chemise. Dès quatre heures on reformait les tires — du regain ne se séchant qu'en trois jours — et de celles-ci, avec la fourche, on composait de jolis petits chirons bien alignés. Pour les regains plus encore que pour les foins les chirons étaient de rigueur. Le fourrage y fermentait pendant le nuit. Il serait plus vite sec le lendemain, plus régulier aussi.

A la maison, ce regain, entassé en général sur un soleret qui domine le pont de grange, placé aux trois quarts de la hauteur du pont roulant, sous le monte-charge ou de l'autre côté de la grange, au même niveau, dans sa prolongation, parfumerait à son tour la maison. Mais celle-ci, la nôtre, après avoir été ferme pendant cent ans, est devenue logement, comme cent mille autres maisons de ce pays. Et là où s'entassait autrefois le regain, se trouvent des chambres à coucher ! Tant d'odeurs de mon enfance que je ne connais plus. Quel appauvrissement, quelle détresse, quand j'y pense vraiment.

* * *

Cette année-là, et pour la dernière fois, mon grand-père avait semé de l'orge. Pour la dernière fois nous avions ressorti, c'était à la fin du mois d'août, ces liens verts et violets qui étaient dans un sac de jute au galetas, et qui lieraient les gerbes. Celles-ci, chargées sur un char, furent emmenées au vieux garage du Grand Hôtel du Lac de Joux, en dessus du Pont, dont les portes de bois sont numérotées

— ce devait être le hangar n° 2 — et dans lequel une batteuse œuvrait. Quelle poussière du diable, mes amis, pas croyable. Et quel grand bruit de machine. Tchong, tchong, tchong. Ceux de chez nous, il y avait probablement le grand-père, l'oncle Jean, ou l'oncle Samuel, un «commis», y suaient à grosses gouttes, le visage noir de poussière. C'est qu'il y faisait une chaleur pas croyable dans ce hangar d'enfer où vous ne voyiez pas à deux pas.

Et puis nous nous en étions retournés avec la paille, les liens mêlés, l'orge dans des sacs de jute. La landrover tirait déjà le char. Tout ça très vague, très loin, ce jour-là se terminant une époque, celle où à la Vallée les paysans faisaient encore les moissons. Sans céréales désormais, sans pommes de terre, il n'y aurait plus de labours. Et les terres ouvertes, si belles, brunes ou noires selon le terrain, ne se verraient plus. Une page de la vie de nos montagnes se tournait. Et des outils par dizaines: vent à bras, à manivelle, vents traficotés afin qu'ils puissent être mus par un cheval, tel un vent énorme de l'Epine que Millet nous donna, aujourd'hui fierté d'une collection d'objets agricoles, mécaniques aux lourds rouleaux de fer piqués de doigts, qui frappent, qui décortiquent, qui broient, fléaux mêmes qui purent se retrouver au hasard d'une fouille, tout ça non seulement ne servirait plus, mais disparaîtrait, devenu bois de feu, le plus souvent jeté au ruclon sans regret. «Ça fait de la place», disait-on. Telle était devenue la douloureuse rengaine. Faire de la place pour ces nouvelles machines venues d'ailleurs, toutes en métal, toutes pareilles, sans âme.

* * *

Passaient toute la saison, venant des forêts proches ou lointaines, les grands bois du Risoud. Pour la scierie du village, propriété de Jules-Louis Rochat, fils de Rodzet. Je me souviens de deux voituriers qui en ce temps-là faisaient la navette avec leur convoi. Ils tenaient la bride de leurs chevaux puissants qui retenaient, freins serrés, les lourds attelages dont les larges et solide roues cerclées écrasaient le gravier de la route. C'étaient Jovan et le père Juriens. Ils convoyaient des billons d'une longueur parfois à peine croyable, qui les obligeaient à prendre bien large au carrefour chez Toti pour

négocier le virage. Une allure lente, mais puissante. Scène typique d'ici que toujours nous voulions photographier. Nous ne l'avons pas fait. Le présent fait croire à la permanence des activités. On vit celui-ci sans guère penser que le lendemain pourra être différent. Des activités ainsi disparaissent qui ne nous laissent même pas l'image de ce qu'elles furent.

Ils avaient chargé au bord des chemins qui vont au cœur des grandes forêts. C'était un travail difficile accompli par tous les temps avec des outils et accessoires qui ont pour noms: chaînes, coumangles, coins, tourneplots, cherpis. Là-bas, dans les bois bourrés de laisines, il fallait une connaissance parfaite des lieux et des chevaux, et l'appréhension innée des problèmes dangereux à résoudre quant aux charges, aux équilibres et aux leviers. Un métier qui s'apprenait de préférence avec son père.

Ces charretiers qui passaient jour après jour, lentement, sûrement, étaient l'image même de la force et de la ténacité.

* * *

Un soir par année, devant la Coopé, la fanfare de l'Armée du salut donnait son concert. Il n'y avait jamais grand monde pour l'écouter. Les salutistes, qui avaient l'habitude de ces parterres dégarnis, ne s'en souciaient pas autrement, sûrs de leur mission évangélique. Ils étaient en uniformes bleu sombre à parement rouge foncé, impeccables, avec des casquettes pour les hommes, des coiffes dotées d'un ruban noué sous le menton pour les femmes. Leur attachement à la cause salutiste était total. Les habitants d'ici, comme d'ailleurs je présume, leur portaient une sympathie toute relative. Les minorités dérangent. Et n'avait-on pas déjà l'église nationale? On pouvait bien ne pas la fréquenter, se ficher du Bon Dieu comme de sa première chemise, il restait quand même en chacun un fond inaliénable de protestantisme qui faisait regarder les autres, les sectaires surtout, d'un œil aigu, voire mesquin. Milieu campagnard non pas forcément athée, mais incroyant. L'absence quasi totale de besoins spirituels. Même face à la mort. Des vies sans Dieu à qui suffit la terre et le travail de tous les jours.

Nous y allions avec ma mère dès que nous entendions tonitruer les cuivres du côté de la Coopé, au haut du village, dès là-bas impressionnés et respectueux malgré tout de ce zèle évangélique, de ces convictions profondes énoncées face à une population en cette occasion non pas hostile vraiment, mais simplement indifférente. Les cuivres éclataient joyeusement dans la paix du soir. C'était la belle saison. Passait bientôt près de nous une salutiste qui s'était détachée du groupe et qui nous distribuait des images religieuses qui comportaient dans le bas un verset biblique.

Le concert ne durait pas. Ils se voulaient présents parmi la population, mais non pas envahissants. Quand j'apercevais une jeune fille parmi eux, dans le fond critique comme les autres, je me disais toujours: «Que fait-elle dans cette galère, si jolie?» Et j'en concluais: «Elle s'est laissé embobiner, ils l'ont embrigadée!»

* * *

Nous passions parfois dans les maisons du village pour des collectes. Très diverses dans leur but. L'écu d'or, l'indépendance vaudoise dont on nous aurait vainement demandé la date exacte, le 1er Août, l'œuvre Pestalozzi. Pour cette dernière nous recevions des feuilles spéciales où les gens sollicités devaient inscrire leurs noms et prénoms en regard de la somme qu'ils donnaient. A l'encre ou au stylo les dernières années, et non plus au crayon à cause des abus qu'il y avait eu. Des chiffres avaient été gommés, puis divisés par deux, la différence allant dans la poche du «collecteur». On disait que c'était l'Aimé qui avait fait le coup! Avec Femil!

Nous partions ainsi notre feuille à la main, qui se couvrirait d'autographes, quelques-uns parfaits, afin que le régent sache qu'il y avait par le village des gens qui n'étaient pas n'importe qui, que certains avaient une de ces écritures, mes amis, et par conséquent une de ces cultures..., d'autres par contre hâtivement tracés ou maladroitement écrits.

Les collectes... encore une façon pour nous de découvrir le mystère des maisons au fond desquelles une nouvelle fois nous pénétrions. Nous nous répartissions les secteurs. Il y avait le Crêt-du-Puits avec le quartier du Cygne; le haut du village, les Chappes. Et puis encore les Crettêts, le quartier de la gare. Bien que naturelle-

ment chacun préférait collecter en ses propres lieux, nous avions été partout. Seules les maisons foraines restaient le fief invariable de leurs ressortissants. Fifi venant du Haut-des-Prés, les Ours, les trois frères, de l'Epine-Dessous.

Pour moi, mon royaume c'était le Crêt-du-Puits. N'ayez crainte, je n'irai tout de même pas jusqu'à vous décrire chacune des maisons où je rentrais ! Peu de gens nous refusaient leur obole, par crainte de passer pour des radins, même à nos yeux d'enfants. Leur fierté les obligeait à soutenir l'œuvre Pestalozzi. L'économie a ses limites quand elle se heurte à l'amour-propre !

Pénétrons maintenant dans le Vieux Cabaret, en face de l'église. Sous le grand néveau le sol est pavé de cailloux ronds. A gauche est la porte de grange qui ne s'ouvre plus que pour l'époque où l'on fend le bois, à droite la porte d'entrée qui donne accès au corridor. Nous rentrions à l'aveuglette dans sa pénombre et nous cherchions en vain le bouton de la lumière. Ce bâtiment fut construit à la fin du XVIIe siècle. La date en est sur une pierre, à l'angle ouest, à la hauteur de l'avant-toit. La paroi du corridor, côté grange est en planches de largeur et d'épaisseur inégales, qui s'emboîtent verticalement les unes dans les autres. Au sol se découvrent des planelles rouges et grises, solides à défier les gros souliers de plusieurs générations. Ce corridor traverse la maison de part en part, donnant accès sur l'arrière, au levant, du côté du Crêt-du-Puits, sur un autre néveau. Nous avions affaire là à une ferme à double néveau. Mais nous n'allions pas si loin. Car au milieu du corridor, une porte à droite conduit à un petit vestibule d'où partent les escaliers du premier étage. Une autre porte, vitrée celle-là, le sépare de la cuisine. Cette disposition à peine aperçue dans une ombre épaisse que finalement une ampoule de très faible voltage effleurait de sa maigre lumière. Etonnament nous n'étions pas apeurés par cette immense bâtisse que nous aurions pu peupler, à notre âge, de Dieu sait quels personnages effrayants. Ce n'était certes pas accueillant, mais ce brin de mystère et cette vie secrète à découvrir nous encourageaient.

Nous frappions. Sitôt on venait nous ouvrir. Ils étaient là, tapis dans la cuisine qui se dévoilait à nous, éclairée parcimonieusement par la fenêtre qui donne sur le champ qui sépare cette maison du collège et qu'ombragent trop deux marronniers et un tilleul.

Emile, on lui disait Femil, issu de la grande famille des Pantalons qui agonisait là, avec ce dernier représentant célibataire, se tenait debout près de la porte. Il portait une vareuse foncée de laquelle émergeait son cou brun et maigre. Il était coiffé d'une casquette grise, non, plutôt couleur de terre. «Une barbe de trois jours», pour ne pas dire d'une semaine le rendait plus pitoyable encore. Je le connaissais bien pour le voir souvent à la laiterie où il passait des heures à discuter avec mon père qui travaillait à sa chaudière ou à son enrochoir. Est-ce pour cela que rien de lui, malgré son aspect peu engageant, ne m'effrayait ?

Mon père l'avait conduit quelquefois à la Petite-Echelle dans son side-car où il avait pris place dans la caisse, escapades dominicales desquelles il retirait une vraie jouissance en des années où il ne sortait plus guère. Ancien petit paysan, il délaissa son domaine, perdant peu à peu le goût de l'agriculture. Juste lui resta-t-il longtemps une dernière vache pour laquelle il partait chercher de l'herbe au Bugnon avec une grande brouette à cadre. Quant à faire les foins, cela lui était devenu insupportable, il ne sortait plus guère qu'en fin d'après-midi quand il faisait moins chaud. Et cette dernière vache lui donnait encore une goutte de lait qu'il menait à la laiterie avec un petit bidon, la paie en conséquence. Aussi, les derniers temps, vendait-il son domaine parcelle après parcelle. Il nous avait cédé le champ du Bugnon qui se trouve devant notre ferme. Pas une vente au rabais comme on serait tenté de le croire. Femil connaissait les prix mieux que quiconque. Je le revois chez nous, à la belle chambre, en transaction avec mon père.

Pour causer, Femil approchait de vous sa figure ridée, tendait son cou maigre et vous soufflait sur la figure en poussant, les lèvres serrées, de profonds et énigmatiques hum ! hum ! Il sentait le vieux, toujours, à la limite le moisi. Pas une odeur vraiment repoussante pour moi qui un jour me plairait à fouiller dans la poussière des vieilles maisons. Un «parfum» des temps passés où on ne se lavait à fond que deux fois l'an, à Pâques et à Noël.

Dans l'autre coin de la cuisine, à côté du fourneau, près de la fenêtre, se tenait la Jeanne, appuyée sur un balai qu'elle n'userait pas. Figure amaigrie avec des yeux profondément enfoncés dans des orbites cerclées de noir, cheveux en filasse, gris et blancs. Nous la

nommions chez nous la *Jeanne au chapeau jaune*. Parce que quand elle sortait encore, les dernières années de sa vie passée en recluse dans sa cuisine, au jardin qui entoure cette vieille et belle maison, elle se coiffait toujours d'un grand chapeau de cette couleur. Nous étions loin de nous douter que cette femme douloureusement décrépite avait été, il y a bien longtemps, au début du siècle, une jeune fille éclatante. Qui elle aussi aimait les photos. La voilà dans un atelier de professionnel, mélancolique devant une tenture fleurie, un gros ruban noir au cou, à la taille une large ceinture d'étoffe satinée. La voici à la maison, debout dans la neige aux côtés de sa sœur, vêtue comme elle d'une jolie robe de ménage que protège un frais tablier à carreaux bordé d'une dentelle blanche. Nous la retrouvons encore sur le pâturage de la Cerniaz, propriété de son père, parmi les siens devant un mur de pierres sèches; le photographe est Lugrin d'Yverdon, un vieil ami de la famille.

Jeanne avait des prétentions. On lui prêtait des propos qu'elle aurait tenus: «C'est que nous sommes de la haute, nous!» Etait-ce vrai, le disions-nous seulement par dérision? Mais à vouloir toujours mieux on laisse passer sa chance. Les années avaient fui sur cette maison où ces deux êtres solitaires devenaient pitoyables. Ç'avait été une lente et irrémédiable usure. L'album des copies de photos qui les concerne est là qui le prouve. La jeunesse si belle, avec tant d'espoir et de lumière, la vieillesse triste et douloureuse.

Ils ne nous donnaient pas de grosses sommes; nous les comprenions, car ils ne vivaient pas dans l'opulence. Pourtant allez savoir, avec ces vieux qui cachent parfois leurs économies derrière une planche, comme ce fut le cas à la Cornaz... Femil signait. Nous ne quittions pas cependant la cuisine aussitôt. Car ces deux personnages, pétris d'ombre plus que de lumière, nous parlaient longtemps, ce qui nous étonnait. Ils nous dévoilaient même un savoir insoupçonné. Le journal du jour, déplié, s'étalait sur la table. Les événements pénétraient donc aussi dans ces lieux apparemment coupés du monde? Et je sais qu'avec ces gens-là aujourd'hui, s'ils vivaient, je pourrais causer des heures durant de mon vieux village. Comme aussi de leur famille qui avait tenu près d'un siècle l'Auberge de la Croix-Blanche, alors seul lieu public du hameau, et qui connut son âge d'or quand les constructeurs de l'église, érigée juste en face dans les années 1832, 1833 et 1834, venaient en foule y boire leur vin vieux.

Après ce long séjour dans la pénombre, ressortis de la cuisine et du long corridor, la clarté de la rue nous paraissait resplendissante.

* * *

Quand mon père n'avait pas son side-car, nous devions les seules évasions à la plaine à l'oncle Samuel qui conduisait la vieille VW noire ou la Land-Rover, véhicules possédés par mon grand-père qui n'était plus d'un âge à passer un permis. «Trop vieux», disait-il lui-même. La VW noire avait deux petites fenêtres à l'arrière, plutôt des borgnettes jumelles, et son intérieur sentait le simili-cuir, le moteur et la benzine. Vous auriez vômi rien qu'à mettre la tête là-dedans. Et nous, nous y montions quand même, et de plus, par obligation, nous nous installions à l'arrière. Et vogue la galère. Le Mollendruz avait cent virages en épingles à cheveux qui nous offraient, projetés les uns contre les autres, un supplice des plus raffinés, genre de mal de mer qu'amplifiait encore des impressions de claustrophobie.

Nous préférions naturellement la Land-Rover, prononcez Landrove. Elle avait une carrosserie vert foncé, celle-ci bâchée d'une forte toile d'un vert plus clair. Nous prenions place à l'arrière, sur les banquettes sans coussins qui laissaient apparaître, par une usure déja conséquente, l'aluminium de la carrosserie.

La Land-Rover servait à tout. On y entassait des bottes de paille, des chaînes, du bois, des veaux morts ! Elle tractait des chars de foin vides ou chargés, elle actionnait la tourneuse, elle aurait même pu faucher à ce qu'il paraît. Et quelques trop rares fois elle nous emmenait à Pully où habitaient l'oncle Emile, la tante Ada et les deux cousins. Qui nous avaient tant parlé de chez eux lors de leurs vacances parmi nous, que nous voulions voir enfin où ils vivaient, et quels livres — plutôt des bandes dessinées — et jouets ils possédaient.

La ville... avec ses possibilités infinies. Ils se rendaient à l'Uniprix où ils achetaient des articles pour presque rien dont nous, nous aurions fait notre bonheur. François parlait de chez Randall, un marchand de farces et attrapes qui curieusement n'avait pas le goût de la plaisanterie !

Le voyage était long sur les routes d'alors, sinueuses et bossues. Nous étions heureux d'arriver et de nous dégourdir les jambes dans un jardin où il y avait de grands arbres et beaucoup de verdure. Puis de monter dans cette maison locative au corridor frais dont ils occupaient le deuxième ou troisième étage. Comme c'était dimanche, l'ambiance était particulièrement morose. Nous nous y trouvions un peu hors du monde, mais heureux quand même, car cette sortie, pour nous qui ne voyagions pour dire jamais, c'était la grande évasion, presque l'aventure.

Notre grand-mère, qui plus que nous encore aimait les déplacements, nous avait accompagnés. Quoiqu'elle vécut toute sa vie à la montagne, elle avait des goûts de bourgeoise, et il lui plaisait de faire des courses en ville où elle remplissait son cabas. Elle se rendait à la droguerie du Lion d'Or où elle achetait des éponges synthétiques orange que mon père servait pour frotter ses vacherins à la cave. Entre ces promenades goûtées avec délectation et monter sur la Muratte avec le grand-père, le choix aurait été vite fait. Lausanne avait son attirance. Tandis que le grand-père, de tout ça, de la ville comme des courses, il s'en fichait éperdument. Pour lui la vie était dans son village, près de sa porcherie ou là-haut sur sa montagne. Il y montait à pied, poussant son vieux vélo noir sur la pente trop raide du Haut-des-Prés, engin qu'il réduisait sous le couvert du Chalottet pour ne le reprendre qu'en fin de journée, quand il redescendait au village. Dans le fond les paysages les plus connus ne sont-ils pas les plus aimés ?

Une fois que nous étions descendus à la ville, la troupe Knie donnait ses représentations sur la place de la Riponne, journée que je n'ai pas oubliée. Nous y avions découvert toute la magie extérieure du cirque, avec l'immense tente, les roulottes, et puis l'odeur fauve et forte des animaux. Les cousins avaient déjà vu le spectacle, ils nous racontaient. Nous avions eu quelques instants l'espoir d'y aller à notre tour, supposant que pour une fois, une seule et unique fois, ils nous auraient donné ce plaisir. Hélas non, juste avions-nous eu droit à la visite de la ménagerie en laquelle nous ne goûtions à rien, les yeux obstinément fixés sur la grande tente qui, pas très loin, nous le savions maintenant, ne nous accueillerait pas. Question de temps ou d'argent ? Comme complément au cirque, oui, la ménage-

rie ça aurait pu aller, mais comme plat principal... O désespoir. Les larmes me montèrent aux yeux. Non, l'immense et magique tente, dont nous voyions déjà l'entrée absorber des parents qui tenaient leurs enfants par la main, ne nous verrait pas encore cette fois-là.

O cirque, ô cirque magique, ô lumière, ô musique, ô clowns et rires d'enfants, animaux somptueusement décorés qui se présenteraient bientôt dans le rond de sciure... nous laissions tout cela derrière nous alors que nous remontions à la Vallée.

* * *

Pour les pommes de terre aussi c'était la dernière fois. Les plants, à l'heure de la récolte, fin septembre, flétris, décharnés, retombaient tristement sur la terre brune de ces champs assez éloignés du village, là-bas aux Plats-du-Séchey. Et pourtant dans le sol, la pomme de terre bonne à tout faire, qui avait sauvé l'Europe de la famine depuis son introduction au milieu du XVIIIe siècle, offrait ses tubercules généreux. Notre grand-père, nos oncles, mon père peut-être, y peinaient de leurs crocs à deux dents pour les sortir au grand jour. Petites et grandes, laissées sur le champ en attendant que se sèche leur terre, puis mises dans des corbeilles de treillis ou d'osier vidées ensuites dans des sacs de jute.

Cette année-là pourtant le doryphore s'était abattu sur les champs. Jaune avec des raies noires, curieux, joli, ce parasite montait le long des plants dont il mangeait les feuilles. Le doryphore avait causé des ravages terrible parmi les champs de pommes de terre pendant les années quarante. Mon père me raconta que curieusement ce fut une dame du Lieu, la mère à Paul-Armand, qui découvrit la première en Suisse cet insecte dans son jardin. Quelle gloire pour notre commune !

C'était très beau de voir une récolte de pommes de terre, avec parfois certaines très grosses, d'autres toutes petites, et beaucoup très variées dans leurs formes. Elles nous viennent maintenant de plaine et on va les acheter à la Migros. Calibrées à souhait ainsi que les veulent les ménagères, à manger avec la pelure, ce que je fais même pour les autres, tant elles sont belles et propres.

La récolte de pommes de terre était entassée chez ma grand-mère, dans la cave la plus fraîche qui n'est pas voûtée, bâtie après l'incendie de 1900, époque où les techniques traditionnelles de construction étaient abandonnées au profit du simple, avec pour cette cave des rails de fer et des ourdis de terre cuite. Cette cave était à peine éclairée par deux fenêtres placées au ras du plafond, brunes de terre, pleines de toiles d'araignées. Au printemps, malgré la fraîcheur et l'obscurité du lieu, de longs germes blancs apparaissaient sur les pommes de terre. Ces germes donneraient de nombreux nouveaux plants pour la saison suivante, six ou sept par tubercule. Ainsi, la vie jamais ne s'arrête.

* * *

Après les regains, sur les champs rasés de près, propres comme des pelouses de millionnaires, des taupinières poussaient, toutes plus belles les unes que les autres. Les taupes avaient soulevé une terre noire d'une beauté incomparable. Prenons-la dans nos mains, celle-là, avec pour la compléter des déchets de végétaux noirs comme du charbon et pleins de reflets bleutés, reste d'une vieille forêt qu'il y avait là il y a cinq ou six cents ans; faisons-la couler entre nos doigts; humons-la! N'est-elle pas si admirable en sa texture, cette terre-là, que c'est en elle qu'un jour nous voudrions être enterrés?

Les taupes la ramenaient des profondeurs à la surface. En grosses taupinières qui rivalisaient d'importance les unes avec les autres. Toutes fraîches, presque appétissantes. Impossible dans de telles conditions de résister à l'envie d'y tendre nos trappes. Ç'aurait été comme un promeneur qui serait passé, indifférent, à côté d'un superbe coin de morilles. Je courais donc à la maison chercher mes trappes, mes boucles de rechange ramenées de la forge, à la rigueur des gros boutons pris dans les cartons de ma mère où elle les chercherait un jour vainement, mes bâtonnets de bois. Tout ça compris dans un vieux sac à commission stocké dans l'armoire rouge-grenat qui trône à l'angle est de la boutique, meuble de sapin plus vieux dans ses moulures à l'ancienne et son vernis craquelé, que ne peuvent l'être les neuf dixièmes des maisons de mon village.

Je n'appréciais pas de tuer, encore moins de faire souffrir. J'aimais pourtant la sensation quand, certain d'en avoir piégé une, je tirais une trappe fermée qui résistait un peu, comme pour parfaire ma volupté. Et que je découvrais dans les pinces serrées une grosse taupe plus raide que du papier mâché, ou parfois encore tiède. La capture est un sentiment inouï. C'est la preuve évidente de notre savoir-faire, et de plus la certitude de notre supériorité, à nous les hommes, sur l'animal qui n'évente pas nos traîtrises qui les conduisent dans nos pièges mortels.

Les taupes fraîches, je les ramenais à la maison où l'un de nos chats les saisissait à pleine gueule, les emmenait dans un coin près du garage, puis le corps collé au sol, leur faisait craquer les os avec un appétit féroce.

Mais aller aux taupes, c'était immanquablement accepter la pluie, les champs mouillés, des mains gelées, des bottes à traîner, de la fatigue et du découragement surtout. Ces conditions difficiles ne m'intéressaient guère. L'envie fléchissait vite à ce train-là. Je laissais mes trappes trois ou quatre jours sans les voir. Et quand j'y retournais, dans cette mouillasse qui ne s'était même pas encore ressuyée, je ne les retrouvais plus, ou seulement avec beaucoup de peine. Je goûtais certes à la prise des taupes, mais je n'étais pas le plus assidu. C'est que je connaissais d'autres envies. Je construisais un planeur en balsat qui ne volerait jamais, je faisais sauter du carbure dans une boîte vide de Nescafé, mais surtout je lisais. Dès quatorze ans je dévorais des Gustave Aimard de cinq cents pages en moins d'une semaine. Un *Bob Morane* me prenait une heure et demie à deux heures ! J'étais devenu un lecteur insatiable, rapide et heureux.

Telle était ma vie d'enfant. Inconstante, mais riche quand même. Et elle m'ancrait chaque jour davantage en cette terre qui me deviendrait bientôt unique et irremplaçable.

* * *

Troisième partie

Mon père était laitier. Il le fut de 1926, année où mon grand-père Jules Rochat racheta le lait du village, jusqu'en 1964, où il délaissa cette activité au profit de l'agriculture, avec en plus, l'été la garde des vaches et des génisses à la Muratte, l'hiver la pratique de l'affinage. Il en avait par-dessus la tête, de ce métier ingrat, mais surtout astreignant comme c'est pas permis. Ma grand-mère le meula pour qu'il continue. Rien à faire. Il ne voulait plus entendre parler de laiterie. Il en avait ras le bol, c'était l'usure complète. En l'espace de près de quarante ans jamais de dimanches. De vacances on n'en parle même pas; mon père n'a pas su ce que voulait dire ce mot. Juste une absence de dix jours quand il dut se faire opérer de l'appendicite. Levé à six heures et demie pour le coulage du matin, il ne rentrait le soir qu'après huit heures, guère avant. C'était l'époque où les paysans traînaient autour de la chaudière à ressasser éternellement les mêmes histoires. Tous ces coudes appuyés là, sur le bord, en avaient poli le cuivre. Il y avait Pedzi, une épaule plus basse que l'autre, avec sa boille à dos. Il y avait l'Armand, mon oncle Jean dans ses bleus de travail, Nestor, et puis tant d'autres qui ne pouvaient pas décoller, les paysans étant encore nombreux en ce temps-là. Quelles pedzes! Que mon père ait eu une famille, s'en souciaient-ils? Absolument pas. Ils se tenaient donc là, accoudés, appuyés, adossés, batoillant et refaisant le monde. «Mais fixe donc une heure de fermeture», disais-je à mon père. Il n'en avait pas le

courage. Ça durait depuis si longtemps, depuis presque quarante ans. Si bien que quand enfin il cessa, à l'âge de cinquante-quatre ans, je ne pus que lui dire: «Moi, à ta place, j'aurais arrêté dix ans plus tôt; je les aurais laissés se débrouiller avec un autre laitier, les paysans du village.»

Et pourtant je me souviens sans amertume de la laiterie, avec sa grosse chaudière au milieu de la salle de coulage. Et que je vois pleine de lait, ou de petit-lait jaune-vert après la fabrication du fromage. Celui qui sortait de la centrifuge quant à lui était blanc, le surplus, une partie gagnant la porcherie par une canalisation souterraine, coulant sans autre dans la grille. Il sortait mousseux, si beau dans sa consistance légère et crémeuse, que je le prenais parfois dans les mains et que j'aurais voulu le boire ou le manger tellement il était appétissant. Je disais souvent à mon père: «C'est bon, cette mousse-là?» Il me répondait toujours: «Vouah! ça ne vaut rien!» Et elle continuait à couler par dizaines de litres qui partaient rejoindre les égoûts ou le ruisseau de la Sagne. On ne parlait pas encore d'épuration en ce temps-là.

La chaudière à charbon et à bois, car on pouvait y utiliser indifféremment ces deux combustibles, se dressait dans le coin droite, au fond. On faisait des bûches de trente-trois centimètres qu'il fallait couper à la maison, puis amener au galetas de la laiterie avec un petit char. On les passait par la fenêtre ouverte au-dessus de la porte d'entrée. La chaudière en consommait des stères et des stères par année. Il y avait le tronc à petits bois juste devant sa porte. L'entourage était noir de poussière de charbon qui partait dans la grille quand on lavait le local de coulage à grande eau.

Mon père préparait la caillette, faisait le fromage, le seré, la baratte tournait à la chambre à lait avec de grands bruits. On expédiait le beurre en une grosse motte mise dans une caissette de bois à la Centrale du Beurre à Lausanne. Gaston Rochat était bien connu là-bas où bientôt son fils aîné y ferait ses premières armes dès sa sortie de l'école de commerce. A la chambre à lait se trouvait aussi le gros frigo qui avait un extérieur de bois, avec des poignées chromées. Percée de petites fenêtres comme un chalet, c'est dans cette pièce qu'on entreposait le lait du soir, dans des baquets de métal

zingués où il se refroidirait, baquets qu'on utilisera plus tard, après leur existence laitière, au galetas de notre maison pour recueillir l'eau des gouttières. Tout ça, c'est la vie d'une laiterie.

Le jour de la paie du lait, une fois par mois, dès seize ans, quand mon frère Daniel délaissa la place, c'est moi qui faisais le coulage. Mon père, lui, restait à la chambre du haut avec sa caisse et ses registres. Moi, en bas, je pesais le lait dont je notais le poids dans un grand registre qui restait ouvert sur le pupitre, près de la fenêtre, puis dans les petits carnets allongés avec des fourres noires et tachées que me tendaient les paysans. On versait à deux le bac de coulage rempli de lait dans la chaudière. Je sautais en bas des escaliers de la cave pour aller couper un morceau de fromage. Je courais au frigo pour une plaque de beurre. Je servais le lait aux clients, dames et enfants pour la plupart.

Ainsi défilaient devant moi les gens de mon village que j'apprenais à connaître de cette manière. Voilà Pipi, le dernier représentant des Thionville, qui est venu à la laiterie d'une démarche lente et lourde muni d'un tout petit bidon; la Tata, Pisome, la femme à Malou à Doret qui elle prend cinq litres à la fois. Nous n'avions point de caisse. L'argent était mis directement dans le tiroir du bureau où il y avait tout plein de sous jaunes. Le lait se vendait encore au centime, tout juste s'il ne fallait pas tenir compte des demi-centimes.

Les escaliers s'enfonçaient dans les profondeurs obscures et salées de la cave par d'innombrables marches de pierre brunies par le temps, le sel et les acides lactiques. Souvent glissants, ils menaient à deux caves, la petite et la grande comme nous les appellions. Dans la petite, directement au pied des escaliers, dans un bac de bois cerclé rempli d'eau salée, flottait le fromage du jour d'avant. Sur une table de bois rongée par l'âge, l'humidité et le sel, reposait la pièce entamée que l'on coupait avec le couteau à fromage, rectangulaire, d'une lame large et haute, avec un manche de bois percé d'un trou ovale qui pénètrait avec peine dans la pâte dure aux trous qui pleuraient le sel. «Je m'excuse, Madame, vous vouliez cinq cents grammes de fromage et je vous en ai mis un kilo !» «Ça ne fait rien», avait peut-être répondu celle-ci, «On commencera par manger le bout qu'il y a en trop !»

Dans la grande cave, l'été, mûrissent les fromages que soigne mon père. Entreposés sur des tablars de bois larges et épais que des carrelets de section rectangulaire séparent. Et qu'il faut retourner et laver à l'eau salée tous les deux jours. L'hiver on y encave les vacherins. Ces vacherins qui furent ma vie, non pas tout entière, mais presque. Combien de millions de mots prononcés et entendus sur ce sujet? On en remplirait sûrement la plus grosse des encyclopédies universelles! Tous les jours à table, nous en parlions de vacherins. Sans nous lasser. Parce que c'était notre métier, notre gagne-pain, notre souffrance aussi. Des vacherins durs au milieu par centaines. Ceux que j'aimais ainsi dans l'assiette, un peu acides, avec du pain, des röstis — prononcez röchtis — de la salade rouge ou du rampon. Louis XIV jamais ne mangea mieux que cela!

La laiterie fut pendant près de quarante ans le monde de mon père. Elle le fut aussi pour nous. Il y avait le bois à charrier, la paie du lait à y faire, les fonds à y laver, et puis le dimanche matin, pendant l'automne et l'hiver, les soins à donner aux vacherins. Ils n'auraient pas passé le dimanche sans cela. De par des caves pas trop favorables, ils se seraient mis à moisir, chopant ce que l'on appelait des peaux de taupes, ils auraient surtout collé à la planche, au fond comme on dit chez nous, sur laquelle ils reposent. Il y avait aussi, chaque dimanche matin d'été, la patronne de la Truite qui venait chercher de la crème, comme elle la voulait, genre crème de chalet, bien épaisse. La laiterie était déjà fermée, il fallait y retourner avec elle. Cette corvée m'incombait presque toujours. Que Dieu soit béni, j'ai eu la patience de tenir jusqu'au bout!

Les toilettes de la laiterie se trouvaient à l'étage. La chasse d'eau ne fonctionnait plus depuis un siècle au moins, les tuyaux rongés à mort par les vapeurs de sel. Ce qui nécessitait le bidon d'eau. Ça sentait les chiottes d'antan, dans ce coin-là, complètement à l'écart du monde des hommes, bien qu'on y entendait souvent les bruits de la forge. Toilettes insalubres, dont je n'ai pas oublié l'odeur. Mes amis, vous vous trompez, la vie n'est pas faite que du parfum des roses!

En vérité cette laiterie avait pris un sérieux coup de vieux et aurait mérité d'urgence une bonne restauration. Mais pour les paysans de l'époque ça allait bien comme ça, et puis mon père n'était

pas exigeant, il ne demandait même jamais rien en fait d'améliorations. L'hiver je lavais les fonds dans un bassin métallique rouillé qui perçait. Je les étendais derrière la chaudière toujours tiède, quand il faisait mauvais temps, devant la laiterie les après-midi de soleil. Passaient par là les gens du village qui se rendaient aux autres magasins du village, à la boulangerie, à la Coopé, à la boucherie aussi qui depuis peu avait installé ses pénates au haut du village, derrière les maisons, bien à l'écart, cachée on ne pourrait mieux. Et de chez l'Aline alors, vous n'en parlez déjà plus? Ah! oui, j'oubliais, et puis aussi donc chez l'Aline...

Près de la laiterie, sur la place qu'il y a là, étaient les marronniers, les bancs verts, la barrière métallique, et puis en contrebas le poulailler à Tiétié, vous savez, là où les vieilles marmites d'alu sont toutes cabossées, le vieux moulin. Plus loin, de l'autre côté de la place se voyait le Cygne, avec à ses côtés, séparé d'une ruelle qui conduit vers chez Pépé, le vieux cabaret. Et puis à droite, en frange de la Sagne qui s'étale à l'ouest, avec la porcherie au loin, en direction des Ecrottaz, l'église où nous fréquentions l'école du dimanche, la fontaine où nous nous giclions au passage et où mon père lavait ses tablars à fromage, et le local des pompes enfin où deux ou trois fois l'an, les pompiers du village aéraient leur matériel, échelles et tuyaux, et s'exerçaient sous les ordres d'un capitaine, alors que d'aucuns, rouspéteurs, sans discipline, s'enfilaient sans autre au Cygne. C'était ici vraiment le cœur du village.

* * *

Le temps de la descente. L'automne s'était manifesté par des gelées précoces. Les arbres jaunissaient. Une première neige était même apparue sur les hauteurs. La commission des regains avait taxé la dernière herbe. On l'avait vue se promener partout sur les prairies du village. Et puis les premiers troupeaux, ceux des pâturages les plus élevés, avaient regagné la plaine. S'il y avait encore des bouquets sur les têtes des plus belles vaches, qui avaient bien profité elles aussi de leurs «vacances», ce n'était plus l'exaltation.

La descente est triste. Surtout quand elle se déroule sous une pluie glacée. Mélancolie de la fin d'une saison d'alpage où des vieux bergers se demandent anxieusement: serai-je encore là pour la prochaine saison, avec cette arthrose, avec ce cœur qui flanche, ce souffle qui devient court? La descente qui éloigne des pâturages. Quoique ceux-ci, les derniers jours, presque hostiles. Avec une herbe faite rare, un chalet refroidi et la nuit qui vient décidément trop vite. Non, il n'y avait plus de raisons de rester là-haut, ni rien à regretter. Il fallait partir. Pour les hommes retrouver les maisons chaudes, pour le bétail l'herbe plus épaisse des champs comme aussi le fourrage sec. La saison était irrémédiablement finie.

Alors on baissait les fils pour que la neige ne les casse pas, on enlevait les clédars, on retirait les pompes à bras des puits. Seuls restaient, fantômatiques près des chalets, les grands balanciers avec leurs pierres suspendues. Puis on bloquait les portes d'écurie avec des barres de bois, on tirait les volets et enfin on fermait et cotait la porte d'entrée.

Notre village alors revoyait défiler ces troupeaux qui l'avaient traversé dans l'exaltation du début du mois de juin. On disait: voilà le Pré Loin qui descend, les Laisinettes, les Cernicolets. Ils passaient tous, les uns après les autres. Et puis rentraient aussi les troupeaux du village qui ne venaient pas de si loin. Les derniers jours les vaches là-haut sentaient bien qu'en bas dans les champs l'herbe était meilleure. Elles meuglaient désespérément sur les grands espaces déserts et tristes. C'était le reflux de cette émigration saisonnière qui avait peuplé chalets et pâturages pour quatre mois. D'une vie certes primitive, monotone et pénible, mais riche quand même de satisfactions pour celui qui l'aime.

* * *

Finis les regains, finie la saison d'alpage, arrachées les pommes de terre, arrivait l'époque des vaches en champs. Octobre aux brouillards matinaux épais que des journées éclatantes dispersent. Dès le matin l'air s'emplissait du bruit des cloches de toutes les bêtes du village. Celles-ci lâchées aux portes des écuries, allant parfaite-

ment libres dans les prairies qui l'entourent. C'était la pâture en commun, coutume venue d'un âge si lointain qu'on en savait plus l'origine. Et que la vie moderne, avec surtout l'augmentation du trafic, tuerait bientôt. Ainsi dès la réunion parcellaire des années soixante, chacun désormais enclorait ses champs et y mènerait ou y reprendrait ses bêtes, le matin et le soir. Mais au temps de mon enfance qu'un seul fil tiré tout droit de la Combe aux Grands Billards ! Avec sur le tard la protection de la ligne de chemin de fer à cause des accidents qu'il y eut. Quel spectacle de voir toutes ces bêtes confondues dans les champs. Celles qui s'étaient trouvées ensemble sur les alpages pâturaient ensemble. Elles ne se dissociaient que le soir, à l'heure de la traite où elles se dirigeaient seules vers les écuries. Les jeunes se groupaient de même, y compris les veaux. Ceux-ci sans discipline. Vous les retrouviez très loin du village, et chaque fois en un endroit différent. Un jour aux Crêts de l'Epine, le lendemain aux Grands Billards. Et ils ne revenaient pas avec la nuit qui tombe. Aussi fallait-il partir les chercher et les courater sur les crêts, les plats, sur tous les chemins. Sales bêtes que ces veaux ! Ils étaient endiablés, rendus infatigables par quatre mois de chalet. Pas plus intelligents pour tout ça. Et surtout ne me dîtes pas le contraire; c'est qu'alors vous n'avez pas raperché quand vous étiez gamin.

* * *

Octobre... un beau mois. Car n'y avait-il pas en son milieu deux semaines de répit pour souffler un peu et pour oublier un bref instant l'école et ses leçons ? Une interruption bénie dans l'écolage qui ensuite nous conduirait tout d'une traite jusqu'à Noël. Nous ne quittions pourtant pas la classe avec une exaltation semblable à celle que nous avions pu connaître avant les vacances d'été. Que sont deux semaines ? Nous nous retrouverions si vite. Que c'en était presque un plaisir atrophié. Ne pleurons pas, elles étaient quand même bien bonnes à prendre, celles-là. Surtout que j'échappais, moi, à la plupart des travaux de campagne qu'effectuaient mes deux

frères aînés. Oh! bien sûr, ceux-ci auraient voulu m'embarquer avec eux. Mais je me trissais toujours avant. Ça les mettait dans une de ces rages!

Je rejoignais le cousin François qui était revenu de la ville. Nous allions dans les bois, au bord du lac, à Bonport, à la Tornaz, au tunnel, derrière la scie. Les jours de pluie nous les passions chez la grand-mère, bien au chaud à jouer dans la chambre arrière où elle avait fait du feu. Aux quatre heures nous avions du pain blanc avec deux carrés de choc. Et parfois, dans cette même chambre arrière, qui constituait notre cœur du monde, nous chipions les cigares du grand-père qui étaient dans un tiroir de son bureau et nous partions les fumer comme de vieux briscards, sans mal, dans le poulailler derrière la maison, un peu en retrait, en contrebas du pont de grange de chez Will, et qui semblait un peu nous appartenir tant nous y avions passé d'heures.

Nous nous rendions aussi aux Cruilles pour cueillir des joncs, nous faisions des arcs et des flèches. C'était un temps où le cousin Pierre m'appelait Sblochnée. Je ne fus pas en reste question de surnoms, mézigues! Nous brassions les feuilles mortes dans la forêt, nous faisions des feux, là-haut aux Grands Billards, et sur lesquels, dans de vieilles gamelles d'armée toutes noires, nous nous préparions du thé. La campagne nous appartenait tout entière. L'automne goûté dans sa quintessence. J'aimais alors le goût amer et sauvage des noisettes qui ont un fruit blanc, la collecte des culots sous le stand de la Combe ou des balles aux cibleries, 300 mètres plus loin; le jeu du 11 pratiqué sous les voies de chemin de fer empilées près de la gare qui laissaient un espace libre, une vraie cabane, sous les traverses qui les supportaient. Les feuilles tombaient, plus nombreuses chaque jour à joncher le sol. O nostalgie. J'entends des cloches de vaches, je vois des colchiques et je sens bien que l'air est humide.

* * *

Qui se souvient du vieux Cygne incendié en 1964? J'étais à une soirée de l'Echo des Forêts à la grande salle du Pont. La société arrivait au bout d'un programme qui avait duré une douzaine de mor-

ceaux. Jouant de l'alto, j'avais allégrement, moi, planté des clous face à une salle pleine. Arrive soudain un homme qui crie dans celle-ci: «Le Cygne brûle, le Cygne brûle!» Ce fut la ruée immédiate à l'extérieur, vers les quais où les gens s'agglutinèrent. Le Cygne effectivement brûlait, là-bas aux Charbonnières. On voyait au milieu de ce village des flammes qui montaient haut dans le ciel. Un foyer si énorme que tout le quartier semblait brûler.

Je me glissai aussitôt dans l'arrière-salle, ramassai mon marteau, pardon mon alto, et partis sans autre sur mon vélo, dans le fond content d'en avoir fini avec cette soirée qui m'aurait été, avec la tombola, le bal et tout le reste, plus pénible que dix jours de foin! Les pompiers étaient déjà sur place. Mais trop tard pour eux d'éteindre l'incendie. Ils tentaient seulement de le circonscrire afin de protéger les maisons voisines, notamment le Vieux Cabaret dont la façade à bise est couverte de tavillons. C'était Six-Sous qui giclait sans relâche cette chappe brûlante où l'eau s'évaporait à mesure. La chaleur devenait insupportable. Tandis qu'au cœur du bâtiment les flammes sortaient par les fenêtres supérieures, léchaient les façades et mangeaient le toit. Tout ça dans un grand bruit de bois qui craque et s'effondre. La lueur de l'incendie se reflétait dans les nuages. La place était noire de monde. En dépit de son côté tragique, ce spectacle fascinait, prenait au ventre, à la limite exaltait.

Les pompiers et d'autres gens avaient pénétré dans la maison du père Angeloz, c'est-à-dire le Vieux Cabaret partie de bise, qu'il avait racheté après le décès de mon oncle Robert, pour en vider les pièces au cas où l'incendie s'y serait propagé, ce qui arriverait sans tarder, croyait-on. Et tout ce monde traversait le corridor, montait les escaliers, pénétrait dans les chambres. On sortait des meubles, on s'encoublait les uns contre les autres. On cognait des portes, on arrachait ce qui crochait ou dépassait. Qui avait encore sa raison là-dedans? Des disques étaient tombés par terre que chacun pillonnait. Inutile de dire que ceux-là n'ont jamais revu le pick-up! C'était un déménagement d'apocalypse, dans le désordre le plus complet. Et de là, de cette maison, on apercevait le Cygne qui poursuivait sa combustion effrayante. Les hommes, dans cette ambiance inouïe, étaient comme ivres, hors d'eux-mêmes. Le feu les portait. Ils auraient fait des miracles, encore plus facilement des folies.

Là-bas sur la place, la foule affluait encore. Il y avait cinq cents personnes, non mille. Quel spectacle. Des trombes d'eau noyaient toujours la façade tavillonnée. On entendit dire: «Une vieille bicoque pareille, mais ça ne vaut rien, laissez-la donc brûler!» La bêtise populaire revenait au grand galop, ou le préfabriqué, le moderne, le laid en un mot, vaut mieux que l'ancien tout chargé d'histoire. Ne pas protéger cette bâtisse vieille de trois siècles? Mais ç'aurait été un crime, bande d'ânes!

Il y avait Femil là-bas qui regardait depuis son néveau, puis qui disparut soudain. La peur l'avait-elle fait se terrer dans sa vieille cuisine sombre? Il mourut peu après. On raconta que l'émotion l'avait tué. Mais finalement, cette «vieille baraque» comme d'aucuns disaient, pas plus que la remise de chez Alphonse ou que la maison des Brocard, adossée à l'angle est du Cygne, heureusement ne brûla pas.

L'incendie dura longtemps. On entendait parfois des explosions au gros de la fournaise; une bouteille, un container, une bonbomme, Dieu sait quoi. La foule finit par se disperser. On était au milieu de la nuit. Le feu peu à peu fut maîtrisé par les pompiers du village que renforçaient ceux des autres hameaux. Mais ça dura quand même toute la nuit. On apporta du thé bien chaud à ces hommes trempés jusqu'aux os et que la nuit fraîche, malgré la proximité du sinistre, frigorifiait. Il y avait parmi ces pompiers mon frère Daniel. Moi je n'avais pas encore endossé l'uniforme. Je restai néanmoins aussi jusqu'à l'aube où ça brûlait toujours, alors qu'on voyait passer les premiers paysans qui menaient leur lait à la laiterie, à deux pas. Le Cygne n'était plus, il ne restait de lui que ses grandes façades noircies que perçaient tristement des ouvertures sans fenêtres. Et ça sentait le brûlon par tout le village.

Palmyr le reconstruira, se relançant dans l'aventure malgré son âge déjà avancé. Plus beau qu'avant ainsi que le dit la chanson? On ne saurait l'affirmer. Quoi qu'il en soit la place de l'église une fois de plus s'en trouverait toute changée.

* * *

Il y avait autrefois, dans ce vieux bâtiment à l'agonie duquel on vient d'assister, la boucherie d'Octave, le frère de Palmyr. L'abattoir se trouvait à l'extrême gauche, contre la remise d'Alphonse qui, on l'a vu, avait échappé à l'incendie. Dieu sait comment alors on tuait les pauvres bêtes qui finissaient là leur carrière animale ? A coups de mailloche ? J'entends des os qui craquent, je vois des chairs qui se fendent. L'angoisse de la mise à mort. Les cris, le sang, et cette peur horrible qui fait aller clair. Insupportable spectacle. Les souvenirs même m'en sont douloureux. Malgré tout l'homme vit avec cela et mange sa viande le cœur tranquille. Moi aussi. Aveugle, insensible, à la limite criminel. Mais que ferions-nous pas pour satisfaire notre appétit ?

Je ne passais pas devant cette boucherie sans frissonner. C'était un lieu maudit que je retrouvais la nuit dans mes cauchemars. Ça et une tête de veau que j'avais découverte un jour au milieu du village, au bord de la route, nourrissaient mes angoisses nocturnes. J'y vis là-bas les bêtes qu'on tirait à deux ou trois parce qu'elles ne voulaient pas rentrer dans ce local atroce, j'y entendis leurs meuglements désespérés. Les siclées des cochons me troublaient moins. Je les connaissais ceux-là parce que j'allais les voir de temps en temps à la porcherie dont s'occupait mon grand-père. Stupides dans leurs boitons dont ils rongeaient les portes d'éternit, effrayants dans leurs cris et grognements que l'on entendait jusqu'au village pourtant à plus de cinq cents mètres. Qui aurait pu prendre en affection des bêtes qui vous auraient mangé si vous aviez eu le malheur de tomber inconscient parmi elles ?

Au Pont le sang d'une autre boucherie coulait directement dans le lac par un tuyau qui sortait à la base des quais. Une écume répugnante se créait parmi les vagues, non loin de l'esplanade où nous nous tenions parfois à la récréation. C'était comme une grande et horrible fleur rouge où nageaient çà et là des particules douteuses. Une fleur, ça ? Non, un champignon vénéneux qui se développait en volutes sanglantes sous nos regards dégoûtés.

* * *

Au Cygne, une fois passée l'entrée, vous preniez la première porte à votre droite pour pénétrer dans la salle à boire. Toute en longueur, avec le recoin traditionnel pour le bar et l'emplacement des habitués, comme aujourd'hui. Près de la porte était le foot de table ou dzim, pour lequel nous venions, le reste demeurant le domaine des adultes.

Mes souvenirs du vieux Cygne portent encore sur la salle arrière où était logée la télévision, l'une des premières du village, avec celle du Terminus et celle de l'oncle Titi, et où la Mina à la rigueur repassait. S'y tint notre dernier souper d'examen, en 1963. A la prim-sup on ne faisait pas le feu qui finit en beauté l'année scolaire, les bonnes vieilles traditions n'allant pas plus loin que l'école primaire. Nous avions mangé des filets mignons. Fameux! J'y goûtais pour la première fois de ma vie. Nous avions dansé. J'avais invité Antoinette, mince jeune fille dont le joli pull aux tonalités brunes, moulait délicieusement une poitrine d'adolescente. Elle portait, je m'en souviens comme si c'était hier, un pendentif de bois au bout d'un lacet de cuir. Nous avions eu là une bonne soirée, mais qui serait mélancoliquement la dernière. Car nous nous quitterions pour toujours après trois ans d'activités scolaires communes. La vie d'adulte nous prenait. Nous pénétrions déjà cet avenir, certes grand ouvert, mais quand même tout plein de nos doutes et de nos interrogations.

Le jeu de quilles était à gauche, sur le même niveau. On entendait du restaurant rouler dans un bruit sourd les boules de bois, puis sauter les quilles en cascade. La boule revenait par une coulisse, entrechoquait les autres en fin de parcours avec un bruit sec. Il n'aurait pas fallu mettre ses doigts entre deux ainsi que le diable nous le suggérait! Nous y jouions aussi parfois. Mais alors souvent nous faisions sauter les boules sur la planche. Ça faisait un raffut du tonnerre. Palmyr qui l'entendait depuis sa cuisine se rappliquait à toute vitesse pour nous dire, rouge de colère: «Faut pas les faire sauter comme ça, pas les faire sauter. Faut les faire glisser, faire glisser. Allez-y doucement, les gars, doucement.» Effectivement les faire sauter, ça creuse des trous dans la planche, pas très visibles certes, mais néanmoins gênant pour les professionnels de la boule dont ils faussent la visée.

Le gros Palmyr, célèbre à cent kilomètres à la ronde. Si on appelait le restaurant le Cygne, on le connaissait aussi sous le nom de Chez Palmyr. Les filets de perche, les filets mignons, les croûtes aux morilles, voilà ses spécialités. Une cuisine somme toute simple, mais bien faite. *Stop ici on mange bien.* Telle était la réclame, lettres blanches sur fond beige, que l'on pouvait lire sur la façade de tôle, à vent de l'auberge. Un cuisinier en fer blanc se tenait debout sur le mur, de l'autre côté de la ruelle. Il y est toujours. Si ce n'est pas lui, c'est donc son frère, car ils se ressemblent ainsi que deux gouttes d'eau. Et parfois quand je passe devant, en souvenir de ce vieux temps, je le salue !

* * *

A la laiterie, comme ailleurs, la saison des vacherins battait son plein. On voyait par le village les monteurs de boîtes mener leur production chez l'affineur. Mon oncle Robert, dit Flaubert, mari de la tante Aline, frère de Emile dit Femil, habitait le Vieux Cabaret, partie de bise. Il montait des boîtes pour la laiterie qu'il rendait sur place dans des sacs qu'il portait sur son dos. Nous allions aussi parfois les chercher nous-mêmes là-bas, avec le petit char. Elles étaient empilées dans la pièce arrière qui n'avait pas de plancher, qu'un simple sol de terre battue. Une vieille maison que celle de mon oncle Robert, avec une cuisine éclairée d'une seule fenêtre qui donne sur le Cygne, juste en face, et dont la grande façade lui mange la lumière. Aux murs de la chambre devant étaient accrochés de grands tableaux qui présentaient des scènes de chasse en Afrique. Nous les regardions toujours longtemps quand nous rentrions chez la tante Aline, fascinés par cette poursuite des grands fauves à cheval et par leur tragique mise à mort. L'exotisme !

La tante Aline était la sœur de mon grand-père. Elle venait de l'Epine. Nous lui rendions souvent visite avec ma mère. Elle me gardait les Nounou, Pingo et Pelly qu'elle découpait dans le bas des *Feuilles d'Avis de Lausanne.* Avec le temps qui passe, les visages disparaissent, à peine si je me souviens de sa taille qui était petite. Mais par contre les odeurs, les couleurs, les impressions surtout, se gardent mieux. Ma mère parlait avec elle. Et moi ? Est-ce que l'on

cause aux adultes quand on est enfant? Juste répond-on aux questions que l'on nous pose, toujours les mêmes, sur l'école, sur les vacances qui se rapprochent à grands pas. Mais si l'on ne parle guère, l'on regarde d'autant mieux ce qui nous entoure et que l'on n'oubliera jamais.

Des boîtes s'entassaient en piles régulières dans la chambre du fond qui sentait le bois, la résine, mais aussi un peu le moisi, à cause de sa forte humidité régnante. Ils montaient les boîtes à vacherin sur la table de la cuisine, ce qui ne nécessitait pas un bien grand matériel: un marteau, des petits clous compris dans un carton aux bords noircis ou carrément dans une boîte à vacherin, et des goupilles pour maintenir la pliure. Toc, toc, toc... six ou sept clous pour la boîte, autant pour le couvercle.

Le travail à domicile ne payait pas beaucoup en ce temps-là. C'était presque une tradition que d'offrir peu à ceux qui s'échinaient à la maison. Pire encore du côté des marchands de pierres fines au début du siècle. Une vieille dame m'en avait longuement causé de ces exploiteurs, que la société non seulement autorisait à pratiquer des prix dérisoires, mais encourageait vivement! Tous ces travaux réservés de ce fait à ceux que l'on pourrait appeler de petites gens. Honnêtes et sympathiques avec leur vie modeste qui valait bien celle de leurs concitoyens plus aisés. Car où réside le bonheur dans le fond? Dans l'arrogance que procure l'argent, ou dans la simplicité d'une condition ordinaire? Je les vois à la cuisine chaude où ils montent ces boîtes. Certes ils vivotent, mais le temps n'est-il pas quand même pour eux comme il l'est pour les autres? Dans la plupart des cas, ils ont une maison, toujours un lit, une table où ils mangeront bientôt les mêmes vacherins. Ils ont des chats et des souris. Des joies et des peines. Assurément pas d'auto. Un vélo, une carriole, une brouette à cadre tout au plus.

Mon oncle Robert était d'une constitution délicate. Il n'en fut pas moins en plus de son travail ordinaire concierge de l'église. Il sonnait les cloches tous les jours pour midi, et le dimanche matin pour le culte. On le voyait traverser la route pour se rendre au temple. Il montait dans le clocher au niveau d'où l'on tire sur les grosses cordes et actionnait les cloches en cadence. Il réapparaissait plus tard dans l'église dont il bourrait le gros fourneau cylindrique qui

chauffait avec peine ce volume énorme où les femmes gardaient leur manteau et leur chapeau. Des chapeaux il y en avait de toutes sortes, et de toutes les couleurs, quoique noirs de préférence, avec des voiles qui mangeaient les yeux de ces dames.

Quand ils mourront, lui d'abord, et puis la tante Aline, les enfants partis depuis longtemps ne garderont pas la maison. Elle fut vendue et rachetée avec les champs par le frère et beau-frère de l'Epine, Millet. Pour 5000 francs. Et qui, intéressé surtout par les terres, la remis peu après en vente. Une maison tellement vieille, je précise si belle quand même, que beaucoup de gens par le village disaient: «Moi, d'une maison pareille, je n'en donnerais pas cent sous.» Ainsi voyait-on les vieilles bâtisses en ce temps-là. Des immenses toits à refaire, d'énormes volumes sans utilité, bref des paquets de soucis en puissance.

D'autres fois je partais chercher des boîtes chez Doret avec le petit char, celui qui a les jantes de caoutchouc. Doret habitait tout au bout des Crettêts en direction du Pont. C'était un industriel de la boîte. Il faisait tout lui-même, les fonds, les pliures, le montage. Un Carabin, aurait pu dire Mme Dépraz en renchérissant encore: «Oh! vous savez, ces gens-là, ils n'avaient aucune instruction, mais ils étaient malins, mais malins!»

Dans l'atelier, derrière une machine, la femme à Malou à Doret agraphait des boîtes ou des couvercles avec une vitesse fantastique par rapport au marteau. Il y avait là une odeur pénétrante de bois et de résine. Et des piles incroyables de boîtes, dressées presque jusqu'au plafond qui était haut, s'alignaient à la remise. Un travail parfaitement maîtrisé par un artisan habile et ingénieux qui l'été, en plus de la pêche à laquelle il s'adonnait journellement, construisait des bateaux à fond plat.

Un jour que nous étions allés en course d'école au lac Lioson, nous avions vu une de ses barques sur ses bords. Nous nous disions entre nous: «C'est Doret qui l'a faite, celle-là.» Ça nous faisait quelque chose de voir ce bateau qui venait de notre village des Charbonnières que nous avions laissé très loin derrière toutes ces grandes montagnes. «Et comment ont-ils pu le monter là, si haut et si loin?» nous demandions-nous. Nous nous disions aussi que si même les gens d'ailleurs lui achetaient ses bateaux, à

Doret, il devait les faire sacrément bien. Nous en étions tout fiers, et un peu de sa gloire retombait sur nous qui étions du même village.

* * *

Ça affluait de partout chez les affineurs. Toto, on l'a déjà vu, en faisait aussi dans son arrière-boutique. Nous l'entendions royer quand nous pénétrions dans son magasin. Il travaillait pour un parent. On le voyait mener ses boîtes, des grosses surtout, avec un petit char, le véhicule universel de ce temps-là, dès qu'il en avait fait suffisamment ou qu'il avait reçu un appel pressant de son «patron».

Doret quant à lui, mis à part les ventes qu'il faisait aux affineurs du village pour les dépanner, travaillait pour Rochat-Golay du Pont. Il faisait deux ou trois voyages par jour avec son char à cadre. Un kilomètre et demi à pied jusqu'au Chalet suisse, la même chose naturellement pour revenir. Par tous les temps, qu'il pleuve ou qu'il neige. Notre tante Suzanne en montait aussi. Elle les mettait dans des sacs de farine vides et les entreposait à la cave, sur des planches, pour qu'elles n'entrent pas en contact avec le sol de terre battue qui était humide; nous allions les chercher avec une remorque. Elle avait remplacé l'oncle Robert qui était décédé.

A l'Epine, à Haut-des-Près, dans dix autres maisons du village, ils en montaient des boîtes! Aujourd'hui c'est fini. Parce que l'affinage en a pris un sacré coup, mais aussi parce que les affineurs maintenant se ravitaillent directement auprès du fabricant de L'Abbaye qui les monte directement lui-même. Juste reste-t-il encore Mme Armand qui s'accroche, pleine de courage. Elle aime, nous dit-elle, l'odeur du bois dans son petit réduit, au sous-sol où elle agraphe entre deux gouvernages ou le soir. Tam, tam, tam, avec un petit compresseur. Tam, tam, tam. Elle ne chôme pas, vous pouvez me croire. Et s'entassent les fonds et les couvercles qu'elle assemblera bientôt avant de les mettre dans des caisses. Dernières visions d'une époque où les monteurs travaillaient jusqu'à des heures épouvantables quand venaient les grosses commandes de Noël. Car certains affineurs exigeaient l'impossible, et surtout les gros qui pouvaient

tout se permettre. «Vous comprenez, m'avait dit cette même vieille dame, ils se croyaient au-dessus; ils avaient des sous!» Rien de nouveau sous le soleil. Pour ceux-là les travailleurs à domicile, c'étaient des pas-grand-chose desquels on pouvait tout exiger.

Le métier d'affineur, si terriblement exigeant malgré tout, fut aussi le nôtre. Je revois mon grand-père, ma grand-mère, mon père et ma mère qui emboîtent à la cave de la laiterie où il faisait tiède, car il y a un cumulus dans le coin où s'entasseront les fonds sales et les déchets de sangles ou de pliures. Ils sont debout derrière la table de bois. Ils ont de petits couteaux bien aiguisés, ma mère un tablier de toile cirée, mes grands-parents d'ancien en tissu bleu. Ils emboîtent. Pour cela ils coupent l'écorce, ils enfilent le vacherin dans la boîte appropriée, puis ils parent, c'est-à-dire qu'ils coupent la pliure afin qu'elle ne dépasse pas la surface de la croûte de plus d'un centimètre. Leur production n'est pas comparable à celle d'aujourd'hui. Le temps n'est pas encore à la haute productivité. Les piles grandissent quand même; que l'Italien ou le Suisse allemand, en de multiples voyages, par le grand escalier de pierre, montera au local de coulage. Les vacherins là-haut, sur une autre table, celle que nous fabriqua tout exprès l'oncle Arthur, avec dessous la place pour les tampons, l'encreur, la ficelle et les couteaux, seront lavés. Puis les couvercles seront tamponnés et les boîtes ficelées en fardeaux de cinq sur lesquels il faudra mettre les initiales du producteur et le numéro de l'expédition.

La commande prête et pesée, Favre, en cette époque employé à la laiterie, ira chercher la Bichette chez nous et l'attelera au cabriolet rangé dans la remise d'à côté, les bras dressés pour qu'il prenne moins de place. Là où le cheval reculera pour s'enfiler entre les timons, il y a des planches pour qu'il ne glisse pas. Arrié, arrié...

A la laiterie les fardeaux étaient chargés à l'arrière. Ça démarrait ensuite sur les chapeaux de roues, le contour du Cygne pris à fond la caisse. Les roues à cercles faisaient un bruit de tonnerre. J'étais heureux à côté de mon grand ami Favre qui tenait les rênes serrées et qui parfois quand même tournait un peu le frein. Je nous revois sur l'attelage dont le siège pouvait se lever et sous lequel, dans cet espèce de caisson, il n'y avait jamais que du vide.

C'était grisant. Je tirais bien mon bonnet sur les oreilles pour ne pas attraper une otite, affection à laquelle j'étais abonné. Arrivaient déjà les Epinettes, le pont de la Goille et puis la gare où d'autres affineurs nous précédaient, certains déjà avec des camions. Nous déchargions nos fardeaux qui allaient rejoindre la production plus conséquente des «collègues». Nous, à la laiterie, avec la fabrication locale que complétaient les vacherins blancs d'une fromagerie de plaine que sur le tard mon oncle Samuel irait chercher avec la Land-Rover, nous n'étions que des petits, des minus!

La Bichette, si fine, si nerveuse, avec une robe brun clair. Ils la mettaient dans l'écurie de notre maison, dans le box qu'il y avait là, à l'entrée, pour les chevaux. Un peu traîtresse, avec ses grandes dents jaunes qui vous auraient happé la manche quand vous passiez juste à côté d'elle. Je l'aimais quand même. Ils vinrent la chercher dans un char à bétail. C'était son dernier voyage. Ça faisait mal. Avec elle et Favre on en avait tant fait de ces voyages à la gare du Pont, sur le coup des cinq heures, presque à la nuit, dans l'air piquant de l'automne, moi toujours heureux. Fouette cocher, ça ne badinait pas le long des Crettêts. Quelle vitesse, et quel raffut avec ces roues à cercles.

Ces vacherins... si sympathiques je présume pour l'acheteur pris dans leur boîte de sapin clair avec sur le couvercle un timbre autrefois vert ou violet, aujourd'hui brûlé. Il faut avoir vu l'emboîtage, la manière de couper la pliure sans faire suivre au couteau la veine du bois qui parfois descend; rester en surface, parer d'une manière bien régulière. Il faut avoir soigné soi-même des vacherins qui sont à deux, pour les petits, sur une planchette que nous on appelle fond, et que l'on entrepose sur des pendants, les néophytes diraient des tablars. Tout cela effectué depuis la petite enfance. Oui, nous autres, nous étions de la civilisation du vacherin, vraiment. Le reste en devenait presque secondaire. Nous en vivions, mais aussi nous en mangions tous les soirs au souper. Il y avait des durs au milieu, autrement dit des clairs sous la croûte, des serrés disent encore d'autres affineurs. Je les aimais quand même tels, j'ai déjà dû le préciser, un peu acides certes, mais parfaits avec des pommes de terre en robe des champs ou des rôstis, avec du pain, de la salade verte et même avec du thon. Et non thermisés avec ça, avec ce bon goût de

lait auquel on n'aurait rien ajouté, ni rien retranché non plus, tel quel, avec toutes ses bonnes bactéries qui lui donnent son inimitable saveur.

* * *

Pendant les vacances d'automne se donnait le concours de bétail au Lieu. Ça se passait en contrebas de la ligne de chemin de fer, près de la gare. Nous y partions à pied, prenant la route du Plat-du-Séchey, puis le chemin du lac Ter, pour suivre enfin la Combe dans l'alignement de ses poteaux.

Je n'aimais pas du tout ce concours. J'étais fait pour rester à la maison, moi, non pas pour aller me mêler à ce monde paysan un peu lourd qui me restait étranger quoique je «fusse» moi aussi de la campagne. Heureusement, je ne m'y rendais jamais seul; je ne faisais qu'aider.

Passe une année un autre paysan du village. Nos bêtes voulaient se mêler aux siennes. Son sang ne fit qu'un tour. De son gros bâton de noisetier il les frappa sur le museau, à toute volée, pour les écarter des siennes qui ne pouvaient qu'être d'une race supérieure, je présume. Il ira donc seul, ce paysan-là, fier comme pas un, nous restant derrière, sagement, laissant toujours deux cents mètres au moins entre les deux troupeaux afin qu'ils ne se mélangent pas; quelle catastrophe ç'aurait été!

Mais qui conduisait nos vaches si je n'étais pas seul? Pas mon père en tout cas, lui toujours prisonnier de sa laiterie et en plus avec sa «mauvaise jambe». Alors? L'Italien, le Suisse allemand, l'un de mes frères? Nous menions ainsi deux ou trois bêtes au concours, plutôt deux que trois. Car nous n'étions pas de gros paysans, nous autres chez Gaston. Avec deux fourbis, l'agriculture et la laiterie, vous ne faites bien ni l'un ni l'autre. C'était encore le temps où nous nous ne pouvions pas nous décider à choisir.

Le parcours, pour se rendre au Lieu, est somme toute agréable. Le chemin de la Combe, après le Séchey, mène droit à l'emplacement du concours, près de la gare du Lieu où s'y attachaient les bêtes à des barrières de métal. Il n'y avait plus qu'à attendre. Déjà des experts en blouses brunes ou bleues délavées, connaisseurs, fiers

de l'être, étaient là. A tâter, à évaluer, à taxer. Et ils regardaient les croupes, les tétines, le port général, les cornes. Celle-là est belle bête, bien pleine, celle-ci un peu creuse, cette autre un peu courte sur jambes. Ils mettaient des points. Il y aurait des certificats. Une fois de plus nous n'allions pas tirer le jack-pot, nous, avec nos vaches trop ordinaires.

C'était plein de monde. Nous avions largement le temps de descendre au village du Lieu pour acheter quelque chose à manger. Nous pénétrions dans l'épicerie Guignard, un vieux magasin comme il y en avait dans notre village. Nous prenions notre temps, car ce serait long par là-bas. Où ça grouillait de paysans, ceux des Charbonnières, du Séchey, du Lieu auxquels se mêlaient des gens d'ailleurs. Passaient plus haut, sur la ligne de chemin de fer, des trains qui conduisaient au Sentier ou au Pont. Ça durait longtemps. Après-midi monotone, interminable.

Et puis, les experts ayant fait leur œuvre, le concours s'achevait, nous pouvions rentrer. Les vaches délivrées partaient en courant en sens inverse sur ce chemin de la Combe qui domine le lac Ter qui est à votre gauche. Le Séchey se profilait à travers les sapins. Nous y étions très vite avec cette allure. Plus loin, arrivés au village, nous relâchions les bêtes qui pourraient encore pâturer quelques instants.

Je n'aimais pas ce concours. Le bétail m'était inconnu. Et je n'aurais pas su dire moi, si une bête avait une belle tête, si elle était osseuse ou bien remplie. Elles m'apparaissaient toutes les mêmes, ou presque. A dire vrai, les vaches ne m'intéressaient pas du tout. J'aurais mieux aimé m'occuper de chats ! Eux au moins je les comprenais, et je les aimais. De plus cet univers campagnard me choquait par sa rudesse, mais aussi pas son désintérêt absolu des enfants qui n'étaient pas grand-chose dans tout cela. Et je me trouvais mal à l'aise dans ces discussions de paysans auxquelles je ne comprenais rien. Bref, je n'étais pas à ma place dans ce milieu. Je m'en rendais compte avec une acuité profonde, presque douloureuse. J'aurais tellement mieux aimé courir les bois, faire des feux ou simplement rester à la maison, pour bricoler à la boutique. Bien que rapercher les vaches le soir, ou courrater les veaux ne m'ait jamais vraiment déplu. Mais alors j'étais seul dans la campagne dont je goûtais, libre, au charme et à l'espace. J'aimais aussi voir passer les trou-

peaux à la montée... ces vaches décorées, ces sonnailles, ces hommes avec des bâtons et des gilets de fruitiers, ces femmes, mais surtout ces adolescentes en formes et en santé... tout cela me remplissait d'émotion, au point que j'aurais voulu parfois partir me cacher seul au fond de la grange pour pleurer tout mon saoul. Telle était ma sensibilité d'enfant. Telle je la garde encore aujourd'hui, peut-être ma seule richesse.

* * *

Au cœur de la maison trônait un gros fourneau à sciure. Désir de ma mère qui n'en était pas à sa première expérience en fait de moyen de chauffage. Nous avions tout essayé. Fourneaux et chaudières à bois, à charbon, à sciure, fourneau à mazout, radiateur électrique, ventilateur à air chaud, fourneau à gaz. Alors nous en étions à la sciure. Ça serait l'avenir. Quelqu'un l'avait dit à ma mère qui le croyait ! C'était pas cher, ça chauffait bien... D'accord, mais question pratique, pas la grande joie. Je vous explique tout, je vous dévoile nos secrets de famille !

Il fallait d'abord aller à la scierie, chez Binoce, qui est au bord du lac. Dans ses catacombes obscures, il y avait des supports de bois conçus tout exprès pour remplir les sacs de sciure, la preuve que nous n'étions pas les seuls à vouloir user de cette formule. Nous les remplissions à la pelle, nous les attachions ensuite avec une grosse ficelle dans le haut, puis nous les traînions jusqu'à la sortie et là nous les chargions sur un char ou sur une remorque, je ne sais plus.

Les dessous d'une scierie... Il y a de la sciure naturellement partout, qui s'entasse sur le sol, contre les murs, qui forme des cônes, qui tapisse le plafond, qui remplit même les toiles d'araignées. Elle s'écoule du haut où la multiple, au moment même où nous y étions, faisait son travail mécanique et bruyant. De gros troncs étaient débités en planches. Les deux chariots avançaient au rythme des rouleaux. La montée et la descente du châssis dans son support de fonte faisait un bruit sourd et saccadé. Dans cette demi-obscurité enveloppante nos voix sortaient feutrées. Je me sentais bien, moi, dans ce réduit à sciure, comme sécurisé par cette sonorité cotonneuse.

Plus tard, à la maison, nous vidions les sacs dans une moitié de casier à bois. Puis nous retournions encore à la scierie. Car la provision d'un hiver nécessitait plusieurs voyages.

Le fourneau était un énorme cylindre à paroi crénelée pour augmenter la surface de chauffe, à l'intérieur duquel était un autre cylindre. Celui-ci transportable, nous le remplissions chaque jour de sciure au casier, peut-être même soir et matin. Il y avait un gros bâton cônique en son milieu, avec au bout supérieur une poignée de métal. La sciure bien tassée avec un pilon de bois, le cylindre ramené à deux dans le fourneau, nous enlevions le bâton. Le feu était allumé dans le bas. Les flammes alors montaient dans ce trou central. Et bientôt la sciure charbonnait en dégageant une chaleur volcanique.

En vérité ce fourneau-là était bien trop gros pour l'espace où nous l'avions mis, le petit corridor qui va à la grange. Il virait au rouge. Nous le disions à notre mère: «Mais nom de sort, tu vas nous ficher le feu à la barraque, avec cet engin du diable!» Il créait une vraie fournaise. Et l'hiver il pouvait se donner des – 30° dehors, faire des bises insupportables, là nous ne sentirions rien. Cette centrale atomique était le cœur de notre maison, plus même, le centre du monde.

Mais l'époque sciure ne dura pas. Ce fourneau-là nécessitait une manutention si conséquente, donnait tant de cendres et de poussière, que nous en reviendrons sagement à un petit fourneau à charbon gris argenté. Le monstre quant à lui, car c'en était bel et bien un, finira sa carrière en d'autres lieux, vendu pour pas grand-chose. Je repense quand même parfois non sans sourire à la chaleur torride de ce petit corridor et à ces samedis soir où, gogeant dans la baignoire pas loin, juste derrière la paroi, nous côtoyons presque voluptueusement cette terrible fournaise.

Les aventures de notre mère nous offrent quand même de sacrés souvenirs!

* * *

Les enterrements concernaient d'ordinaire les adultes. Il nous fallut pourtant un jour accompagner au cimetière un garçon de notre âge mort de tuberculose. Cet enterrement hanta pour des années ma vie d'enfant. Combien de nuits où j'ai croulé sous les couronnes, où j'ai nagé dans des montagnes de fleurs funèbres, des blanches ou des bleues, sans parfum, affreuses dans leurs formes et leurs couleurs, mais surtout parce qu'elles étaient destinées à un enterrement. La mort... trop sérieuse pour nous qui n'aurions pas su la comprendre ! Soi-disant. Car pour ce garçon que nous avions connu à l'école, que nous avions vu jouer dans la cour comme tous les autres, qui plus que nous, hormis les parents, souffraient ? Et qui mieux que nous encore, si fragiles dans nos imaginations, pouvait savoir que dans la mort, dans son angoisse, dans sa solitude désespérante, atroce, bien peu sûre était la vision de ce paradis qu'on nous promettait à l'école du dimanche.

Je n'en vis guère de ces enterrements d'adultes. Car j'habitais le quartier du Crêt-du-Puits, un peu à l'écart, et par cela je ne pouvais rien connaître de ce qui se passait ces jours-là près de l'église, et plus tard au haut du village où le cortège irait jusqu'au Gros-Tronc où se rendaient les honneurs. J'en vis cependant passer quelquefois pendant les vacances alors que nous nous trouvions chez la grand-mère, mon cousin et moi. Nous avions bien soin de rentrer, car il nous semblait inconvenant de regarder le cortège assis sur le perron. La vie s'arrêtait l'espace d'un instant. c'était une longue et interminable file d'adultes, d'hommes plus que de femmes, vêtus de sombre, avec de grands manteaux quand il faisait froid, tenant de larges parapluies noirs quand il pleuvait sur le village. Un cheval tirait le corbillard qui roulait lentement, garni d'étoffes noires frangées de blanc. Nono du Séchey le conduisait.

Plus tard j'y allai comme tout le monde, aux enterrements. «C'est ton devoir», me disait mon père qui ne put jamais accepter que l'on agisse différemment des autres. «Ma présence là-bas ne ressuscitera pas le mort», disais-je. C'était ma justification pour sauter à pieds joints par-dessus la plupart des services funèbres des habitants de mon village.

Je me souviens d'un jour où il faisait très froid. Le pasteur lisait la Bible au bord de la tombe. Les doigts gourds, il avait de la peine à

en tourner les pages. A part sa voix qui résonnait étrangement dans le cimetière glacé, pas un bruit, si ce n'est des raclements de gorge, des froissements d'étoffes. Nous étions hors de la vie. Dans ce recueillement total, peut-être nous mettions-nous inconsciemment à la place du mort dans le cercueil brun clair que la terre recouvrirait bientôt. Triste est l'existence de l'homme qui toujours conduit à la mort. Et l'on est si vite oublié.

Au sortir du cimetière il y eut d'abord la descente sur le village, par la route ou par le chemin de la Fuvaz. Puis suivit une collation offerte au Cygne par la famille. Il faut bien que la vie continue. Evaporées les grandes réflexions sur le sens de l'existence, sur la vanité des choses; elles n'avaient duré que le temps de cet enterrement. Certes nous avions pensé nous aussi l'espace d'une heure que nous aurions pu être là-bas, à la place du mort. Mais pour l'heure, pour nous tous qui étions revenus au village, en bonne santé apparemment, derrière un verre et d'excellents canapés, la vie, la vie si chaude en dépit des misères quotidiennes, mon Dieu, oui, ce qu'elle était bonne à prendre!

* * *

Les gelées se faisaient plus fortes. Depuis longtemps déjà le bétail se gouvernait dans les écuries d'où il ne ressortirait qu'au printemps. Les forêts s'étaient dépouillées jusqu'à la nudité complète. La terre avait pris une couleur jaune paille. Chaque matin il y avait du givre sur les champs et sur les arbres qui ne le perdraient qu'aux premiers rayons du soleil. Et puis pendant une semaine complète, au début du mois de décembre, il fit plus froid encore. Les petits lacs, les Cruilles, et puis bientôt le lac Ter gelèrent. C'était le beau temps d'avant Noël, avec la perspective heureuse de cette fête et des vacances qui la suivent.

Les Cruilles sont tout près du village, à cinq cents mètres à peine. Elles offrent la surface d'une grande patinoire parmi les joncs et quelques arbres et buissons qu'il y a là. La glace y était dure, pas très épaisse certes, mais solide quand même. Rendus là-bas avec nos patins à vis que nous fixions à nos gros souliers de ski, assis sur les bords herbeux, les premiers pas n'étaient pas vaillants, car ça cra-

quait de toutes parts. Mais nous irions vite partout, même dans les coins les plus inquiétants où sous la glace affleurent les grands nénuphars.

D'autres enfants arrivaient encore, qui faisaient pour finir une puissante bande. Certains jouaient au hockey, d'autres dont je faisais partie, partaient plutôt à l'aventure sur l'étang gelé qui offrait d'étranges raccourcis. Car en été pour en faire le tour, nous devions prendre assez large pour éviter les surfaces trop spongieuses. Sur la glace où nous allions se découvraient de petits passages entre les joncs. Les Vyffourches se profilaient au couchant. Un train passait. En direction du village sont les Grayets, une éminence ronde qui cache toute vue de ce côté-là. Des corbeaux volaient dans le ciel gris et s'abattaient sur les champs de la Cabinette. Avec le jour qui descendait, revenait un froid plus vif. Je devais me couvrir comme il faut les oreilles que j'avais particulièrement délicates, étant même sujet aux otites qui m'en firent baver en mon enfance, je peux vous l'assurer. Le tout soulagé avec du baume tranquille appliqué, vert et odorant, avec un coton de ouate derrière les oreilles. Puis, quand l'intérieur s'infectait, que je ne pouvais plus dormir, le côté douloureux écrasé contre l'oreiller pour tenter d'atténuer la souffrance, à grand renfort de piqûres de pénicilline. C'était la sage-femme du village, la Titine, la femme à Bedouille, qui venait me les faire le soir. Pour me consoler, après la piqûre, ma mère me donnait un fondant.

La laine givrait. Nous avions tourné cent fois autour de l'étang qui perdait toute sa brillance de tant de traces qui se recoupaient à l'infini. Déjà certains partaient faire leurs leçons. Pour nous aussi l'ardeur s'estompait. La perspective d'une chambre chaude, d'un bon livre à lire et du souper qui se rapprochait ne nous laissait plus tranquilles. Alors nous rentrions.

Là-bas, derrière les collines, plus loin que les Vyffourches, les enfants du Lieu et du Séchey, eux, patinaient au lac Ter qui est beaucoup plus grand et qui donne sur un paysage plus vaste, avec l'église dont le clocher apparaît au couchant. Mais le plaisir restait le même. Et sur tout ça planait déjà l'ombre bienheureuse de Noël.

* * *

Vers la fin de l'année, peu importe le mois, plutôt en période de froid, nous faisions boucherie. Je n'assistais pas au massacre du pauvre cochon qui remplirait notre fumoir, ni à son dépeçage. Ça se passait chez Nicole, au Séchey. Je me souviens seulement de ce que l'on nous ramenait en fin d'après-midi. Des bassines à lessive pleines de cette viande fraîche, blanche, et d'une odeur fade à l'excès. Avec un kilomètre de saucisse à rôtir. De celle-là, parce qu'elle ne se garde pas — nous n'avions pas le congélateur en cette époque, malheureux que nous étions — nous en donnions une partie autour de nous, dans la parenté, aux oncles et tantes. Et puis des saucisses aux choux, autrement dit des frâches, des saucissons, avec en plus le casa pour le Nouvel-An. Et en prime des bandes de graisses épaisses comme des briques.

La cuisine devenait laboratoire. La graisse fondait dans de grosses marmites posées sur le potager à bois. Elle se transformait bientôt en un liquide ambré que ma mère coulait dans des pots de terre qui ont deux anses et des motifs bleus. Devenue saindoux, d'une odeur un peu écœurante, y ayant repris sa couleur blanche, on la servirait pour la cuisine.

Toute cette viande avait été déposée à la chambre à lessive où il fait frais. Le lendemain on la montait au fumoir. Là, sur des perches plus noires que du charbon, on y glissait les frâches, on y suspendait par leurs ficelles les saucissons et le casa. Et désormais tous les jours, pendant deux semaines, pas loin, ma mère viendrait y faire du feu. Dans de modestes chaudrons de fonte qui ont une anse et trois pieds. Elle y allumait des petits bois, puis, la braise faite, elle y mettait de la sciure qui donnerait plus de fumée.

C'était un fumoir sans lumière, avec une porte d'éternit bien épaisse. Une vitre double, brune presque noire, dans le coin à gauche quand vous entriez, près de la cheminée qui le traversait, y donnait un jour si pauvre qu'il fallait toujours la lampe de poche. Odeur de fumée, de charcuterie qui pend et qui nous prépare des repas fastueux dans leur étonnante simplicité. Ma foi tant pis pour le pauvre cochon. Il avait assurément bien siclé avant le coup d'assomme. Il nous offrait maintenant avec générosité sa chair en saucisses et en saucissons bruns-rouges qui parfumaient d'une odeur pénétrante, un peu âcre, ce coin particulier de notre maison.

Mais «faire boucherie», je ne sais pourquoi, un jour ce fut fini.

Nous irions désormais comme les autres à la boucherie du village, chez Octave qui aurait dit en manière de réclame: «Dix ans à Paris, meilleur boucher de Suisse!»

* * *

Dès qu'arrivait la première neige, le patinage, c'était fichu. A moins qu'il ne revienne une bonne pluie qui noyerait le tout, et puis de fortes gelées qui formeraient une nouvelle glace. Nous étions le plus souvent à l'école quand tombait cette première neige. Des flocons grands comme le dos de la main. Ils se déposaient lentement, merveilleusement, avec une douceur extrême, sur la cour qui avait été goudronnée pendant l'été. Cette première neige nous l'avions sentie. Car les heures d'avant la température avait fraîchi, et puis il y avait eu hier ce grand vent qui sifflait dans les cheminées, surtout quand les portes restaient ouvertes. Ouhouhouou...

Tombe la neige sur le village. Au travers des flocons je regarde le clocher de l'église, la façade du vieux cabaret derrière ses marronniers aux branches nues, le Bugnon et les champs qui blanchissent. Sur la route il y a les traces d'une voiture. On a allumé tant il faisait sombre. Neuf lampadaires sont au-dessus de nos têtes, d'un verre blanc opaques, en forme de têtes de nègres.

Ça sent Noël.

* * *

A Noël, c'est vrai, nous y pensions souvent, d'autant plus qu'arrivait l'époque où nous commencions les bricolages de fête. Cette année-là ce serait à notre tour de fabriquer des santons de Provence, en plâtre avec des moules de caoutchouc. J'avais assez envié mes frères quand, les années précédentes, ils nous en avaient ramené à la maison plein leurs serviettes. De belles figurines que nous peindrions de vert, de bleu-roi, de rouges éclatants, avec aussi beaucoup de jaune qui est la couleur de la lumière. A notre tour aussi de créer des étoiles de Noël en papier d'or ou d'argent.

Je regardais la pendule. Il serait l'heure bientôt. Tombe la neige sur le village, toujours plus épaisse, alors que la classe vit un peu au ralenti. Nous la savions molle, cette neige-là, parfaite pour faire des matoles, d'autres maladroitement diraient des boules de neige. Binoce les faisait glacées et dures; elles partaient de ses mains nerveuses comme des balles de fusil; leur impact brûlait la chair. Où es-tu, Boumate, que tu nous dises combien tu en a reçues de celles-là? Une terreur que ce Binoce quand il les serrait longtemps avant de vous les expédier. Moi je ne demandais pas mon reste. Ma serviette pour me protéger la figure, au cas où... et hop, je filais à la maison. Pas le seul, Binoce, d'ailleurs à les faire si dures, presque mortelles. Lolo en préparait de toutes petites, en glace, qui couraient dangeureusement à la hauteur de vos jambes!

Première neige. D'autres matoles s'écrasaient contre le mur de notre maison. Ils cherchaient à atteindre la fenêtre qui est tout en haut, presqu'au faîte du toit. Puis ils gagnaient l'autre côté de la cour, et de là ils tentaient d'atteindre la façade du vieux cabaret, plus loin que le champ. Les bons lanceurs arrivaient aux marronniers qui protégeaient la fenêtre basse de la cuisine où, sous la lumière, deux ombres bougeaient: Jeanne et Emile.

* * *

Cette année-là l'hiver se donnait tôt. Il neigea toute la nuit. Et le lendemain sur les routes et les chemins, la neige tenait. C'était même bon pour les luges, avec un Crêt-du-Puits irrésistible. Aussi au sortir de l'école étions-nous vite partis les chercher au galetas ou au fond des remises. Au début elles laissaient des traces rouillées sur la neige. Mais très bientôt les patins retrouvaient leur couleur d'acier poli et leur glisse parfaite.

Nous nous lugions sur le ventre. Nous descendions le Crêt-du-Puits à fond la gomme, nous arrêtant au bas de la ruelle, juste avant que celle-ci ne rejoigne la route principale. Nous faisions des bobs. Le premier passait les pieds dans les lugeons de la luge suivante, le deuxième faisait de même et ainsi de suite. Nous pouvions nous appondre à cinq ou six. C'était un long serpent qui se tortillait bientôt sur le chemin et dont le dernier riblait d'un côté à l'autre, pour

finir immanquablement planté dans le rempart. Quelle fête, mes amis! J'aimais la luge. Je la préférais, et de très loin, au ski qui m'était imposé par ma mère et mes frères, et qui me voyait utiliser sans aucun succès un matériel défraîchi, rendu, usé.

Le beau temps des luges. La ruelle devenait glissante comme une patinoire. Les ouvriers d'usine qui rentreraient, de peur de s'étaler sur le dos, monteraient le chemin à petits pas dans les bords. Arriverait hélas bien sûr Cornuz qui sèmerait de larges pellées de gravier en travers du chemin, ici certes, mais sans oublier le Crêt de la gare qui aurait pu compenser. Mme Jonet, la mère à Toti, avait peur que nous traversions la route cantonale et que nous nous enfilions sous une voiture. Elle déversait toujours des cendres au bas du chemin pour nous arrêter. Qui sait si de cette manière elle ne nous a pas sauvé la vie? Et le soir nous rentrions à la maison, mouillés jusqu'à la chemise, mais parfaitement contents.

* * *

Je prenais parfois le train avec ma mère pour gagner Le Sentier, la capitale que l'on trouve à l'autre bout de la Vallée. Voici la halte du village, au-dessus des vieilles maisons des Crettêts, presque à la Combe. Derrière le guichet se tient l'Alice de la gare. Près d'elle un tableau est plein de billets pour toutes les destinations d'ici jusqu'à Lausanne, petits rectangles de carton beige et blanc, avec parfois des lignes rouges et que tous je voudrais posséder pour les mettre dans mes tiroirs. La salle d'attente est plus vaste qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les voyageurs qui n'inondent pas les quais n'ont plus besoin d'autant d'espace. Un horaire est agraphé sur une porte à l'intérieur, deux affiches sont placardées contre la paroi; elles nous ouvrent leurs fenêtres sur notre beau pays, la Suisse. Voici un train et la Jungfrau, toute blanche et belle comme une jeune mariée. Voilà le lac Léman à l'immensité bleue avec le château de Chillon et les Dents-du-Midi. Les parois sont de bois verni, un peu brillantes.

Nous prenons place sur des bancs fixes qu'il y a autour de la pièce. C'est une ambiance douce, presque feutrée, où ma mère discute avec les autres dames qui sont là. Soudain un grand bruit sourd se fait entendre, la gare tremble sur ses bases alors que dans la porte

vitrée s'encadre la grosse, l'énorme locomotive dont les freins crissent sur les rails. Nous nous levons tous. C'est une masse fantastique curieusement penchée, parce qu'ici nous sommes en pleine courbe, avec un quai très long pour une si petite gare où est inscrit en grandes lettres peintes, sur la façade de bise, le nom de notre cher village, *Les Charbonnières,* que nous retrouverons en fin de journée, quand nous serons rentrés du Sentier.

* * *

L'oncle Arthur, le frère de mon grand-père Jules, avait épousé Charlotte des Places, sœur du peintre Tell Rochat, qui deviendra ainsi notre tante Charlotte. De constitution délicate, elle vivait dans son ombre. Elle dépassera un jour pourtant les nonante ans. C'est que le cœur, malgré tout, était bien solide.

L'oncle Arthur... C'est lui qui construisit cette cabane d'écorce, là-bas au bord de la clairière, qui enclôt en elle tant d'heures heureuses et sereines de ma vie. Mon père, en cette heure lointaine où il se fit poète pour la première fois de sa vie, inscrivit sur sa porte de planches verticales, avec un morceau de charbon qu'il avait pris dans le petit fourneau qui est à l'intérieur: Hôtel du Bûcheron. Ce nom lui est resté, quoiqu'on dise plus souvent encore la cabane à Arthur.

L'oncle Arthur n'eut pas d'enfant. C'était un homme massif, d'une force supposée considérable. Il portait la moustache et fumait, quand elle n'était pas éteinte, une pipe courbe qui avait un couvercle sur le fourneau. D'une bonhomie certaine, je revois cet oncle dont l'absence, en cette heure de souvenirs, m'attriste. Tous ces gens que nous ne reverrons jamais... Il nous saluait, nous ses petits neveux, à sa façon, nous prenant une oreille entre deux doigts et nous la tordant à nous faire crier. Sa manière à lui de nous manifester sa tendresse. Et puis alors, étions-nous des hommes, oui ou non?

Nous allions le trouver de temps en temps avec ma mère. Sa maison se situait au haut du village, juste en face de chez Piyoyon, régent à la retraite. Au rez-de-chaussée était le corridor dont une porte s'ouvrait à gauche sur son petit atelier. Il y avait là, sur un établi de menuisier, parmi tant d'objets divers, des outils miniatures,

une hache, une scie, un marteau, qu'il avait fabriqués lui-même. Le miracle de ces hommes qui n'ont jamais perdu leur enfance. Nous le regardions, fascinés, nous montrer ces objets minuscules tenus dans ses fortes mains de bûcheron.

Arthur était un bricoleur habile. C'est lui qui avait fait les deux arbalètes que nous retrouverions un jour dans le galetas supérieur de chez la grand-mère où nous nous coiffions souvent de toiles d'araignées qui pour nous, François et moi, s'appelaient des ballets doux. Te souviens-tu, ô cousin, de ces heures bénies passées là-haut, dans le silence et l'obscurité protectrice de ces lieux aimés ? Lui aussi qui avait construit la plupart des bancs de la Muratte, fabriqué une table pour celle-ci, une autre pour les vacherins à la laiterie. Il avait tous les outils d'un professionnel dont il égalait le savoir-faire. Le bois était sa matière, le sapin surtout, qu'il sciait, rabotait, taillait, creusait, assemblait, clouait, limait. Bûcheron pour vivre, artisan et bricoleur pour satisfaire ses besoins créateurs.

L'oncle Arthur possédait en indivision avec ses deux frères Jules et Emile dit Millet, les deux Murattes, la Muratte-Dessus, et la Muratte-Dessous dite plus communément Chalottet. Il bûcheronnait là-haut. Sur le tard il acheta un tracteur, mais celui-ci d'une cylindrée si modeste qu'en sourirait le plus petit paysan de Suisse. Prudence merveilleuse, il ne connaissait que les deux premières vitesses, ne roulant jamais guère plus vite qu'un homme au pas. Non, ce n'est pas lui qui vous aurait fait des excès de vitesse ! Il lui importait juste de se monter là-haut, sur les Murattes qui, pour ces gens de l'Epine-Dessus, étaient plus importantes que le reste du monde. Une terre qu'ils avaient dans le sang, comprise dans les plus insignifiants détails de sa topographie et sur laquelle ils auraient, je le présume, aimé mourir. Ils seraient partis comme ça, d'un coup, par arrêt du cœur, sans souffrir, si cela se peut, sans rien voir non plus d'une quelconque obscurité, que de grands sapins dont les cimes oscillent dans une brise tranquille, qu'un dernier pan de ciel avec de beaux et grands nuages. Ç'aurait pu être par exemple sur le vieux chemin de la Muratte qui passe au fond de la Grand' Combe, ou devant la cabane d'écorce ou encore sur l'un des plans qu'ils traversaient, une fois venue la saison d'alpage, presque tous les jours pendant quatre mois.

N'ayant pas eu d'enfant, l'oncle Arthur à sa mort donna sa part de montagne à ses deux frères, pour qui le temps de la séparation était arrivé. Par tirage au sort Milet eut la Muratte, mon grand-père Jules le Chalottet. Malheureux l'un et l'autre de ce hasard, ils s'échangèrent après coup les montagnes. Jules prit la Muratte, Milet le Chalottet. Quand mon père, ayant abandonné sa laiterie pour se faire berger là-haut, allait y chercher son lait, tous les deux jours, Milet, son oncle, en vieux complice d'alpage l'accueillait avec fraternité dans la chambre toujours chaude où il fumait sa pipe la plupart du temps éteinte. «Salut, vieux !» lui disait-il posément. Et si mon père lui racontait la seule course de l'année qu'il avait faite avec les paysannes vaudoises, Milet concluait en branlant la tête: «Grand rôdeur !»

* * *

Reprenons l'histoire de la porcherie. Quoique mon père fût laitier, c'était néanmoins mon grand-père qui s'en occupait. Par tradition, intérêt, par désintérêt de la part de son fils qui de plus n'aurait pas été trop à son aise dans les boitons. Et il le fera jusqu'à sa mort qui surviendra en 1964, à l'âge de huitante et un ans. Une passion pour les porcs l'animait. La porcherie est au cœur des champs de la Sagne, avec un toit affaissé en son milieu, comme une vieille vache qui aurait l'échine basse. A la belle saison il s'y rendait en vélo, en hiver, quand il y avait de la neige, à ski. Nous avions même là le plus vieux skieur du village, un précurseur eu un sens, un inventeur du ski de fond !

Là-bas les cochons siclaient à vous en percer les oreilles, qu'on les entendait depuis le village qui est à cinq cents mètres. La porcherie comprenait six ou huit boitons fermés par des portes d'éternit que les cochons rongeaient dans les angles. Quoique ce fût une ménagerie effroyable où je ne serais entré pour rien au monde, mon grand-père s'y enfilait courageusement. Avec un balai, dont il usait aussi pour écarter «les fauves», il raclait sur le sol une litière malodorante où les porcs farfouillaient malgré tout de leurs groins noirs et puissants. Bêtes apparemment stupides aux cris à peine supportables qui se battaient derrière les auges.

A l'entrée de la porcherie se trouvait la grande cuve où coulait le petit-lait jaune-vert arrivé tout droit de la laiterie par un tuyau rongé par les acides lactiques. Mon grand-père y déversait de grands sacs de farine ou de copeaux de pommes de terre qu'il prenait dans la pièce d'à côté qui servait d'entrepôt, avec une seule fenêtre couverte de toiles d'araignées enfarinées. L'aliment flottait sur le petit-lait acide. Mon grand-père devait y aller des deux avant-bras pour défaire cette masse poudreuse à laquelle il mélangeait souvent des déchets de ménage, pelures de pommes de terre, restants de légumes, morceaux de pain sec, qui gogeaient depuis quelques jours dans une boille de fer blanc un peu rouillée. Une sacrée cuisine! Que les cochons pourtant aimaient. La preuve, leur empressement quand arrivait l'heure de la distribution. Celle-ci faite avec des bidons puisés dans la chaudière.

Odeur de porcs et de farine, douceâtre, écœurante. Mon grand-père, lui, ne sentait plus rien, à force d'habitude. De taille modeste, noueux, inchangé depuis cinquante ans, il était là, avec sa casquette, sa moustache, ses yeux plissés aux coins qui témoignaient de sa malice, avec ses bras exémateux pleins de farine qu'il plongeait, jusqu'aux manches retroussées de sa chemise, dans la soupe qui serait à point.

Et quand il rentrait à la maison, là-bas au haut du village, chez la grand-mère, il emmenait avec lui cette odeur pénétrante. Pas étonnant qu'il y ait eu autant de mouches dans la cuisine. Celles-ci, l'été surtout, étaient en nombre incroyable. Des bandes collantes pendaient au plafond. Les mouches s'y engluaient par dizaines, elles y gigotaient, prises par les pattes ou collées par les ailes. Il y eut ainsi des agonies par centaines tandis qu'au-dessous, autour de la grande table, sur des tabourets ou sur le banc qui était contre le mur, la tribu mangeait; pommes de terre, pain et fromage, gruyère ou tommes, beurre et confiture, seré, café au lait.

* * *

En ce temps-là, c'est moi qui allait chez le P'tit Eugène pour l'assurance-maladie, l'Helvetia. Ma mère me mettait le carnet à fourre noire dans un sac de ménage. Chez le P'tit Eugène, le père à

Jameli, c'est là-bas, aux Chappes. Je passais devant chez la grand-mère et je descendais la ruelle pour prendre à droite devant la deuxième maison, plutôt un voisinage qui comprenait trois parties distinctes. Je pénétrais dans un vieux corridor comme il y en avait encore tant de par le village. Je montais à l'étage par un escalier de bois qui craquait sous mes pas. Une porte vitrée donnait sur la cuisine.

Je frappais. La porte s'ouvrait. Il y avait là le P'tit Eugène et son épouse. Je saluais. Alors il m'emmenait dans la chambre arrière où il tenait son bureau et sur lequel il ouvrait notre carnet. Je payais vingt francs pour le tout. Il apposait dans les pages vierges en cours, d'un joli tampon rectangulaire qui faisait sacrément officiel, des marques à l'encre rouge ou verte. Elles se suivaient sur toutes les pages, innombrables. Elles marquaient les mois, les années, mon enfance.

Le P'tit Eugène, dans mes souvenirs, n'était pas bien grand. Ç'aurait été un comble tout de même pour un homme que l'on désignait de la sorte ! Avec des lunettes, des cheveux blancs, toujours aimable. Figure d'autrefois difficile à retrouver, même en cherchant longtemps au fond de ma mémoire. Il y a si longtemps. Je me souviens mieux du carnet noir qu'il faudra que je demande à ma mère, rien que pour le revoir, des encres de couleur, du corridor profond et de l'escalier de bois qui craquait.

Je m'y rendais une fois par mois. L'assurance de ma mère et des quatre enfants que nous étions. Mon père lui n'était pas assuré. Incroyable négligence qui aurait pu nous coûter notre maison en cas de pépin grave. Nous avions eu chaud. Mon père heureusement avait une santé de fer.

C'était là-bas une très vieille bâtisse qui n'avait, de par sa situation, des fenêtres qu'au levant, maison rapiécée maintes fois au cours des âges, avec la cuisine encore au milieu, sans éclairage naturel, où se trouvait autrefois la grande cheminée qui montait, grande ouverte, droit jusqu'au toit. Depuis on l'avait fermée au niveau du plafond avec du contreplaqué ou une verrière en avait pris la place. On s'enfonçait dans cette maison, me semble-t-il aujourd'hui comme dans une véritable grotte.

* * *

Dehors il faisait désormais trop froid pour que les chats s'y tiennent avec plaisir. Le foin de la grange leur apparaissait de meilleur augure où ils feraient bientôt leurs petits, ou mieux encore, en attendant, l'arrière du fourneau gris de notre petite chambre. Le casier à sciure quant à lui dégageait des odeurs piquantes et offrait des conglomérats curieux quand on remplissait le container du «monstre»! Le Suisse allemand avait déjà fait une bonne saignée dans la têche avec le coupe-foin. A la laiterie, question de vacherins, à cause des expéditions de fin d'année, c'était la course folle. Et le soir, après le travail, vers les huit heures, fatigué, quand mon père rentrait de là-bas, il passait à l'écurie pour jeter un dernier coup d'œil, pour voir si tout était en ordre. Alors il trouvait bienheureuses, à mille années-lumières des soucis et de la précipitation maladive des hommes, les vaches qui reposaient, tranquilles, dans la paille fraîche de leur dernière litière.

* * *

Ça sentait aussi Noël à l'école du dimanche. Nous répétions des chants pour cette fête. Il y avait la tante Noni, Mme Christine, Mme Angèle, nos monitrices éternelles. Nous n'en connaîtrions pas d'autres en près de dix ans.

S'utilisait encore le vieil harmonium essouflé à nonante-cinq pour cent par une carrière trop longue qui trônait au fond de l'église. Quel chahut parfois dans la salle lors de ces répétitions, mes amis! Certains se cachaient derrière le gros et poussif instrument, d'autres couraient entre les bancs, tandis que les plus «féroces» envahissaient la galerie. Tout juste si ceux-là ne montaient pas au galetas du temple pour aller sonner les cloches!

Et le Tasson dans ces répétitions épiques, tourmentées, que faisait-il, lui? Comme les autres, issu de la même graine de petit crapaud? Vous n'y êtes pas. Son père étant conseiller de paroisse, par mimétisme moral, toutes choses d'église lui étaient rigoureusement sacrées. On ne plaisante pas avec la religion. O sacrilège! Ainsi, tandis que les autres démontaient le temple, lui, bien serré dans les

filets du Bon Dieu, sous les regards mélancoliques des chanteuses peintes par Amiguet, il tentait d'apprendre, avec quelques autres «sages», ses cantiques de Noël, élève appliqué aux bretelles de cuir et aux pantalons golf bruns.

* * *

En classe aussi nous planions. Même le régent, en cette fin d'année, faisait meilleure mine. Et même les élèves plutôt médiocres en fait de réussite scolaire, semblaient retrouver un peu de plaisir à l'école. Les leçons étaient vite expédiées. Tout pour les travaux manuels que nous devions coûte que coûte achever avant les vacances de Noël.

Nous avions sorti pour ne plus les rentrer les équerres métalliques, les sous-mains en carton épais, salis et coupachés, les couteaux, l'un à la lame longue pour le papier, l'autre à la lame courte pour le carton, le brunissoir blanc crémeux pour lisser les bords de coupe. Et puis les pinceaux, la peinture, les papiers et la colle. Et puis encore, ô miracle, ô lumière, ô Noël, j'en frissonnais de plaisir, presque de volupté, les feuilles argentées ou dorées, ou rouges, vertes ou bleues. Celles-ci un peu rigides, brillantes surtout, et si belles, si belles ! Nos visages, les lampes, les fenêtres s'y reflétaient. Presque des miroirs tout pleins de reflets de lumière. Quand nous les tenions tout entières à bout de bras, ces feuilles métalliques, elles faisaient un bruit de tôle froissée.

Pas d'évier dans la classe. Nous descendions aux toilettes, au sous-sol, vider les verres d'eau sale et les remplir. Lieux restés inoubliables à cause de l'odeur. C'étaient là les catacombes du collège. Nous nous y arrêtions parfois plus que nécessaire. Pour rebouiller dans les coins, à la recherche de quelque trésor oublié, en saison pour fouiller dans le papier de la cave. Les temps volés ne sont-ils pas les meilleurs par les sensations qu'ils nous offrent ?

La classe était en effervescence en ces jours de fin décembre. Des élèves se tenaient debout, certains allaient au pupitre pour demander conseil au régent, d'autres restaient aux fenêtres, l'air fort

occupé, à regarder le village, les champs, la cour, le jardin, le temps qu'il fait. Ça découpait dans tous les coins de la classe. Ça collait, ça vernissait. Il y avait des odeurs de peinture, de colle, de papier, de craie. Les santons avaient été démoulés. Ils séchaient sur les bords des fenêtres avec nos initiales dessous. Certains avaient perdu la tête en cours de route. D'autres étaient affligés d'une lèpre horrible. Ces personnages devaient prendre place autour d'une crèche, avec de la paille de bois. Quelques élèves en fait de peinture vous donnèrent des barbouillages éhontés. D'autres par contre s'appliquèrent et vous teignirent avec succès des tuniques écarlates, des visages roses et doux tout auréolés d'or. Des étoiles de papier prirent forme, des anges naquirent sous nos doigts que nous aurions voulu plus habiles. Des objets merveilleux se créaient qui seraient ramenés à la maison avec bonheur pour être suspendus au sapin ou pour décorer un devant de fenêtre.

* * *

Arrivait enfin le soir du 24 décembre, celui où nous nous rendions toujours à l'église. Savonnés, peignés, vêtus de nos plus beaux habits qui étaient naturellement ceux du dimanche, nous allions répéter nos chants au collège. Il était sept heures. Nous goûtions à un état euphorique en cette veille de Noël qui nous faisait trouver la classe étrangement vide après l'activité débordante qu'elle avait connue. Il faisait nuit. Des lumières apparaissaient à la fenêtre de la cuisine du vieux cabaret. Et les filles étaient jolies dans leurs belles robes. La Miclo avait des cheveux longs à vous en faire perdre la tête. Oh ! combien étions-nous là-dedans à être amoureux d'elle et à vouloir en faire notre épouse, hein ? Dites, les «copains», fouillez dans vos souvenirs et certifiez-moi que ce que je vous raconte là n'est pas vrai, hein ?

Une demi-heure de répétition. Mais déjà les cloches de l'église sonnaient. Nous partions sur la route du temple. Sonnent les cloches de mon village ce soir de Noël. Noël, c'est Noël. Elles avaient un chant inhabituel. Plus joyeux, avec un soupçon de mystère divin. Le monde entier devait être heureux ce soir-là. Tombe la neige sur nos habits trop légers du dimanche, sur les gros manteaux sombres des

adultes qui entrent maintenant dans l'église qui sera vite pleine à craquer. Les cloches sonnent. On les entend encore là-haut dans le clocher, un peu assourdies il est vrai. Des poutres craquent.

Nous prenions place aux premiers bancs qui nous étaient réservés. L'église de mon village, pourtant modeste, m'apparaissait immense. Le sapin de Noël, devant nous, nous offrait la richesse incomparable de ses guirlandes, de ses boules énormes où se mirait la lumière, richesse de ses étoiles remplies de grains de plomb que je retrouverai un jour dans notre galetas. Il faut dire que c'est là, sur l'armoire grise, que ma tante Noni stockait les décorations de Noël entre deux fêtes. Toutes ces richesses chez nous, sous notre toit que notre maison avait accueillies... j'en étais très fier.

L'harmonium, mené par Mme Edith Rochat-Buffet se mettait en branle sitôt que les cloches là-haut se taisaient. En sortaient, presque tonitruantes malgré son essoufflement, ces mélodies riches, pleines et heureuses. Elles nous remplissaient d'allégresse. Puis le pasteur Liardet s'avançait devant l'assemblée pour nous accorder sa bienvenue et nous répéter le sens de la fête de Noël. Alors qu'après un premier chant, un petit garçon était conduit sous l'arbre par Mme Christine. Là se trouvaient des corbeille d'osier remplies de choux de couleur en papier crêpe. Il y en avait des rouges, des verts et des bleus, tous très beaux. Une allumette craquait, et soudain, énorme, une flamme montait jusqu'au sommet de l'arbre pour redescendre par des fils empétrolés aux bougies de chacune des branches. Ç'avait été, l'espace de quelques secondes, l'embrasement complet du sapin.

Les bougies maintenant brûlaient, tandis que Mme Angèle, avec une solitaire pincée au bout d'une longue perche, allumait celles que la mise à feu n'avait pas atteintes. Et nous chantions. Nous chantions les plus beaux chants du monde, ceux de Noël. Nous chantions «Joyeux Noël», «Voici Noël», «Dans la forêt près des grands monts», «Viens âme fidèle». Ces chants me transportaient en des contrées sublimes où se mélangeaient la lumière, les sapins, mon village, la neige, la magie de Noël. Et pendant que montaient ainsi vers Dieu nos mélodies heureuses, les monitrices allumaient des épis de Noël par dizaines qui dégageaient, en plus de leur lumière dispersée en étincelles blanches, une odeur âcre qui se mêlait à celle du sapin et

de la cire des bougies. Tout ça surchauffait la salle. Il devenait nécessaire parfois d'ouvrir la porte d'entrée pour ramener un peu d'air. Nous fixions l'arbre, nous regardions ces boules, ces bougies, cette lumière dont les yeux des enfants, aux premiers bancs, étaient pleins, ces épis qui nous fascinaient dans leur consommation éphémère.

Bientôt, après la lecture des textes bibliques qui nous parlaient de Jésus et de Marie, de Joseph, des rois mages et des bergers, sur lesquels veillait l'étoile de Noël, le pasteur racontait une histoire. Il parlait de pauvres gens qui avaient retrouvé le bonheur parce qu'un soir, le 24 décembre précisément, leur fils, après des années d'absence, était revenu à la maison. Nous nous imaginions une vieille bâtisse ensevelie sous les neiges où ces gens misérables se tenaient près du feu. Ils étaient plus tristes que de coutume, car que peut être un Noël pour des parents sans leurs enfants ? Mais ce fils revenu leur apportait soudain à profusion la joie et le réconfort dont ils avaient tant besoin. Car tout est possible en la nuit de Noël. Même les plus grandes misères peuvent se fondre dans la lumière. Les étoiles qui sont au ciel ne luisent-elles pas pour tout le monde ?

Puis nous avions offert à l'assemblée ces chants de Noël appris et répétés tout au long du mois de décembre. Le régent avait donné le ton. Et nous y étions allés de tout notre cœur de nos voix enfantines pas toujours très assurées, exceptés les bourdons qui ne faisaient que bouger les lèvres sans qu'il n'en sorte aucun son ! N'y avait-il pas parmi ceux-là le Félix de la Cornaz ?

Noël, la fête de Jésus que nous imaginions dans une crèche au coin d'une écurie qui ressemblait étrangement à celles que nous pouvions connaître dans les fermes d'ici. C'était aussi un peu la fête du village, puisqu'il se retrouvait là tout entier. Pas tout à fait. Il y avait ces vieux restés au fond de leurs tanières, et puis ces marginaux qui ne voulaient rien savoir de Noël. S'ils avaient connu notre bonheur, tous ceux-là, ne seraient-ils pas vite venus nous rejoindre ? Que faisaient-ils en cette heure ? J'imaginais leur souper sur un coin de la table, un journal déplié sous le lampadaire. C'étaient de pauvres gens privés de la chaleur et de la lumière qui nous enveloppaient en cette heure-là.

Arrivait la distribution des choux. Effectuée par les monitrices qui avaient passé des soirées entières à les préparer. Il y avait déjà eu à découper les fonds circulaires en carton. Puis à faire les paquets avec un papier crêpe de couleur fermé dans le haut, au col, par une ficelle de fête. Les corbeilles d'osier qu'ils emplissaient étaient tirées de dessous l'arbre sur le devant. Alors commençait une longue énumération de noms, chaque enfant du village étant appelé et recevant son chou. Même ceux de l'extérieur qui venaient chaque année passer leur Noël aux Charbonnières que l'on n'oubliait pas. Il y en avait qui étaient conduits par la main, par leurs parents ou par une grande sœur et qui tenaient au retour, bien fort contre eux, ce gros chou coloré. Des Rochat par dizaines, une liste de ce patronyme qui n'en finissait pas. Des Golay aussi en quantité. Une corbeille pour les plus jeunes. Car dans ces choux-là, ouverts avant même qu'ils n'arrivent à la maison, il y avait, outre une orange, un petit pain au sucre et une branche de chocolat, une figurine de bois peinte, mages, Joseph ou Marie; ours, éléphant, tigre ou girafe. Une corbeille pour les plus grands. Pas d'objets pour ceux-là, juste une brochure que l'on donnait à part et qu'ils ne liraient même pas, avec pourtant une couverture superbe où l'on pouvait voir une église, la nuit de Noël et des étoiles par milliers.

Et la fête était déjà finie. Les bougies se consumaient sur l'arbre, certaines même s'achevaient et papillotaient dans leur support. L'harmonium se défonçait à nouveau dans un hymne puissant et heureux. La foule se retirait lentement par la grande porte. Des parents donnaient la main à leurs enfants. Se retrouvait la nuit fraîche du village en laquelle la neige tombait à gros flocons. Une vraie nuit de Noël. Ce soir le monde entier devait être heureux. Bienveillance envers tous les hommes de bonne volonté.

* * *

A la maison l'arbre décoré par notre mère et nous se dressait dans la petite chambre grise. Comme cette nuit devait passer le Bon Enfant, nous avions l'obligation après le Noël de l'église de nous coucher de bonne heure. Afin de ne pas le rencontrer sur le pas de porte, le brave homme. Car ne disait-on pas que si cela se trouvait, il s'en retournerait aussitôt sans rien nous donner?

Le Bon Enfant ne rentrait plus par le cheminée chez nous. Qu'y aurait-il fait avec son gros sac qui devait suffire à récompenser les quatre frères que nous étions. Non, il rentrait simplement par la porte que nous laissions ouverte ce soir-là. C'était tellement plus facile ! Nos souliers de ski avaient été déposés sous le sapin. Arrivait vraiment l'heure de dormir. Mais le sommeil ne venait pas facilement en cette veille de Noël, tant nous nous demandions ce que nous trouverions sous l'arbre le lendemain.

Finalement nous nous endormions. L'aube arrivait, aussitôt où nous ne faisions qu'un saut vers l'arbre. Il avait passé, oui, encore cette année, malgré notre indiscipline, ce cher Bon Enfant. Il avait rempli nos souliers qui débordaient de cacahuètes et de chocolats dans des papiers brillants, de mandarines qui roulaient par terre, de paquets de figues sèches. Et puis là sous le sapin, voyez ces grands paquets, ces merveilleux paquets. Et il n'avait oublié personne. Mais que ces ficelles étaient difficiles à détacher. Tire, arrache, casse, déchire. O emballages de Noël, si beaux avec des étoiles, des traîneaux, des flocons, des bougies, quel massacre, quelle fin misérable, vous voici déchirés, torchonnés, froissés, étalés par toute la chambre.

Et qu'avions-nous reçu cette année ? Le frère aîné un jeu de construction en bois avec lequel il réaliserait un chalet suisse. Le second, le mécanicien de la famille, le bricoleur-né, un Mécano, boîte complémentaire C ou D, la tante Yvette, sa marraine, lui ayant déjà offert pour sa fête la boîte B. Et moi... Ah ! où sont-ils mes jouets d'antan pour que je ne m'en souvienne même pas... Mais, creuse-toi donc la tête, homme de souvenirs... Non, pour moi, c'est l'ambiance surtout qui m'apparaît, cette merveilleuse ambiance, plutôt que les jouets... Mais je m'en rappelle tout d'un coup, pour mon plus jeune frère et pour moi ce furent deux éléphants de toile que notre mère, en d'innombrables heures sacrifiées le soir, conçus pour nous. J'en suis plus ému aujourd'hui, maintenant que je sais le travail que coûte un tel ouvrage, que je ne le fus assurément ce Noël-là. O mon éléphant de ce vieux passé, tu es là, parmi mes livres, couché, parce que tes pattes sont toujours restées un peu faibles, tes grandes oreilles pendantes, et je te regarde, et je te garde. Car en toi, tout gris avec des raies noires, tes yeux deux

boutons bruns, est tout l'amour d'une mère pour ses enfants. Je reçus aussi un Tintin, *Le Secret de la Licorne* que je prêterai un jour à un «copain» et que je ne reverrais hélas jamais. Je le pleure encore !

Une chose certaine, ce matin-là, nous étions tous heureux,et nous passerions une matinée de rêve à jouer et à lire, nous gorgeant de chocolat, de figues sèches et de cacahuètes, sans oublier non plus les mandarines, les oranges, les noix et les noisettes.

Mais dans le fond, à ce Bon Enfant, y croyions-nous encore à cet âge-là ? Bien sûr que non. Juste fallait-il faire semblant pour le dernier de la famille qui ne méritait pas qu'on le prive d'une tradition qui nous avait enchantés longtemps. Hélas arrivait vite midi, et avec lui se terminait déjà un peu Noël. L'après-midi même serait commun. Bien qu'il y aurait encore le soir notre propre fête de Noël, avec l'arbre, les boules et les bougies, les soleils, leur fumée âcre qui fait tousser, l'ambiance. Et que celui-ci resterait dix jours encore garni, pour être gardé presque jusqu'à l'Epiphanie. Mais il n'empêche, quoiqu'on fasse, quelque fête qu'on célèbre, la vie ordinaire revient toujours. Et celle-ci, pour nous, nous retrouverait en ce mois de janvier plein de neige et où la vie est toute différente de ce qu'elle avait été avant Noël.

* * *

Cette année-là nous n'avions eu que peu de neige pour les vacances de Noël. Par contre le froid piquant qui avait frigorifié la Vallée pendant dix jours avait gelé le grand lac. Son immense surface s'était prise d'un seul coup. Nous n'étions pas encore à cette époque au joli temps des fioridées. Le lac se révélait vert et noir tant la glace était limpide. La belle glace de mon enfance, dure comme du diamant où nos patins, fixés sous nos souliers de ski, avaient de la peine à mordre.

Sur le lac gelé, en face du Pont, avec des perspectives nouvelles sur le paysage de ce bout de la Vallée, l'infirmité des gens qui se déplaçaient à pied par rapport à nos possibilités inouïes, à nous les patineurs, nous apparaissait évidente. Volupté du patin que j'aimais. L'ivresse incomparable de ce sport magnifique. C'est que je n'avais pas derrière moi des professeurs pour me dire comment je

devais faire. Je patinais simplement selon mes possibilités, arpentant le lac à grandes piochées, semblable en cela à tous les autres gamins qui n'avaient encore que leurs patins à vis.

Nous avions cette année-là traversé le lac dans sa plus grande longueur, aventure dont je n'ai rien oublié. La glace craquait, zonait, d'un bout à l'autre de sa surface avec une résonnance inquiétante. Sans risques néanmoins, bien que les tensions de la glace, dues aux changements de température, aient créé en largeur d'une rive à l'autre, au niveau de la prise d'eau, même un peu plus loin me semble-t-il, une fente de vingt centimètres de large où nous voyions l'eau et que nous passions avec une prudence excessive.

Nous arrivions en des zones que personne encore avant nous n'avaient fréquentées. Des sensations merveilleuses s'offraient à nous sur cette glace vierge, noire et verte comme du verre de bouteille, et où une poussée du pied nous propulsait sur des distances étonnantes.

Nous étions maintenant au «Patin», énorme représentation silhouettée en noire sur les roches de la rive dont l'inférieur de la lame aurait fixé le niveau du lac de Joux lors d'une inondation de la fin du XIXe siècle, dans les années 70. Puis arrivait enfin l'autre bout du lac, avec le Rocheray où nous rencontrions des gens de la commune du Chenit.

C'était alors le retour avec le soleil qui descendait derrière nous à l'horizon, la fatigue qui nous tombait dessus tout d'un coup et les pieds que nous sentions en compote dans nos gros souliers de ski. Fin d'après-midi. La fraîcheur se faisait plus pénétrante. Un brouillard léger tombait peu à peu sur cette surface immense que déjà les patineurs désertaient. Ce que nous ferions nous aussi quand, plus tard, bien plus tard, enfin nous aurions retrouvé notre port aux Epinettes, près du passage qu'il y a sous la ligne de chemin de fer.

* * *

Il neigeait cette fois-ci. Depuis une semaine. Nous n'avions rien pour la déplacer la neige devant la maison. Que la pelle. Chaque matin il y en avait à nouveau cinquante centimètres devant la porte. Mon père pellait la moitié de la journée. Mais où la mettre ? Il y en

avait partout. Si bien qu'il ne parvint plus qu'à faire un étroit sentier qui conduisait de la porte de la remise — la porte d'entrée sur le perron étant devenue impraticable — jusqu'à la route. Et se dressa bientôt un rempart si haut qu'il toucha les premières branches du marronnier dont le tronc n'était même plus visible. Quelle entassée, à ne pas le croire !

Passait le triangle, jour et nuit, suivait la turbine, la neige projetée haut par-dessus les remparts dans un bruit d'enfer. Un spectacle fascinant que cette neige crachée à dix mètres, rongées par des rouleaux qui mordaient les talus avec une facilité déconcertante.

Dans les ruelles par contre plus rien ne circulait. Les premiers jours certes Pache avait passé comme d'ordinaire avec le triangle. Mais peu à peu l'espace s'étant rétréci, celui-ci n'écartait plus la neige, il restait en surface tandis que les chevaux peinaient jusqu'au poitrail. Inutile de poursuivre dans de telles conditions. Par conséquent, et pour quelques jours, les ruelles peu importantes furent délaissées, Pache resta à la maison avec son triangle et ses chevaux, et se turent les grelottières.

Grelottières... voilà bien ce qui caractérise ces époques passées. Le pas cadencé du cheval au trot, la Bichette par exemple, qui va à la gare avec le cabriolet, plus anciennement, quand les routes étaient moins bien ouvertes, avec le traîneau. Le rythme de la croupe ou du poitrail, la grelottière offrant son tintement argenté qui annonce un attelage aux promeneurs qui sans cela ne l'entendraient guère, tant la neige absorbe les sons. Plus une musique qu'un bruit. Musique de l'hiver, de la neige et du froid, des conditions rudes surmontées avec volonté et philosophie.

Dans cette vallée, oui, comme en d'autres lieux similaires, il pouvait neiger, faires des – 30° sous zéro, il fallait quand même bien se lever le matin. Et pour commencer empoigner sa pelle dont le manche est glacé, faire son chemin, puis celui du bétail qui doit aller à la fontaine. Ensuite partir pour la laiterie avec son lait dans une boille à dos. Et puis accomplir, malgré ces conditions extrêmes, cent autres travaux nécessités par la vie ordinaire d'une journée. Survivre quoique le ciel vous réserve en fait de situation météorologique. Qui aurait entendu parler d'un homme qui ne se serait pas levé un matin parce qu'il faisait trop froid ou qu'il y avait trop de

neige devant sa maison ? S'il y en avait eu un, ç'aurait été moi ! Eh oui ! cette neige, bénie à Noël, un peu moins dans le courant de janvier, la laisser tomber tant qu'elle veut, former même une couche de deux mètres devant la maison. Ne pas bouger, rester comme un ours dans sa caverne sous son duvet, bien au chaud, protégé, à l'abri de tous les coups du sort, de tous les caprices du temps et de la «méchanceté des hommes».

Mais rien, rien, ne peut interrompre l'activité des hommes, ailleurs comme ici dans ce village. Ce sont des boîtes à vacherins que l'on mène aux caves des affineurs, des fardeaux que l'on conduit à la gare; le facteur qui distribue son courrier, les paysans qui sortent le fumier de l'écurie avec une brouette en bois qui a une roue de fer et qu'ils grimpent sur le tas par un ponton de lattes et de planches clouées; le train qui passe en chassant la neige en une gerbe large et semi-circulaire, le triangle qui dégage les routes; les gamins qui se lugent, qui s'envoient des matoles, les ouvriers qui vont ou qui reviennent de l'usine; le docteur qui s'enfile dans une maison où il y a un malade, la sage-femme qui fait de même, sa petite sacoche à la main. Et tant et tant de personnages qui, malgré les chutes de neige, le froid, les mauvaises routes, vont et viennent dans le village qui n'arrêtera jamais de vivre. Il n'est point de vide dans le temps depuis que le monde existe. Les minutes s'appondent les unes aux autres sans laisser jamais entre elles une parcelle de temps, si infime soit-elle, qui n'aurait pas été vécue.

* * *

Les OJ furent créés en 1952, année où je commençais l'école. Ma mère m'y mit aussitôt. Pour elle, venue pourtant de la plaine et qui ne connut en rien personnellement ce que furent les sports d'hiver, le ski était une religion qu'elle m'imposa. J'avais des devoirs, parfaitement. Ainsi je n'avais pas cinq ans, mezigues, que je me sentais déjà coupable. Ce doit être une maladie. Car coupable de quoi, je vous le demande ? Eh bien simplement de ne pas faire ceci, ou cela, ou de le faire mal. Je connaîtrais dès lors, de par une existence bourrée d'obligations de toutes sortes, des complexes en veux-tu, en voilà, certes d'apparence minime, mais qui néanmoins me tortureraient en permanence de par ma trop grande sensibilité.

Ç'aurait donc été une faute impardonnable que de ne pas faire de ski. Vous pensez, à cinq ans, on doit déjà être sur des lattes. Ma mère avait des principes rigides comme une barre de fer. J'irais donc aux OJ, puisqu'il le fallait. Combien de fois le mot *fallait* en mon texte ? C'en est bourré, il n'y a presque que cela. Je le regrette. Mais telle fut ma vie d'enfant que je ne cherche pas à embellir.

Je revois mes premiers cours de ski. Ils se donnaient dans le clou de chez Alphonse, petite pente minable qui néanmoins nous suffirait pour un début. Et nous la descendions. Pas en droite ligne, pardon. *Nous devions* faire des virages. Le steam. Ah ! ils m'en ont fait bavé, avec cette technique à la noix. Steam, ça sort d'où, ça ? Ouvrir ses skis, déplacer le poids du corps du ski intérieur sur le ski extérieur, ou vice versa. Ça veut dire quoi ce charabia pour un gamin. Je vous le demande, il est où le ski intérieur, hein ? Du côté de chez Alphonse, du côté des Crettêts, en direction du lac ou de la Dent-de-Vaulion ?

Et tout ça naturellement aurait dû aller comme sur des roulettes. Nous aurions dû apprendre à skier en un an. Théorie. La réalité est bien différente, et somme toute le steam s'avère plus difficile qu'il n'y paraît. Inutile ? Skier nature, mes maîtres, laisser glisser l'enfant selon sa convenance, tout droit s'il le désire, qu'il trouve suffisamment d'assurance, alors après vous pourrez lui inculquer votre steam à la gomme. De toute manière pour moi il aurait toujours été trop tôt pour m'apprendre à faire des virages. Je n'étais déjà pas capable de me tenir debout sur des skis, comment auriez-vous voulu que j'en fasse ? Mais des skis, ça ? Parlez plutôt de planches. Car ces skis-là, mes frères, sur lesquels je vous succédais, vous me les aviez rabotés jusqu'à l'os, rendus, usés. Ils étaient foutus ! Et c'est avec eux que j'aurais dû apprendre à skier, devenir même un champion ! O souvenirs. Des virages, encore des virages, toujours des virages. Nous allions en faire pendant cinq ou six ans, à tous les cours, à vous en donner le tournis, pire, la nausée.

Le monde du ski recélait une ambiance particulière. Retournez aux années cinquante et regardez-moi ces fixations moyenâgeuses, ces habillements désuets. Ce sont des pantalons noirs bouffants dans le bas, dits norvégiens, qui seraient suivis bientôt par des fuseaux collants avec un élastique passé sous le pied pour les tendre. Ridicu-

les ! Il y a néanmoins une ambiance folle lors des courses qu'ils font dans les Alpes, les membres du ski-club des Charbonnières. Les filles, coiffées années cinquante, têtes légères, sont là plus pour la parade que pour le ski où elles ne valent strictement rien, exception faite pour ma cousine Jacqueline et une ou deux autres qui se défendaient pas si mal. Elles accompagnent les cracks, terreurs des pistes, piliers de bar à l'occasion.

Au-dessus de cette ambiance débridée, Copain. Décorateur né dont les livres de procès-verbaux, avec des couvertures peintes qui reprennent les motifs de grands panneaux faits pour décorer la grande salle lors des remises de prix, après les concours ordinaires, les skis-joërings, après les soirées, sont des chefs-d'œuvre. Parmi leurs pages où les secrétaires écrivent bien, très bien même, et mieux qu'elles ne skient, il y a des photos noir et blanc. La Lenk avec mille enfants, une trace de ski qui court sous les sapins, une joyeuse équipe, avec des filles le sourire jusqu'aux oreilles, devant un chalet. Et tout ce monde du ski est loin, très loin des contingences ordinaires de la vie quotidienne de mon village.

Nous avions épuisé les possibilités du clou chez Alphonse. Nous irions désormais aux Combes à Poivre où la pente est plus raide, mais surtout plus longue. Hélas, nous n'y couperions pas de quatre ou cinq ans de virages. Avec Copain d'abord, puis avec son successeur à la tête des OJ, Christian. Donc toujours des virages, et où je me plantais à chacun dans une neige si profonde que je peinais comme un diable à chaque fois pour m'en ressortir. Et si je repartais, je retombais, le bas de la pente seul m'apportant une délivrance ardemment souhaitée. Celle-ci toutefois bien éphémère, car je *devais* remonter. Holà, pas si vite, je prenais mon temps, je faisais de petits pas, je m'arrêtais à tout propos, je laissais furtivement passer mon tour. Pas moyen pourtant d'éviter une nouvelle exhibition, où de nouveaux virages m'attendaient, méchants, vicieux, et impatients de m'offrir par leurs mille traquenards un calvaire renouvelé.

Des virages, oui M'sieu-Dames, j'en ai fait le plein. Pour mes parents, pour mes frères, et pour vous. J'en ai même réservé pour mes propres enfants tout au long de ces années de neige. Et des nagées, qui me faisaient courir d'humiliation en humiliation, oui, j'en ai aussi plein ma besace.

La chose dura longtemps. Jusqu'au jour où, par miracle ou par un matériel adéquat, de par l'éloignement de mes grands frères peut-être, professeurs attitrés, ceux-ci enfin, les virages, enfin, ô libération, je pus les faire sans trop de peine. Le goût du ski me vint malgré mon lourd passé. Et en même temps je me guérissais de mon cancer. Je devenais même un pratiquant heureux de ce sport sans pareil qu'est le ski et qui me vit un jour, bien des années plus tard cependant, devenir chef OJ. Et que croyez-vous que je «fisse» aux plus jeunes dont j'avais la charge? Devinez. Ce n'est pas difficile. Un petit effort. Non? Alors je vous le dis. C'est tout simple. Je leur appris à faire des virages! N'ai-je pas dit que j'en avais fait une réserve qui devait durer toute ma vie?

Compensation, consolation, lueur d'espoir dans des journées d'hiver boursoufflées d'humiliations, les mercredis, nous allions regarder la télévision. Le plus souvent chez l'oncle Titi, dans la grande ferme des Titouillon. Nous appuyions nos skis à la porte de la grange, nous déchaussions nos gros souliers, et hardi petit, la horde prenait d'assaut le salon. En principe réservé aux enfants de la famille. Une parenté éloignée nous y autorisait cependant. A la rigueur même les copains des petits cousins pouvaient y venir. C'étaient là les largesses de l'oncle Titi qui n'y regardait pas de si près.

Prise de possession des fauteuils, des divans ou du tapis. Il y avait des gamins partout. Le Pierre-Claude ou le Dominique, petits-enfants de l'oncle, allumaient le poste. Si l'on nous offrait, là-bas par Genève, du Rintintin alors ça cavalait, ça aboyait; le clairon résonnait près du fort; il y avait des soldats par centaines, des indiens par milliers, qui dans le fond n'étaient pas plus indiens que vous et moi. Et c'était la grande bataille dont la victoire, pour les soldats naturellement, restait indécise. Du suspense à s'agripper aux bras des fauteuils, à martyriser le tapis. Le Pierre-Claude ne pouvait pas supporter cette angoisse. Il partait vite à la cuisine, soi-disant pour se couper un bout de pain, et ne revenait qu'après la bataille.

A cette télé, n'oublions pas que c'étaient les débuts, il y eut souvent Guignol Barbarin. Nous supportions, sans plus. Car ce que nous voulions, nous autres, ce pourquoi nous étions véritablement là, c'était un film. Pas des marionnettes. Ça, un spectacle pour les

enfants ? Mais ils se trompaient de génération par Genève, au studio où Georges Hardy régnait en maître et seigneur. Laissez-moi pleurer. Ils nous prenaient pour qui, en ces occasions-là, hein ? Des marionnettes, juste bon pour les petits de trois ou quatre ans. Alors que nous, nous attendions avec une impatience à peine supportable des chevaux et des indiens, des poursuites et des bagarres, de la poussière, en un mot du solide, quelque chose qui puisse nourrir nos rêves et notre exaltation pour toute la semaine, pas moins.

A la sortie de l'usine quand il rentrait, l'oncle Titi s'avançait sur le pas de porte et nous regardait, heureux de voir sa maison pleine de gamins. Quelle tolérance, quelle compréhension du monde si particulier de l'enfance. Aujourd'hui que je contemple ce vieux passé, je lui en suis tout reconnaissant.

A six heures l'émission se terminait. Nous avions une de ces excitées ! Nous étions nous aussi des soldats. L'héroïsme nous faisait bondir dans les escaliers que nous redescendions en deux ou trois sauts. En bas nous attendaient nos souliers humides que nous enfilions en hâte, si peu accueillants après la chaleur du salon et la joie du spectacle, et puis dehors nos skis contre la porte de grange tout pleins de neige et de glace.

C'était la nuit, froide et inaccueillante. Mais la maison, qui se trouvait là-bas, au-dessus du collège, à cent mètres à peine, était vite retrouvée. Le souper nous y attendait sur la table. Du café au lait, du pain gris qui s'effrite et, sans sa boîte, déjà entamé, un vacherin qui coule dans son assiette.

Voilà mon enfance, tout au moins une partie. Il y eut de beaux jours, des heures sombres aussi. Prenez le bon, négligez le reste. La vie est trop courte pour rester dans l'ombre. Mes amis, tous ensemble allons vers le soleil.

FIN

Achevé d'imprimer
le deux octobre mil neuf cent nonante et un
pour le compte
des Editions Cabédita à Yens sur Morges
Composition: Impriteck, Pully

Imprimé en Suisse

SAVEURS D'ENFANCE

LES ANNÉES SOIXANTE

Les «saveurs d'enfance» ou la réminiscence des années cinquante et soixante est un livre aussi authentique que son auteur.

En effet, si celui-ci rappelle avec brio et émotion l'ambiance qui animait nos villages à cette époque, Rémy Rochat nous offre également, au-delà d'un texte qui se dévore à belles dents, comme les parties de billes d'antan, toute une mémoire de ce que furent l'animation, les traditions et l'ambiance de nos lieux d'enfance durant cette période charnière qui vit notre quotidien régi par des siècles d'habitudes basculer dans un monde où la voiture et la télévision ont banni à jamais ce que Rémy Rochat nous invite à redécouvrir au cours des 160 pages de son livre plein à déborder de ces saveurs d'enfance qui sentent si bon les années cinquante et soixante.

Postface

Plutôt que d'aller il y a quelque vingt ans proposer le manuscrit de ce texte à un éditeur, il ne portait alors aucun titre particulier, j'aurais eu meilleur temps de me mordre les couilles ! Il est inimaginable ce que ce ces souvenirs m'ont rétrospectivement coûté de souffrance. La première venant naturellement d'avoir eu l'inconscience de m'adresser à un éditeur marron avec lequel les relations seraient très rapidement mauvaises. Mettons cet état sur une incompatibilité d'humeur. Lui de la plaine, jusqu'au bout des ongles, et moi de la montagne, idem. On n'était pas fait pour s'entendre, un point c'est tout.

Vient ensuite cette autre douleur récurrente, que ce texte ne devait pas figurer dans une telle collection, ni sous cette forme, ni sous aucune autre. Il n'aurait pas du être écrit, tout simplement. Pour la simple raison que je n'étais pas encore prêt à mettre mes souvenirs sur le papier. Je l'ai fais à d'autres occasions, c'est vrai, mais aucun autre de ces textes, publiés pour la plupart aux éditions Le Pèlerin, sous une forme quelque peu rustique, ne me laisse un tel goût d'amertume dans la bouche. Tout simplement que cette mise en forme est la mienne, exclusivement, ne faisant intervenir aucune personne extérieure à mes projets.

Voilà le problème, j'ai simplement besoin de rester maître de mon oeuvre de a à z. Que personne, si bien intentionnée serait-elle, si judicieuses seraient ses interventions, ne mette la main à la pâte. Je préfère un pain imparfait, un peu sec, ou manquant de sel, qu'une de ces pâtes merveilleuses que je n'aurais pas pétrie moi-même. C'est là probablement une tare, je ne m'en cache pas, mais c'est ainsi.

Reformatant « Saveurs d'enfance » pour le rendre apte à figurer sur internet, ce qui ne sera par ailleurs jamais, me remémorant toutes les imperfections de cette aventure, j'ai retrouvé toutes ces vieilles saletés. Et cela n'est pas bon du tout. C'est même une épreuve redoutable que je ne renouvellerai pas. De cette manière il est exclu que je relise ce texte, ni que je le propose sous une forme ou une autre. Je l'abandonne à lui-même. Je dirais même à son propos, qu'il n'a pas plus de valeur qu'une simple conversation de bistrot autour de la table ronde. Qu'on l'oublie, voilà son seul destin.

Gaiazzo, le 16 juillet 2013. Rémy Rochat

P-S : et je signe cette diatribe avec beaucoup de réticence. Ce nom ne m'est pas plus cher qu'il ne le faut. Je voudrais tellement parfois qu'il disparaisse. Allez y comprendre quelque chose, vous autres !